#### ACADEMIE DES SCIENCES D'ALBANIE SECTION DES SCIENCES SOCIALES

# STUDIA ALBANICA

XXXVI<sup>e</sup> Année 2003

#### STUDIA ALBANICA

#### CONSEIL DE REDACTION

Rédacteur en chef: Seit MANSAKU

Adjoint: Kristaq PRIFTI

Secrétaire: Lefter NASI

Membres: Jorgo BULO, Shaban DEMIRAJ, Muzafer KORKUTI,

Ana LALAJ, Afërdita ONUZI

Rédacteur: Drane KOÇI

© Académie des Sciences d'Albanie, 2004. Tous droits réservés.

Adresse: Académie des Sciences d'Albanie Section des Sciences Sociales, Tirana - Albanie

## Kristaq PRIFTI

# L'INDEPENDANCE ET L'ÉTAT ALBANAIS\*

La Proclamation de l'Indépendance de l'Albanie et de la fondation de l'Etat albanais par l'Assemblée de Vlora, le 28 novembre 1912, constitue

l'événement majeur dans l'histoire pluriséculaire du peuple albanais.

Réalisée lors d'un des plus durs et des plus compliqués moments dans la vie des Albanais, à la période de la Guerre Balkanique, alors que l'histoire avait posé devant eux l'alternative: disparaître comme nation et comme peuple ou surpasser le précipice, au bord duquel les avaient menés les circonstances de l'époque, la Proclamation de l'Indépendance a joué un rôle décisif pour le sort de la nation et son avenir.

En créant leur propre État indépendant, les Albanais ont évité une catastrophe encore plus grande que celle subie en 1913, ils ont sauvé leur territoire ethnique du morcellement total et définitif, ils ont établi leur souveraineté même si ce n'était que sur une partie des territoires de leur patrie, et ainsi ils ont préservé l'existence nationale, qu'il est difficile de comprendre

dans les temps modernes sans son Etat national.

Né dans les conditions extrêmement difficiles des interventions sauvages des Etats voisins qui firent éclater la Guerre Balkanique et occupèrent les territoires albanais, l'Etat albanais Indépendant, quoique ayant subi les conséquences lourdes de cette intervention extérieure, n'a pas été un événement fortuit, ni le résultat des conjonctures internationales, des manigances des Grandes Puissances, un cadeau de leur part pour un peuple qui ne s'y attendait pas, comme il en est confirmé, contrairement à la vérité, dans l'historiographie étrangère. Tout au contraire, la fondation de l'Etat albanais Indépendant était un défi contre les convoitises d'envahissement des royaumes balkaniques qui visaient à ne pas permettre aux Albanais de former un État national, ainsi que contre les Grandes États européens lesquels, durant un siècle entier et surtout depuis le temps de la Crise de l'Orient des années 1876-1881 et du temps du Congrès de Berlin (1878), avaient adopté une attitude indifférente envers la

<sup>\*</sup> Communication présentée dans la Conférence scientifique, dédiée au 90e anniversaire de l'Indépendance de l'Albanie, organisée à Tirana par l'Académie des Sciences d'Albanie et l'Académie des Sciences et des Arts de Kosova, le 27 novembre 2002.

question albanaise et les aspirations des Albanais à la liberté et à l'indépendance.

L'indépendance fut précédée de toute une histoire, elle fut préparée par des dizaines d'années de suite au cours de l'époque de la Renaissance.

Au XIX<sup>e</sup> siècle les Albanais, tout comme les autres peuples des Balkans, étaient préparés déjà pour une vie étatique indépendante, tandis que la société albanaise avait pu créer les prémisses nécessaires pour la formation de l'Etat national.

Les Albanais, dès l'aube de la Renaissance balkanique, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avant même que les autres peuples balkaniques ne forment leurs États nationaux, avaient créé deux formations étatiques: le Pachalik de Shkodra et celui de Ioánnina, lesquels, dans les conditions d'un soutien par les Grandes Puissances, auraient servi de base à la formation d'un État albanais uni. Tandis que, par la fondation, au cours de la Crise d'Orient (1876-1881) de la Ligue Albanaise de Prizren (1878-1881), laquelle par son activité organisatrice, politique et militaire, de presque quatre années, non seulement posa à résoudre la formation de l'Etat national, mais fit aussi des efforts pour la réalisation de cette demande, jeta ses fondements, en créant le Gouvernement Provisoire, les Albanais donnèrent la preuve que l'on ne pouvait pas s'opposer facilement à eux, ni à leurs aspirations et à leurs capacités comme nation, égales à celles autres peuples des Balkans, pour une vie étatique indépendante.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle la question de la formation d'un État national fut posée comme une tâche pressante et concrète à résoudre au cours des insurrections des années 1910-1912 et, en particulier, au cours de l'Insurrection générale de 1912, qui apporta la libération de la plus grande partie de l'Albanie, qui marqua le premier effort sérieux pour s'assurer, par la voie de la lutte armée, l'autonomie de l'Albanie, pour former un État national albanais, comprenant tous ses territoires ethniques.

L'analyse des événements de cette période et surtout de l'Insurrection générale de 1912 mène à la conclusion que devant le Mouvement National Albanais de 1912 se posait encore une autre possibilité (à part celle du 28 Novembre 1912): libérer l'Albanie dès juillet – août 1912, proclamer l'autonomie ou de l'indépendance et hisser du drapeau albanais à Prishtina ou à Shkup. Justement, parce que l'on attendait un tel résultat, Hasan Prishtina, le principal protagoniste de ces événements, écrirait plus tard (en 1921) que "à ce moment-là l'on n'a pas pu hisser le drapeau de l'indépendance" l

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Hasan Prishtina, Një shkurtim kujtimesh, 1921, p. 38.

Si l'insurrection générale de 1912, quoique ayant réalisé la libération de presque toutes les villes d'Albanie, n'a pas e réussi à donner tous ses fruits, c'est à cause des mésententes et du manque de coordination des attitudes au niveau de sa direction, à cause des interventions des États voisins et parce que les Albanais n'eurent pas à ce moment-là le soutien des Grandes Puissances. Ce sont ces circonstances qu'avait en vue Luigj Gurakuqi, lorsque, le 7 septembre 1912, de Kosova il écrivait: "Si la patrie n'en a pas tiré le profit attendu, du sang versé (en 1912) la faute en est à nous tous "2. Tandis que Hasan Prishtina, le dirigeant principal de l'Insurrection de 1912, en novembre 1913, lorsqu'il condamnait l'activité de discorde de Esad pacha Toptani, en revenant sur les événements de cette insurrection-là, confirmait avec amertume que "à cause de nos discordes, entre nous, le pays subit à l'époque une grande catastrophe"<sup>3</sup>.

Le fait que l'Insurrection de 1912, dont la victoire aurait changé radicalement le sort de l'Albanie et de la question albanaise, n'a pas apporté la formation de l'État national avec des frontières définies comprenant tous les territoires albanais, et avec ses propres organes de gouvernement, a eu des conséquences lourdes pour la nation albanaise, laquelle est demeurée morcelée et non organisée devant les agresseurs balkaniques qui, pour ne pas laisser le temps aux Albanais de refaire l'expérience de 1912, ce qui mènerait à la formation de l'Etat indépendant albanais, se sont entendus entre eux, en octobre 1912, et ont commencé la guerre balkanique au cours de laquelle ils ont occupé la plus grande partie du territoire albanais.

Les pourparlers de Ismail Qemali avec le gouvernement turque, les premiers jours de septembre 1912, pour obtenir d'Istanbul des droits qui rendraient ce gouvernement et l'Albanie un facteur important pour la résistance de l'Empire contre l'invasion en voie de préparation par les alliés balkaniques, sous-entendant par ces droits l'organisation de l'Albanie en une unité étatique autonome, ne donnèrent pas de résultats. La Sublime Porte ne prit pas en considération ses propositions, ne donnant pas suite ainsi à cette possibilité offerte par le politicien albanais pour l'organisation étatique de l'Albanie avant le commencement de la Guerre Balkanique. Dans ces circonstances la guerre trouva les Albanais non préparés<sup>4</sup>.

Au cours de ces jours difficiles d'octobre - novembre, où la domination ottomane sur les Balkans touchait à sa fin, les patriotes de la renaissance nationale s'orientèrent juste; ils décidèrent de lutter pour la séparation complète

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Qeveria e Përkohshme e Vlorës dhe veprimtaria e saj, Tiranë, 1963, doc.1, p. 24.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Arkivi Qendror i Shtetit (par la suite AQSH), Fds: Qeveria e Përkohshme.e Vlorës, dos. III-6/1, doc. 12029.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Qeveria ..., doc. 1, p. 25.

de l'Albanie de l'Empire Ottoman, pour la séparation de ses intérêts de cette empire, comme la seule voie à éviter le morcellement des territoires albanais après la défaite de la Turquie.

Un pas important, pour la définition de cette ligne politique du mouvement national fut fait à la réunion tenue à Shkup, le 14 octobre, sur l'initiative de la "Société noire pour la sauvegarde", une organisation patriotique distinguée pour son rôle au cours des insurrections albanaises des années 1911-1912, et de la Branche du Comité "La Sauvegarde", à Shkup. Dans la proclamation de cette réunion (le 16 octobre 1912), à côté des autres questions, l'on définissait aussi l'organisation future de l'Albanie, l'on soulignait qu'indépendamment des résultats de la guerre "par le sort des armes, les Albanais n'accepteront qu'une seule forme politique et une seule forme de domination pour les quatre vilayets".

Une telle formulation exprimait dans son essence la demande pour l'union des vilayets albanais et pour l'unification de leur gouverne, qui serait réalisée par la formation d'un État national.

La plus importante action politique, qui mènerait à la séparation de l'Albanie de l'Empire ottoman et à la fondation de l'Etat indépendant, fut celle entreprise hors du pays, à la réunion de Bucarest, le 5 novembre 1912, par Ismail Qemali et ses collaborateurs<sup>6</sup>. C'est dans cette réunion que prit racine l'idée de convoquer l'Assemblée générale nationale réunissant des représentants de partout l'Albanie. Le 19 novembre, sur son cheminement vers l'Albanie, I. Qemali déclara publiquement dans la presse (à Trieste) que "dès son arrivée sur place l'on proclamerait l'Indépendance de l'Albanie et l'on formerait le gouvernement provisoire, pour mettre l'Europe devant le fait accompli". La proclamation de l'Albanie État indépendant et non pas de son autonomie, comme en pensaient à l'époque les Grandes Puissances de l'Alliance tripartite (l'Autriche – Hongrie, l'Italie et l'Allemagne) qui au mois d'octobre 1912 avaient promis à Ismail Qemali leur soutien diplomatique, se fit sur l'initiative des patriotes albanais.

Ce fut le mérite des patriotes de la renaissance albanaise, réunis autour de Ismail Qemali, Luigi Gurakuqi, Isa Boletini, Mehmed pacha Dërralla etc., lesquels, au cours de ces journées-là, parmi les plus difficiles endurées par le peuple albanais au cours des presque 500 ans du joug ottoman, agirent avec sagesse et courage et, tout en ayant le soutien des forces patriotiques,

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Aktet e Rilindjes Kombëtare Shqiptare, préparés par S. Pollo et S. Pulaha, Tiranë, 1978, doc. 169, p. 255-256.

<sup>6</sup> Qeveria ..., doc. 2, p. 25-26.

<sup>7</sup> Ib., p. 26.

préparèrent et réunirent, le 28 novembre 1912, l'Assemblée de Vlora, laquelle

proclama l'Indépendance de l'Albanie.

Conscients de la tâche qu'ils devaient assumer, les délégués réunis dans cette Assemblée sous la présidence de Ismail Qemali proclamèrent, parallèlement à l'Acte de l'Indépendance de l'Albanie, l'Etat National Albanais<sup>8</sup>. Dès la réunion tenue par la colonie de Bucarest, le 05 novembre 1912, I. Qemali donna l'orientation pour l'organisation par les Albanais, eux-mêmes, de l'Etat national afin de lutter, déjà, à concentrer dans les mains des Albanais la gouverne du pays, pour faire des efforts à ce que la nation albanaise ne sortît pas perdante de la Guerre Balkanique ni ne demeurât, sur n'importe quel aspect, derrière les autres nations<sup>9</sup>. Ceci voulait dire que l'Albanie deviendrait un pays égal aux autres Etats des Balkans, un Etat indépendant comme eux.

L'organisation de l'Albanie en un Etat indépendant fut posée par l'Assemblée de Vlora non seulement en principe, en tant que revendication ou objectif du mouvement national, comme il était arrivé dans les réunions précédentes, mais ce fut réalisé en pratique en proclamant l'Etat albanais, déjà formé; l'Assemblée jeta ses fondements. La proclamation de l'Indépendance et la formation de l'Etat albanais étaient des actes concomitants de l'Assemblée de Vlora. Ce n'est pas par hasard que Ismail Qemali, dès l'ouverture de l'Assemblée usa d'une telle formulation qui les unissait en une seule question. "Les toutes premières mesures nécessaires de l'Assemblée, dit-il, sont celles-ci: Que l'Albanie devienne à part sous un Gouvernement Provisoire, qu'il soit élu un Conseil d'arbitrage pour aide et contrôle du Gouvernement, qu'il soit envoyé une Commission en Europe pour défendre la question albanaise devant les Grands Royaumes" 10.

Un symbole de la fondation de l'Etat albanais devint la formation, le 28 Novembre même, du Gouvernement Provisoire, ayant pour président Ismail Qemali et vice-président Nikollë Kaçorri. Pour compléter la structure des organes centraux de l'Etat albanais, l'Assemblée, le 30 novembre a élu le président de l'arbitrage en désignant à ce poste le mufti Vehbi Dibra (Agolli) et le vice-président Lef Nosi<sup>11</sup>. Tandis que la composition du Cabinet des Ministres et de l'Arbitrage (comme organe de contrôle et consultatif du gouvernement), selon la proposition de Ismail Qemali, se fit après l'arrivée à Vlora de la majorité des délégués à l'Assemblée, le 4 décembre. Ismail Qemali et l'Assemblée firent attention à ce que dans la composition de ces organes

<sup>8</sup> Qeveria ..., doc. 16, p. 31-34.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Ib., doc. 2, p. 25-26.

<sup>10</sup> Ib., doc. 16, p. 31-34.

<sup>11</sup> Ib., doc. 38, p. 45-46.

étatiques et surtout de l'arbitrage fussent représentées toutes les régions et toutes les communautés religieuses de l'Albanie.

L'Assemblée exprima les aspirations de toute la nation albanaise pour se réunir en un seul État, unique et indivis. Celle-ci et le Gouvernement Provisoire s'assumèrent la mission historique de la solution complète de la question nationale albanaise, laquelle serait réalisée par l'union de toutes les régions ethniques albanaises, comprises dans les quatre vilayets de l'époque, en un seul État, conformément au principe de la nationalité, sur lequel s'étaient construits même les autres Etats des Balkans et de l'Europe.

L'indépendance de l'Albanie fut proclamée au nom de toutes les régions et de la population albanaise, elle fut l'œuvre de tout le peuple albanais. Toute l'Albanie, toutes ses régions, toutes les forces sociales de la nation posèrent des pierres dans ses fondements. Bien que dans les circonstances difficiles de la Guerre balkanique et de l'occupation serbo-monténégrine et grecque, les villes de Kosova et des autres régions de l'est de l'Albanie ainsi que celles de Camëria Tchamerie), tout comme les villes entières du pays et les colonies de l'émigration, envoyèrent à l'Assemblée de Vlora leurs représentants, lui donnant ainsi le caractère d'une assemblée panalbanaise. Le 4 décembre 1912, lors de l'élection du Gouvernement Provisoire, ainsi que pendant les 2 ou 3 jours suivants, parmi les 63 délégués, 16 venaient de Kosova, de sa capitale, Shkupi, de Peja, de Gjakova, de Mitrovica, de Dibra, de Tetova, d'Ohride, de Struga et des autres villes, tandis que 7 venaient de Camëria<sup>12</sup>. Ce ne fut pas un fait simple, mais un témoignage de la résolution de la population de ces régions de ne pas reconnaître l'occupation étrangère, de n'admettre aucune sorte de morcellement de l'Albanie, d'avoir un Etat unique albanais.

Dans le Gouvernement Provisoire de Vlora, à part Isa Boletini, qui, bien que sans poste étatique, a été l'un des plus proches collaborateurs d'Ismail Qemali, participaient aussi des personnalités de Kosova et des autres régions albanaises occupées telles que Vehbi Dibra (Agolli), comme président de l'Arbitrage, Mehmet pacha Dërralla, Ministre de la Défense et plus tard Hasan Prishtina, Ministre de l'Agriculture. Tandis que dans l'Arbitrage de l'Assemblée de l'Albanie, à part Vehbi Agolli, furent élus de Kosova et des régions albanaises de l'est, encore trois autres membres: Bedri Pejani, Sali Gjuka et Ajdin Draga<sup>13</sup>.

Tous les actes du Gouvernement de Vlora sont traversés par l'idée que l'Etat Indépendant et son gouvernement représentaient toute la population et les régions albanaises. Dans ses déclarations adressées aux Grandes Puissances, les

<sup>12</sup> Qeveria .., doc. 16, p. 31-34; doc. 38, p. 45-46;doc. 50, p. 52.

<sup>13</sup> Ib., doc. 62, p. 58-59; doc. 69, p. 62.

28 et 29 novembre 1912, Ismail Qemali, non sans dessein, mit l'accent sur ce fait, en leur faisant savoir que la Proclamation de l'Indépendance et de la formation du Gouvernement provisoire furent l'œuvre de l'Assemblée Nationale, où participèrent, tous unis, les représentants de toutes les régions de l'Albanie, sans distinction de confession, ni de région<sup>14</sup>.

Par la formation du Gouvernement Provisoire de Vlora et de l'Etat albanais même, les Albanais s'assurèrent le centre dirigeant qui leur avait manqué depuis des siècles qui devint le noyau autour duquel se réuniraient toutes les régions albanaises. Le gouvernement de Vlora et l'Etat albanais devinrent le symbole de l'indépendance et de l'unité nationale de tous les Albanais.

Les patriotes voyaient dans le gouvernement albanais, comme en écrivait "Liri e Shqipërisë" (La liberté de l'Albanie), également une réponse à ceux qui poseraient la question "où est votre Albanie, vous ne savez pas vous gouverner "15.

Les patriotes de la Renaissance albanaise et le peuple appréciaient le Gouvernement Provisoire comme le gouvernement d'une unique nation albanaise, autour duquel, comme s'exprimait la presse de l'époque "se réunirait sous le drapeau de l'Albanie tout le peuple albanais". C'est cette même mission historique que prévoyait lui assigner Ismail Qemali aussi, lorsque, avec les autres patriotes, il décida de proclamer l'Indépendance en novembre 1912. "... Lorsque les étrangers mirent le pied sur toutes les régions de l'Albanie, dit- il le 21 octobre 1913, - à nous, fils de ce pays, il ne restait qu'une seule tâche: nous efforcer de former un gouvernement et, en maintenant libres les régions qui n'étaient pas encore tombées sous le pouvoir des étrangers, lever notre voix pour sauver les autres régions" 16.

L'État albanais commença à fonctionner dès le 28 novembre 1912. Dans son information adressée aux villes et aux différentes régions du pays, ainsi qu'aux gouvernements des Etats européens et balkaniques, les 28 et 29 novembre, Ismail Qemali, ensemble avec la nouvelle de la Proclamation de l'Indépendance, leur communiqua celle de la formation du Gouvernement Provisoire. Tandis que l'utilisation, par lui, dans les annonces et les correspondances officielles, commençant par celles du 28 novembre et suivant, à côté du nom de Gouvernement Provisoire Albanais également de la notion de "Etat Albanais", de "Présidence du gouvernement de l'Etat indépendant de

<sup>14</sup> Qeveria ..., doc. 23, 32, 33, 34, 35, 36, 37, p. 42-45.

<sup>15 &</sup>quot;Liri e Shqipërisë", 30, fin d'automne, 1912.

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> AQSH, fds. Kryesia e Qeverisë së Përkohshme të Vlorës, dos. II-3, 1913, Vlorë, le 21 octobre 1913.

l'Albanie" ou bien de l'expression "notre Etat a proclamé l'indépendance" nontre que l'Etat albanais était devenu déjà une institution officielle et réelle, concrète et active.

Bien que dans les conditions de l'occupation étrangère, à un moment où son autorité ne s'étendait que sur une zone très étroite et que ses liens avec l'étranger étaient coupés par la flotte grecque, laquelle avait bloqué la baie de Vlora, le Gouvernement Provisoire s'engagea de toutes ses forces à résoudre ses tâches les plus pressantes, lesquelles furent exprimées par Ismail Qemali en trois questions principales: 1 - reconnaissance de l'Indépendance et de l'Etat indépendant albanais; 2 - libération du territoire national des armées occupantes des pays des Balkans et 3 - instauration en Albanie d'une forme définitive de gouvernement 18.

Par les informations faites les 28 et 29 novembre 1912 aux six Grandes Puissances ainsi qu'aux Etats balkaniques et à leur commandement militaire en Albanie, Ismail Qemali leur faisait savoir la décision de l'Assemblée de Vlora pour proclamer l'Indépendance et pour former le Gouvernement Provisoire, et leur demandait "de reconnaître ce changement dans la vie politique de la nation albanaise", ce qui voulait dire reconnaissance de l'Etat Indépendant Albanais et de son Gouvernement de la part de Grandes Puissances. L'on demandait aussi que ces Puissances "préservent aux Albanais leur existence nationale de toute attaque et leur territoire de tout morcellement", tandis qu'aux Etats balkaniques et à leurs commandements militaires l'on demandait de "mettre fin aux hostilités des armées balkaniques sur le territoire national", de rendre à l'Albanie "les terres annexées et occupées injustement". L'invasion du territoire albanais par les armées de l'Alliance balkanique fut dénoncée par le Gouvernement albanais comme "une agression contre un Etat indépendant et neutre" 19.

Par la décision définitive des Grandes Puissances, du 29 juillet 1913 (laquelle remplaça celle du 17 décembre 1912 sur le statut autonome de l'Albanie), fut sanctionnée la reconnaissance officielle, internationale de l'Indépendance de l'Albanie<sup>20</sup>, proclamée et réalisée plusieurs mois avant, par les forces intérieures du pays, par l'Assemblée de Vlora, le 28 Novembre 1912.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Dokumente historike për t'i shërbyer historisë sonë kombëtare, préparés par Lef Nosi, p. 169, télégrammes de Ismail Qemali, Vlorë, 15, fin d'automne 1328/28 novembre 1912, p. 271; doc. 227, Vlorë, 17, fin d'automne 1328/30 novembre 1912. Voir aussi: Qeveria ..., doc. 239, p. 173.

<sup>18</sup> Lef Nosi, op. cit., p. 276, Vlorë, 30, fin d'automne, 1912.

<sup>19</sup> Qeveria ..., doc. 32, 33,34,35,36, 37, p. 42-44.

<sup>20</sup> lb., doc. 226, p. 160.

L'Albanie fut reconnue par les Grandes Puissances comme un Etat indépendant et souverain (comme une principauté indépendante), non seulement sous l'aspect politique mais juridique aussi, avec toutes ses attributions y compris le droit d'avoir des relations internationales avec tous les États<sup>21</sup>. Bien que conscient de l'influence qu'exerceraient les Grandes Puissances sur l'organisation de l'Albanie, le Gouvernement Provisoire agit en sujet indépendant, aussi bien sur le plan international que national, prouvant ainsi que l'édification de l'Etat albanais et son activité seraient l'œuvre des Albanais euxmêmes.

Ses points de vue sur la question albanaise le Gouvernement de Vlora les a présentés à la Conférence de Londres, dans le Mémorandum que la délégation albanaise présenta à son président, Edward Gray, le 2 janvier 1913, dans les rencontres que Ismail Qemali eut avec des personnalités des divers Etats à Londres, ainsi que dans une suite d'autres mémorandums. Dans ces actes le Gouvernement Provisoire défendit les droits légitimes de la nation albanaise laquelle, comme il en fut souligné dans le mémorandum de janvier, "étant le groupement ethnique la plus compacte, le plus homogène et le plus important dans la Péninsule Balkanique", avait le droit de fonder son propre Etat national uni. Il demandait aux Grandes Puissances que, ensemble avec l'indépendance complète, "l'on reconnût à l'Albanie son homogénéité extérieure, ses frontières naturelles, dictées aussi bien par les circonstances ethniques du présent, que par les droits du peuple albanais comme habitant de longue date de ces territoires" et qu'on retourne et laisse à l'Albanie tous les territoires albanais occupés par la Serbie, le Monténégro et la Grèce, telles la Kosova, Dibra et les autres territoires à l'est, de l'Albanie et Camëria au sud du pays<sup>22</sup>.

Les déclarations du Gouvernement albanais, adressées aux Grandes Puissances dans lesquelles la solution complète et juste de la question albanaise était considérée comme une condition indispensable pour assurer la paix dans les Balkans, gardent leur valeur encore aujourd'hui et semblent être faites récemment. "Nous, - il était dit dans le son Mémorandum - nous ne pouvons pas imaginer l'installation de la paix totale dans la Péninsule Balkanique tant que les frontières définies pour chaque entité politique ne soient pas inspirées des frontières géographiques et ethnographiques de tout Etat. Mettre sous un joug étranger les terres, dans lesquelles la population albanaise constitue la

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Arben Puto, Pavarësia shqiptare dhe diplomacia e Fuqive të Mëdha 1912-1914, Tiranë, 1978, p. 328.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Qeveria ..., doc. 135, p. 98-100.

majorité, - disait - on dans ce document, - ce serait éterniser la graine de la discorde et du trouble"23.

Malgré leurs efforts, le Gouvernement albanais et les forces patriotiques du pays, se trouvant face à l'attitude indifférente des Grandes Puissances et aux convoitises sans pareil des Etats voisins, soutenus par ces puissances, ne purent ni résoudre intégralement la question nationale albanaise, ni empêcher le morcellement des territoires de l'Albanie, de l'Etat Albanais naissant, par la Conférence des Ambassadeurs à Londres.

Par sa décision du 22 mars 1913 sur les frontières septentrionales et du nord-est et par celle du 11 août sur les frontières méridionales, la Conférence, sans prendre en considération la contribution des Albanais à l'anéantissement de la domination de l'Empire Ottoman dans les Balkans, surtout par leurs insurrections des années 1910-1912, ni le principe de nationalité qui était à la base de la formation des Etats de l'Europe et, en les remplaçant par le droit de "la guerre et de l'envahisseur", mutila gravement les territoires albanais. Elle arracha à l'Albanie, à l'Etat Indépendant Albanais, la moitié des territoires et de la population, la Kosovë, les régions septentrionales du vilayet de Shkodra, Dibra, Ohrid, toute la vallée de Pollogu et Shkupi à l'est, et la Çamëria au sud, et les fit annexer à la Serbie, au Monténégro et à la Grèce.

Le Gouvernement Provisoire, par l'intermédiaire de Luigj Gurakuqi, qui était son ministre et membre de la délégation albanaise à Londres, s'opposa et dénonça publiquement les décisions de la Conférence des Ambassadeurs à Londres, parce qu'elles "enfreignirent le principe de la nationalité" et "divisèrent en deux le peuple albanais", "en l'immolant aux antagonismes des Grandes Puissances" 24.

Ce fut cette même circonstance qu'avait en vue également Ismail Qemali lorsque, dans son discours tenu à Vlora le 21 octobre 1913, souligna que les Grandes Puissances "furent contraintes à nous immoler", "pour qu'il n'éclate pas une guerre européenne"<sup>25</sup>. Ce fut là une vérité admise aussi par le Président de la Conférence des Ambassadeurs, à Londres, E. Gray, dans sa déclaration faite à la Chambre des Communes, dés le lendemain de la clôture de la Conférence, le 12 août 1913.

Depuis ce temps-là, la question de l'union nationale des Albanais, comme un problème non résolu de la famille des peuples européens, fut léguée aux générations ultérieures et continue à être même aujourd'hui l'un des

<sup>23</sup> Qeveria ..., doc. 135, p. 98-100.

<sup>24 &</sup>quot;Atdheu", Constanta, le 15, début d'automne, 1913.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> AQSH, fds. Kryesia e Qeverisë së Përkohshme të Vlorës, dos. II-3, 1913, Vlorë, le 21 octobre 1913.

problèmes politiques du jour des plus aigus, une préoccupation pour la nation albanaise, mais aussi pour les Etats européens et les USA.

La proclamation de l'Indépendance et de la formation de l'Etat albanais posa comme une question pressante l'organisation interne de l'Albanie, la consolidation de son unité politique et administrative.

L'extension graduelle du pouvoir réel du Gouvernement Provisoire de Vlora, du triangle Vlorë-Berat-Lushnjë - sa base territoriale initiale - sur les autres régions du pays, à l'intérieur des frontières délimitées par la Conférence de Londres de l'octobre 1913, constituait une contribution pour l'union nationale du peuple albanais. Mais quelques mois plus tard, le gouvernement de l'Etat albanais se heurterait aux agissements de Esad pacha Toptani pour semer la discorde, qui, en octobre 1913, créa l'organisme "Pleqësia e Durrësit" (les Notables de Durrës), par lequel il introduisit le pays dans la voie de la de la séparation et de la discorde.

An cours des 14 mois de son activité, le Gouvernement provisoire se consacra à l'organisation des institutions de l'administration de l'Etat indépendant. Soutenu par les commissions qu'il eut créées, il réalisa une suite de mesures pour la mise en place de l'administration et des structures de l'Etat. D'une importance particulière furent les mesures pour la création de l'armée albanaise. En vue de l'organisation de l'armée, Ismail Qemali, dès le début du décembre 1912, s'efforça de désarmer les troupes turques, reculés du front de la guerre et concentrées à Berati (quelque 20 à 30000 soldats y furent concentrés)<sup>26</sup> et d'utiliser leurs armes pour armer l'armée albanaise. Mais ce projet ne se réalisa pas, parce qu'il n'eut ni le soutien du gouvernement turc, ni de celui d'Autriche-Hongrie, qui n'avaient pas encore reconnu l'Etat Indépendant Albanais. Pourtant, le gouvernement de Vlora avait créé une petite force militaire armée qu'il avait concentrée sur la rive de Vjosa et à Llogara afin de se défendre d'une attaque éventuelle des forces grecque par Himara.

En juin 1913, le Gouvernement Provisoire entama l'organisation de la Milice albanaise. Selon son Règlement (du 3 juin préparé par l'Etat Major, organe militaire du Gouvernement, la Milice assumerait les tâches de l'armée albanaise et serait complétée par des recrutés sur la base du service militaire obligatoire. Jusqu'à la création du Commandement Général, la Milice serait dirigée par le Ministère de la Défense<sup>27</sup>. Ismail Qemali déciderait de l'organisation définitive de l'armée albanaise après avoir connu les systèmes

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Lef Nosi, *op. cit.*, p. 246, Berat, le 16, fin d'automne 1328/29 novembre 1912, p. 274; Nr. 30, Vlorë, 17, fin d'automne 1328/30 novembre 1912; p. 303-304, Nr. 59, Berat, 18, fin d'automne 1328/1<sup>er</sup> décembre 1912; Voir aussi A. Puto, *op. cit.*, p. 118-119.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Qeveria ..., doc. 212, p. 146-149.

militaires des pays de l'Europe et trouvé la solution la plus adéquate pour l'Albanie.

En mai 1913, l'on créa les commissions pour l'organisation des structures de la justice, de la gendarmerie, de la police et des autres services. On créa les nouveaux tribunaux pour les affaires civiles et pénales, lesquelles furent enlevées des compétences des tribunaux de la Shari'ah, ne laissant à ceux-là que le jugement des contentieux religieux. La formation des organes de la gendarmerie commença à Vlora et ensuite dans les autres préfectures du pays aussi<sup>28</sup>.

Le gouvernement prit une série de mesures dans le domaine économique, telle la décision empêchant la prise par la force des terres de l'Etat par les fonciers qui était en train de prendre de grandes dimensions, selon laquelle les fonciers étaient obligés de retourner à l'Etat toute les terres volées: la création de la Banque Nationale Albanaise avec du capital étranger, italien et autrichien, que Ismail Qemali considérait très nécessaire à l'économie du pays<sup>29</sup>. Dans son discours tenu le 21 octobre 1913 à Vlora, Ismail Qemali dit que "son gouvernement était décidé à ne laisser sortir de ses mains aucun empan de terre de ces propriétés foncières, et de ne jamais laisser l'Albanais sans qu'il soit maître de sa terre"30. De ce discours l'on peut conclure qu'il n'excluait pas la possibilité d'une réforme agraire, pour laquelle il utiliserait les propriétés foncières de l'État. Parmi les autres mesures prises jusqu'en automne 1913 furent aussi les décisions sur l'aménagement de la distribution des richesses héritées, sur la construction d'un tramway à Vlora et des rues, sur l'installation de deux imprimeries, dont la production fut commandée en Italie. lesquelles feraient paraître au début deux journaux, un à Vlorë et une autre à Elbasan<sup>31</sup>

Sur une décision du Ministère de l'Éducation, à partir de 1913 l'on ouvrit des écoles primaires dans les villes et dans les villages du pays et l'on ouvrirait une école normale à Elbasan. "C'est seulement avec un enseignement solide et véritable, - dit-on dans cette décision - que notre nation pourra renaître et gagner le droit d'entrer dans les rangs des peuples civilisés" Dans les écoles grecques l'on commença à enseigner en langue albanaise. Le système d'enseignement, que le gouvernement de Vlora commença à mettre sur pieds,

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> *Qeveria* .., doc. 188, p. 130; doc. 193, p. 133-134; doc. 209, p. 144-145; doc. 236, p. 171.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Ib., L'introduction, p. 21; doc. 348, p. 379-385; doc. 330, p. 234-242.

<sup>30</sup> Ib., doc. 330, p. 234-242

<sup>31</sup> Ib., doc. 209, p. 144-145; doc. 235, p. 170-171.

<sup>32</sup> Ib., doc. 242, p. 175-176; doc. 249, p. 180.

fut national et laïc. En septembre même, le gouvernement décréta l'arrêt qui proclamait l'albanais langue officielle de l'État albanais<sup>33</sup>.

Les mesures prises par le Gouvernement de Ismail Qemali en vue de l'organisation de l'Etat albanais se terminent par le "Canon actuel de l'administration civile de l'Albanie" approuvé en novembre 1913. Dans cet acte l'on déterminait en détail l'organisation du pouvoir local dans le pays sur la base de la division en préfectures, sous-préfectures et unités plus petites, et les organes qui fonctionneraient auprès d'elles (les Conseils administratifs, les Conseils généraux etc.) ainsi que la manière dont la population les élirait. Malgré tout le "Canon" ne parlait pas de la forme du gouvernement en Albanie et, par conséquent, ni de l'organisation du pouvoir central dans l'Etat albanais, qui seraient définies par les Grandes Puissances. C'est pour cette raison qu'il ne pouvait pas jouer le rôle d'une loi fondamentale de l'Etat albanais, d'une constitution.

Mais l'activité du Gouvernement Provisoire et l'organisation ultérieure de l'Etat albanais furent empêchées par la création et l'installation à Vlora (en octobre 1913), sur la Décision du 29 juillet de la Conférence des Ambassadeurs à Londres, de la Commission Internationale du Contrôle, laquelle eut deux conséquences: elle installa un régime internationale du contrôle des Six Grandes Puissances sur l'Albanie et, en traitant le Gouvernement Provisoire comme une autorité locale, elle lui nia les attributions d'un gouvernement national, que l'Assemblée de Vlora lui avait données<sup>34</sup>.

Pourtant Ismail Qemali, bien que conscient des limitations et des influences de l'activité de la Commission Internationale de Contrôle qu'il considérait comme une expression de la méfiance de l'Europe vis-à-vis des capacités des Albanais pour se gouverner eux-mêmes, pour diriger leur pays, collabora avec cette Commission-là Mais en même temps, il persista à ce que l'organisation de l'Etat albanais fût faite par les forces nationales du pays et qu'on lui donnât une physionomie nationale. "Aujourd'hui - soulignait-il dans sa parole tenue à la réunion de Vlora le 21 octobre 1913 - nous avons gagné la liberté et nous avons une Albanie non pas pour les étrangers mais pour les Albanais. Il faut qu'à cette Albanie l'on donne un gouvernement entièrement national ou, mieux, entièrement albanais"35.

Les efforts pour la création d'une Albanie pour les Albanais, d'esprit national, se combinaient, dans le concept des personnalités albanaises de l'époque, avec les aspirations de faire de l'Albanie un pays vraiment européen,

<sup>33</sup> Qeveria..., doc. 248, p. 179-180.

<sup>34</sup> Ib., doc. 226, p. 160.

<sup>35</sup> Ib., doc. 330, p. 237.

pour l'engager sur la voie de la civilisation européenne. Mais cela, soulignaient - ils, doit être fait par les Albanais eux-mêmes, pour prouver à l'Europe "qu'ils méritent de gouverner l'Albanie sans être tirés par le licol par des étrangers". L'assimilation de la civilisation européenne par les Albanais fut considérée comme une condition indispensable pour le progrès de l'Albanie, pour ne pas permettre qu'elle disparût de la carte de l'Europe comme beaucoup d'autres nations<sup>36</sup>.

Appréciant les mesures du gouvernement de Ismail Qemali, l'on ne peut pas dire qu'il réussit à développer une large activité étatique. Il ne pouvait pas en être autrement, vu les conditions dans lesquelles celui-ci exerça son activité, alors que, comme lui-même l'avoue dans ces "Mémoires" "on n'avait pas encore fixé les frontières de l'Etat, tandis que le statut politique promis par l'Europe attendait sa réalisation, pendant que dans le pays se développait une propagande effrénée pour faire susciter des troubles" 37.

L'Etat naissant albanais, par son expérience, légua aux générations succédantes une importante leçon: il montra que l'indépendance et même l'Etat national ne pouvaient pas être stables ni ne pouvaient se consolider sans une unité politique et administrative interne. Les efforts du gouvernement de Ismail Qemali pour la consolidation du nouvel Etat et de son unité, se heurtèrent à l'opposition de Esad pacha Toptani et de ses partisans, lesquels se soulevèrent contre le pouvoir central et formèrent en octobre 1913 le Conseil des Notables de Durrës, en engageant l'Albanie dans la voie de la discorde et de l'anarchie<sup>38</sup>. Il y eut surgit des tendances au séparatisme régional et à l'intolérance religieuse, hérités des périodes de la domination ottomane, dans le but de semer la discorde parmi les Albanais et de les pousser à la guerre civile.

Les forces patriotiques du pays voyaient le germe de cette activité de discorde, contraire aux intérêts de la nation, dans l'acte de remise de Shkodra entre les mains des Monténégrins par Esad pacha Toptani, le 22 avril 1913. Dans cet accord et dans ceux que Esad pacha Toptani signa plus tard avec la Serbie, la constitution d'une principauté albanaise avec à sa tête Esad pacha Toptani s'accompagnait par l'instauration du protectorat de la Serbie sur l'Etat albanais, ce qui visait la disparition de l'Albanie indépendante et son morcellement définitif.

<sup>36</sup> Qeveria..., doc. 239, p. 173.

<sup>37</sup> Arben Puto, op. cit., p. 127.

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> *Qeveria* ..., doc. 316, p. 225-226; doc. 318, p. 227; doc. 335, p. 247-248; doc. 336, p. 249; doc. 338, p. 250; doc. 340, p. 251-252; doc. 351, p. 252-253; doc. 344, p. 270-271.

La propagande des forces essadistes fut accompagnée par l'organisation, vers la fin de 1913 et au janvier 1914, de conflits armés et sanglants entre les Albanais, qui se propagèrent sur toute la préfecture d'Elbasan et dans d'autres centres du pays.

L'activité antinationale de Esad pacha causa un dam important à l'Albanie, car elle se déployait au moment où à Vlora arriva la Commission Internationale du Contrôle, alors que les Albanais devaient se présenter unis devant l'Europe, laquelle, comme soulignait Ismail Qemali "surveille nos affaires les plus minutieuses", et lui montrer qu'ils étaient aptes à gouverner leur pays, L'attitude envers la question de l'union du pays et du peuple, pour Ismail Qemali et les autres patriotes, fut la pierre de touche "selon laquelle, soulignaient-ils, - l'histoire fera la différence entre le patriote et le traître"39.

La presse patriotique, mettant l'accent sur le danger qui venait à l'Etat Albanais de cette guerre interne, écrivait ces jours - là que les Albanais ne devaient pas confier à l'Europe la solution de leurs questions internes. L'Europe, - soulignaient ces patriotes - nous a garanti du danger de l'extérieur (elle garantit les frontières de 1913) mais ce n'est pas à elle de nous protéger des conflits ni des discordes internes, qui peuvent "menacer et défaire également l'Albanie". "Pauvre Albanie si elle se laisse protéger par l'Europe même de cet aspect-là"<sup>40</sup>.

La discorde et les désaccords semés par Esad pacha et ses collaborateurs secouèrent le nouvel Etat albanais qui venait de se former; ils poussaient le pays vers l'anarchie; ils causèrent du mécontentement dans le peuple, une situation politique et spirituelle tendue, ils suscitèrent l'esprit de la méfiance sur la possibilité de faire sortir le pays de la crise.

Ce fut la raison pour laquelle même les forces politiques qui jusque là croyaient que l'Albanie devait avoir un gouvernement albanais et être gouvernée par les Albanais, se penchèrent à accepter, comme une option pour sauver le pays de l'anarchie, la venue à la tête du pays d'un maître étranger comme ce fut le Prince Vide, venu en Albanie en mars 1914.

Malgré les efforts de Ismail Qemali pour faire face à cette situation interne agitée, à l'anarchie et à la désunion dans le pays, ainsi qu'aux pressions continues des Grandes Puissances (par l'intermédiaire de la Commission Internationale du Contrôle) qui considéraient le Gouvernement Provisoire comme un obstacle pour leur activité à mettre le contrôle total sur l'Albanie, son gouvernement n'arriva pas à leur résister jusqu'au tout. Le 22 janvier 1914, quelque 2 mois avant l'installation en Albanie du Prince Vide, qui formerait le

<sup>39</sup> Qeveria..., doc. 344, p. 270.

<sup>40</sup> lb., doc. 267, p. 193-196.

nouveau gouvernement, Ismail Qemali donna sa démission et remis la direction du pays à la Commission Internationale du Contrôle<sup>41</sup>.

Le renversement du Gouvernement Provisoire fut un coup dur contre l'œuvre des patriotes albanais pour unir tout le pays; l'on ouvrit le chemin à la désunion, à l'anarchie, justement alors que le peuple albanais avait besoin plus que jamais d'être uni pour faire face aux dangers graves amenés par le déclenchement de la Première Guerre Mondiale.

La situation compliquée créée à cette période-là, les épreuves dures que l'Etat albanais passerait aux années 1915-1920, où fut mise en question son existence, les pressions auxquelles il se heurterait durant les années '20-'30, l'agression et l'occupation fasciste de 1939 ainsi que sa position internationale difficile pendant les 45 ans suivant la Seconde Guerre Mondiale, quand après les passages d'une alliance à l'autre il se trouva comme moyen d'autodéfense l'isolement complet du pays, témoignent du chemin pénible par lequel passa l'Albanie indépendante durant ces 90 ans.

Pourtant, durant toute cette période l'œuvre accomplie le 28 novembre 1912 fut confirmée et résista aux temps, comme un acte historique, qui ne permettrait aucun retour en arrière, qui serait préservé et protégé par toute la nation albanaise comme son trésor le plus précieux.

L'indépendance et la fondation de l'Etat national sont entrées dans l'histoire comme une oeuvre qui rendit possible l'existence des Albanais comme nation et comme peuple, en les représentant comme des égaux dans la famille des peuples européens et du monde, en leur ouvrant le chemin du développement économique, social, culturel et politique, en leur donne la possibilité de participer activement et de pleine conscience dans les processus du progrès historique mondial.

Dans le cas des Albanais l'Etat indépendant prend un sens et une importance particulière, même comme porteur de l'idée de l'union nationale, comme soutien, source d'inspiration et d'espoir pour l'avenir, pour ces parties-là de la nation albanaise qui injustement furent laissées hors des frontières, sous le joug étranger et qui n'ont jamais cessé de faire des efforts pour leur libération et l'union nationale, pour faire des inspirations, que la nation albanaise ne réussit pas accomplir par la proclamation de l'Indépendance le 28 novembre 1912, une réalité.

<sup>41</sup> Qeveria..., doc. 398, p. 328; doc. 399, p. 329.

#### Aurela ANASTASI

## UP-TO-DATE APPROACH TO THE ALBANIAN LAW OF THE PERIOD 1912 – 1914

It is not accidental that many researchers and authors go back to the studies and researches of the years of the declaration of independence. This period of pride for the Albanian State has constantly been a source of offering new ideas and facts. Referring to an historic and up-to-date approach of the Albanian State and law of the first two independence years, one of the issues, which immediately comes to our mind, is the character of the new state, which appears as a modern state, even constitutional and parliamentarian. Today, 90 years on, it is not a rare phenomenon to find a state of constitutional character, but if we recall that the new Albanian state stemmed from the bosom of one of the most autocratic forms of the governance (Ottoman Empire), under which it existed 500 years in succession, we have to think differently. It is of course a great merit of the fathers of independence, patriots, who, although, brought up in the bosom of the Empire and even many of them had served under the Ottoman Rule, they found the energy and possessed the culture to immediately give up its authoritarian and totalitarian methods of governance, thus embracing a new governance. This is not casual. Many Albanians, who lived and worked under the Ottoman Rule, were distinguished through their reforming, liberal and progressive ideas. They had, referring to the time they lived, progressive views. One of the most outstanding personalities of independence, Ismail Qemal Vlora, joined, in his activity as statesman, the liberal and reforming wing which surfaced in '70ies in the political life of Turkey. Naturally, carrying out of governance encountered difficulties and obstacles which "were of a double character: internal and international"1. However, let us not forget that West had to fight through centuries in order to establish constitutional governances, instead of the autocratic and arbitrary ones. Actually it is true that XX century was the century of the illustration of the ideas of the state as a guarantee, or the rule of law. Still, we are at the beginning of century XX. "The first half of the century witnessed the spread of the dictatorial and totalitarian regimes. Rule of law was criticised here and there and it was humiliated for its democratic form,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Arben Puto, "Pavarësia e Shqipërisë në kuadrin e procesit çlirimiar në Ballkan", (speech), published in "Probleme të Pavarësisë së Shqipërisë", publication of Academy of Sciences of the Republic of Albania, Tirane, 1987, p. 68.

accused of corruption"<sup>2</sup>. Only in the second half of the XX century, rule of law took determined steps towards its triumph.

## I. Essential Characteristics of the State (1912 – 1914)

Albanian state started its independent life through four important constitutional decisions, which we already know:

- 1. Albania must become independent and free;
- 2. ... under a temporary government;
- A group of Wise Men have to be elected for supporting and controlling the government;
- A Commission has to be sent to Europe in order to represent the Albanian issue in front of the great kingdoms<sup>3</sup>.

These decisions of the National Assembly of Vlora constitute the first sources of the Albanian constitutional law, i.e., first constitutional forms on which the progressive and patriotic ideas of our patriots were based. The meeting of the Assembly of Vlora and its acts precede the setting up of a state, which would be based on constitutional principles, with a non-arbitrary governance, but limited by law.

The parliamentarian and constitutional character of the state and the governance in reliance to the law remained the main principles during the activity of the Assembly and Government of Vlora, although the acts issued by the latter had a temporary character.

Right at the outset, the *parliamentarian principle* is upheld through the meeting of the National Assembly. "The Albanian independent state was set up as a state with a parliamentary system. The role of parliament was fulfilled by the National Assembly, which continued to assume the prerogatives as the highest state authority even after the closing of its session". This assembly, which assembled in Vlora in 28 November – 7 December 1912, was not a parliament of the classical form, similar to that which operated in Albania

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Chantal Millon – Delsol, "Idetë politike në shekullin e XX-të", Tirana, Onufri, 2000, p 243.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Consult: Protocol of the first meeting of the National Assembly in Vlora, (28 November 1912), published in "Qeveria e Përkohshme e Vlorës dhe veprimtaria e saj", publication of General Directorate of State Archives of PRA, Tirana, 1963.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Luan Omari, "Shteti i pavarur shqiptar në vitet 1912-1914", in "Historia e shtetit dhe e së drejtës në Shqipëri", Part II, Publication House Luarasi, Tiranë 2000, p 69.

during 1921 – 1924. It was not set up based in the representation through elections. The fact that elections could not be held in those extraordinary situations is understandable. However, we are not wrong in our assessment that the new Albanian State was constituted as a result of the broad popular wish and the general consensus expressed in the Assembly of Vlora. Although it was not elected by the people, it preserved a representing character.

First, its members were representatives of all the regions of Albania. Initially, the organisation of the meeting of the Assembly was difficult. "...In the preparatory meeting, held on 28 November, there were 40 men from various regions of Albania", since many other delegates, who had the representation mandate, had not arrived yet. Actually there were "certified cards" (mandates) of 42 delegates. Some of them were representatives of many regions, within and outside of the present Albania<sup>6</sup>, while some others were persons of influence who at that moment were in Vlora. Other delegates, from all the regions of Albania, arrived later and they attended the following hearings of the Assembly. The representative character becomes more evident when we mention the support, which all the Albanian people provided to the Assembly and its delegates, through messages and telegrams, which continuously came to Vlora. The setting up of the government was postponed until the fourth hearing of the Assembly of Vlora, in order to give time to other delegates from all the regions of Albania to arrive.

Second, another aspect of the representative character of this Assembly is the representation according to the religious affiliation. The regions took care that their delegates represented the three religious communities present in Albania. For e.g., Archbishopric of Durres, on behalf of all catholic Albanians under his orders, was represented by Dom Nikollë Kacorri. The Orthodox community was along with the Muslim community in many of the districts of the country, especially from the colony of Albanians in Bucharest<sup>7</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Consult: Eqerem Bej Vlora, Kujtime, Vol. 2, (1912 – 1925), House of Book & Communication, Tiranë 2001.

<sup>6</sup> The protocol of the first meeting of the National Assembly of Vlora, (28 November 1912), (quotes). There were (6 delegates) from Berat, (1 delegate) from Dibër, (4 delegates) from Durrës, (4 delegates) from Elbasan, (3 delegates) from Gjirokastër, (4 delegates) from Ipek, who represented even Gjakova, Plava and Gucia, (2 delegates) from Kruja, (3 delegates) from Lushnja, (3 delegates) from Ohrid and Struga, (2 delegates) from Tirana, (6 delegates) from Vlora and (4 delegates) from the Albanian Colony of Bucharest. Few of them had sent telegrams and attended the following meetings of the Assembly.

<sup>7</sup> Id.

However, although the democratic elections for the setting up of the assembly were not held, its legitimacy as a representative authority remains without undeniable. The declaration of independence belongs to those important events for which even the calling of the meeting through elections or the persons who are going to be representatives, is meaningless. "Independence of Albania is not simply a deed of a number of patriots who raised the flag in Vlora. They have of course an honoured place in the history. They and the National Assembly of Vlora sanctioned legally, through an act signed by the representatives of the nation what was prepared over decades of years of fighting, suffering and sacrificing by the broad masses in all the Albanian territories"8. Assembly of Vlora was entirely similar to the constitutional assemblies in the world, which have been assembled in extraordinary situations in order to make important decisions, to approve constitutions of charters of rights. Even the Assembly, which declared the great act of human rights. (Declaration of Human Rights and Citizens) in August 1789, was a representative of the "third order" in France.

The Assembly of Vlora performed a part of the role of the constitutional assemblies, approving the first acts for constituting the Albanian State, but also a part of the classical parliament, since it selected the members of the government and provided the vote of confidence to the latter<sup>9</sup>. We can say that here starts constitutional governance, similar to the parliamentary form of the governance. This relies on an important constitutional principle, that of the accountability of the government and ministers to the Parliament (Assembly of Vlora), from which they had to get the vote of confidence. Under these circumstances, the Assembly could not be turned into a permanent body. Consequently, the election and vote of confidence to the government was accompanied with the delegation of the authority to the latter to issue laws, since the Assembly would be dissolved due to the extraordinary situation and the impossibility to stay in session. The ministers were declared irremovable and it was decided, "the minister could not be dismissed as long as another

<sup>8</sup> Stefanaq Pollo, Shpallja e Pavarësisë së Shqipërisë, (speech) published in "Probleme të Pavarësisë ...", quote p. 10.

Oconsult: Protocol of third meeting of the National Assembly in Vlora (1 December 1912), as Luigi Gurakuqi during the debate highlighted "there can be no issue on the objection to the Government, since the doubt does not pertain to the program of the Government, but to an issue of second hand importance", as well as the protocol of the seventh meeting, (7 December 1912), published in "Qeveria e përkohshme e Vlorës dhe veprimtaria e saj", quote.

general Assembly has not been called to set up the new Government "10. This on the other hand would not mean that the temporary government was unrestricted in exercising its power. It was limited by the presence of the Wise Men, an authority elected by the Assembly with 18 members, who would have the mandate and be the representative of the Assembly. The Wise Men would cooperate with the government and it would have a controlling power on its activity, and it would act like an advisory authority 11. There were opinions expressed that the Wise Men operate in the function of a Senate, or Council of State, according to the French model, but this proposal was not accepted 12.

The Assembly acted like a *classical parliament* as, along with the main acts, it approved even the proposal of the Head of the Temporary Government for an extended pardon (it is about a general amnesty), for all those who were convicted and were in the prisons of Albania. It tasked the Head of Government to implement this act in the future <sup>13</sup>.

The monarchical character of the state was initially unclear. Assembly of Vlora did not take any decision with regard to the form of governance of the Albanian State. However, the Temporary Government, in one of its meetings, in which it approved the program of the commission, which would be forwarded to the Great Powers the demands of Albanians, defined as one of them the establishment of a constitutional monarchy in Albania, with a king from the European countries. Finally, on 29 July 1913, Conference of Ambassadors in London determined even the form of governance. Albania was declared an autonomous, sovereign and inherited principality. It was placed under the guarantee of the six Great Powers. A series of discussions were held with regard to the Albanian throne and finally, in November of the same year, Great Powers decided for the German Prince, Wilhelm von Wid, to be appointed to the Albanian throne, supported by the Austria - Hungary and Italy. Monarchical form of governance was finally sanctioned de jure, in the "Organic Statute of Albania" (1914).

The national character of the state was made possible following a long period of occupations. With the historic decision of the Assembly of Vlora,

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Consult: Protocol of the second meeting of National Assembly of Vlora, (30 November 1912), published in "Qeveria e përkohshme e Vlorës dhe veprimtaria e saj", quote.

<sup>11</sup> Protocol of the seventh meeting of National Assembly in Vlora, (7 December 1912), published in "Qeveria e përkohshme e Vlorës dhe veprimtaria e saj", quote.

<sup>12</sup> Idem.

<sup>13</sup> Protocol of the sixth meeting of the National Assembly in Vlora, (6 December 1912), published in "Qeveria e përkohshme e Vlorës dhe veprimtaria e saj", quote.

there triumphed in Albania, too, the principle of nationality declared by our renaissance men and by the Balkan as well as the European democracy in the XIXth century<sup>14</sup>. Although the country was occupied by the foreign armies in a considerable part of its territory, the declaration of independence affirmed the great idea of the national unity made from its very birth, the independent Albanian state have a national character.

#### II. Albanian Law in the Period 1912 - 1914

During these years, the history of the Albanian state and law breaks down into three important periods: I. Period of governance by the temporary Government, 3 December 1912 – 22 January 1914; II. Condominium, government of Vlora and ICC (International Control Commission), October 1913 – January 1914; III. Ksenokratia, which breaks further down into a short governance by KNK, 22 January – 10 April 1914, and the monarchy of Wid, six months. Out of all these governance periods, that of the temporary Government seems to be the brightest one in the history of Albanian law. We say this considering its legislative and executive activity, which is permeated entirely by liberalism and democracy, same as a government of western democracies. This is the main reason that, from an up-to-date perspective, we cannot put on equal footing the governance exercised by the Temporary Governance of Vlora and that of the "Wise Men of Middle Albania", which appeared as a separatist phenomenon.

In the entire activity of the Government of Vlora, the priority it provided to drafting a new and progressive legislation was evident. However, its activity in this field remained an unfinished work in many respects. For a long time in Albania, there continued to be implemented the Ottoman legislation. But some law branches took a new development. Next to the constitutional legislation, there becomes evident the development of other branches of law, especially the administrative, criminal law as well as criminal procedure. The priority development of the public law as to the private law is entirely reasonable under the circumstances of the setting up of a new independent state. This has to do with the setting of structures of the state during that period. While the priority given to the criminal law as to the private law, which remained almost non-existent (with the exception of an act "On the way of distributing the inherited property"), is a characteristic of all states which undergo changes marking a new era in the development of the law. Since the governments following the great changes inherit from the past their

<sup>14</sup> Stefanaq Pollo, Shpallja e pavarësisë...", quote.

respective legislation, they adopt it for a temporary period. This happens due to the fact that it cannot be changed entirely and immediately. Priorities in changes remain constant, public and criminal law are directly connected to the character of the state and the rights of citizens.

The Government of Vlora contributed a lot in the legislation of Albanian State. Some of the distinguished and most important acts are: "Temporary Kanun of Civil Administration" (November 1913) and "Jury Kanun" (May 1913). The former was a law of constitutional character, which provided for a detailed regulation of the local administration. It marked a drastic division from the Turkish experience and relied entirely on the European experience. There was no judicial power left with the administrative authorities, upholding in this way the ideas of people in the government on the division of powers. This act has reflected even the democratic ideas for a representation system through local elections. For the first time we have authorities elected at local level and there are foreseen the conditions for electing and being elected. which were entirely acceptable for the time. The latter was an act of organic and procedural character, since it paid special consideration to the judicial organisation and criminal procedure law. Here is highlighted clearly the principle of representation through the setting up of the Jury, as an authority where people participate in giving justice. Along with the other legal regulations, the fact that the advanced Western practice of adjudicating through the Jury was intertwined with the Albanian customary experience of collegiality<sup>15</sup>. Along with the more democratic principles of adjudication, that of the representation in the proceedings and the public hearing, Kanun of Jury cares for avoiding the partiality and preserving objectivity during the proceedings through drastic measures. So Kanun has provided for the proceedings to end within the day and the members of the panel and Jury cannot go out of the court premises. In case they do so, they shall be accompanied by a policeman.

The temporary government was attentive to make known its approved acts to the public, thus abiding by one of the present steps for approving the laws, that of publishing the laws. Although the possibilities were limited in that period, it published the acts regularly in the periodical of the time, in the newspaper "Perlindja e Shqypnise" (=Renaissance of Albania).

In the framework of drafting a comprehensive and new legislation, more urgent was the drafting of codes, not only in the criminal field, but also in the civil one. The social troubles had not hindered Rumania to promulgate a

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> Consult: Koco Nova, Zhvillimi i organizimit gjyqësor në Shqipëri, Tirana 1982, p. 61

Criminal Code, and a Civil Code inspired by the Code of Napoleon 16. Government of Vlora was late in this aspect. It had very often expressed its aim for "...translating into our language a system of laws, the most preferred and the best ones which are used and implemented today in the civilised countries"17, but only towards the end of its activity it was made possible to set up of the Justice League "Drita" (= light), the members of which were lawyers with experience and aimed at drafting the laws as well as translating into Albanian the codes of the civilised world, which would be implemented following their recognition and approval by the Albanian government. Naturally, decisive in this context was the short time available and the difficulties which were encountered by the government. "Grave historic circumstances did not permit our people to commit themselves, even after 28 November, all its energies to the peaceful work..."18. One fact is interesting that the Government of Vlora did not achieve on its own nor set up any state body to deal with this very important duty, but it cared for setting up a non-governmental organisation. Certainly, this has happened due to the shortage of finances and human resources. Justice League ("Drita 1913"), with its seat in Vlora, would be financed by its members themselves through the membership fees or donations. The organisation of this league provides the opportunity to undertake an up-to-date approach. It was set up from the very beginning, with all the features of the non-profit organisations, as they exist today. It would be led by a group of wise men, at the head of which would be a chairman; it would function based on the standing rules, which were similar to the statues of the contemporary associations. The standing rules provided for its symbols. It remained in the framework of the project 19, but in an up-to-date approach, we see that there existed all the concepts of the co-operation of the government with what is considered today as the civil society.

Drawing a conclusion to what we said above, the governance carried out by the temporary Government of Vlora upheld the most advanced ideas of the time, conveying to us the model of a democratic state in accordance with the Western constitutions. The above-mentioned acts of the Assembly and the Government of Vlora consist the "Constitution" of the first Albanian State,

<sup>16</sup> Georges Castellan, Histori e Ballkanit, quote, p. 329.

<sup>17</sup> Përlindja e Shqypnijes, Year I, No 20, September 1913

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Aleks Buda, 28 Nëntori Ynë, in "Shkrime Historike", 4, Publications Toena, Tirana, 2000, p.49.

<sup>19</sup> Consult: Draft of standing rules for the employees of the justice league named "Drita", 27 November 1913, in "Qeveria e Përkohshme e Vlorës...", quote, doc. No 345, p.272 – 277.

which was not implemented further by the international regime established in Albania. "Statute of Vlora", in the opinion of Ferdinando Saleo, was left aside in order to be replaced by "Organic Statute of Albania", while the former was more democratic. Furthermore, while making an analysis of the 6 months Kingdom of Wid in Albania, this author, who considers the first act of the Albanian state the "Statute of Vlora", is of the opinion that one of the reasons for its fall is the fact that the Government of Wid did not manage "to translate the Statute of Vlora into a system, into a real legal system, simply into a state"20. However, this factor cannot be considered today as safe. Great Powers of the time were very sceptical in this respect, although their role in the recognition and assistance they provided to the consolidation of the Albanian independence is undeniable. They were not convinced in two aspects: whether Albanians were capable of governing themselves and even more whether they could organise a state based on democratic basis. Actually, referring to the circumstances of that time in the country, it was difficult to believe in the latter. Even within the country the optimists were few in number, while many pessimists thought that the state order in Albania was prepared and made possible exactly by the military occupations21.

Government of Vlora had accepted the fact that the fundamental law of the state "through which the quality of the state, king or president, rights of citizens, press, freedom and security of life, honour and property is recognised..., this fundamental law, recognised under the term constitution. comes to us prepared internationally by the Conference of London'22. So, Great Powers drafted, through the International Control Commission (ICC), the Organic Statute, same as they did with Bulgaria and Rumania. This statute can be considered an act with liberal, constitutional character, but not democratic<sup>23</sup>. It recognised the private property and secured the free exercise of economic. social and political activity, but the representation right was very much restricted. The considerable limitations and the indirect voting provided for a very narrow election quorum. In this respect, it is difficult to speak about the representing character of this Statute. At the same time, the Statute was distinguished for very broad powers of the king, as well as for the accountability of the representation and legislative Assembly to the inheritable king, not giving room to the principle of the division of powers. Perhaps this

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> Ferdinando Saleo, Shqipëria: 6 muaj mbretëri, Tirana, 2001, p 154.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Consult: Eqerem Bej Vlora, Kujtime, quote, p 34 – 35.

<sup>22 &</sup>quot;Përlindja e Shqypnies", Year I, nr. 20.

<sup>23</sup> Aurela Anastasi, "Institucionet politike dhe e drejta kushtetuese në Shqipëri 1912-1939", Tirana, 1998, p 35 – 38.

was what Prince Wid wanted to express in the statement he made once he set foot in Albania: "Mine is not going to be an absolutist or constitutional regime: it will be directly involved in the organisation of the state, while the country is going to have the representatives of the interests through an elected Senate, partly by me and partly by the people" 14. If this statement were not put in the context of the time, but it would be read through an up-to-date approach, it would sound incredible. At that time the words of the king really expressed the character of the Organic Statute of Albania, as well as the concepts of the country he came from, since Germany at that time was half-feudal and half-absolutist. Prince Wid started his mandate with a not very successful decision. He sent the ICC to Vlora, which, in reliance to the decisions of London, had to assist and supervise the civil administration and the finances, but above all it could be a good ally of the King Wid, close to the capitals of the Powers<sup>25</sup>.

Of a more advanced nature were the statutes drafted with the assistance of the internationals in Rumania and Bulgaria. The constitution drafted in 1866 in Rumania was inspired by the Belgian model (it's the Belgian constitution of 1831). The prince was head of the executive and of the army, while the legislative power belonged to the Senate and to a Chamber, which was elected through a limited voting. "Organic Rules" of Bulgaria, named constitution of Ternova, provided for a general voting and entrusted the legislative power only to the Assembly<sup>26</sup>. However, the statutes of Rumania and Bulgaria as well as the Organic Statute of Albania remained acts, which sanctioned more or less the constitutional monarchy referring to the models offered by the restoration constitutions in France. The Albanian statute evoked more then ever the Constitution of the year 1814 of France, which had restored the constitutional monarchy and was characterised by broad powers for the king. An evident fact is that both these constitutions are of the type octrovee. The former was called by that name because it was not drafted by a representative authority of the French people, but it was drafted and approved by the King assisted by a close panel close to him, the latter can be called by this name because it was drafted by ICC, representative body of the Great Powers.

# III. Independence of Albania in the European Context

In accordance with a custom, which was established in the XIX century, the head of state would be a prince elected directly by the Great

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> Ferdinando Saleo, *Shqipëria: 6 muaj mbretëri*, quote, p 72.

<sup>25</sup> Id., p 76.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Georges Castellan, *Histori e Ballkanit*, Cabej, Tirana, p 330, 343.

Powers. ICC itself and Prince Wid (proposed by King Carol of Rumania) represented the authority of the international community to Albania. "Prince Wid was not known by any one in Albania, and same is true for the King of Rumania, but all were happy that Europe at last did something for Albania. The main thing was that Albania found itself again under the "focus" of the European policy, that it was transformed into a factor, which had to be taken into consideration"27. Even today, through supra-national international organisations, there has surfaced "... the method of appointing an "international" factor, as the expression of consensus of Powers"28. Consequently, an up-to-date approach of the diplomacy and contribution of Great Powers to the independence of Albania, would lead us today to conclusions, which we could not reach earlier. As we highlighted above, the decision of 29 July 1913 for setting up "a sovereign, inheritable and neutral principality under the guarantee of Great Powers", constituted the official inauguration of the Albanian state at international level. London Conference and the diplomacy of Great Powers to Albania and to the other Balkan countries sound up-to-date, much more so when the internal stability and the regional one have been recognised today as a priority objective. However, from the present perspective we cannot say that Europe and its international organisations in the period 1912 - 14, were the same as those of the present Europe. The former integration processes were beyond comparison with the present levels; today, organisation structures have seen new development stages; interests of Big Powers are also not the same as those of the beginning of the century; in connection with the independence of Albania there clashed the interests of two European groupings (Austria-Hungary and Italy favoured the independence of Albania, while they were opposed especially by France and Russia)<sup>29</sup>, while Europe today appears unique and united in its attitudes.

International law has developed a lot. We see from the present perspective that for the new Albanian independent state international norms became part of the law implemented in those years, and they had even priority to the internal law of the country. This spirit implemented by Albania, which received the decisions and the constitutional act of the Great Powers with maturity, has been transformed today into one of the most extended methods in Europe. It is the same spirit sanctioned in the contemporary constitutions of the countries of Europe, which deviated from the road of communism and built

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Eqerem Bej Vlora, Kujtime, quote, p 50.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Ferdinando Saleo, *Shqipëria: 6 muaj mbretëri*, quote, p 52.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Consult: Arben Puto, Pavarësia e Shqipërisë dhe diplomacia e Fuqive të Mëdha, Tirana, 1978.

democracy. The hope that an advanced constitution was coming from the West for Albania, made the Albanian patriots to accept every decision of the Big Powers, while the latter remained careful, waiting to see indications of their capability to govern themselves. Respecting the ICC and sharing the power with them proved the trust and the farsightedness of the fathers of independence, who trusted the European institutions and accepted to give up a lot from the sovereignty of the recently set up state. So, norms of international law of that time were incorporated into the internal law of the country, so that Albanians could protect themselves against the annexing aims and possible danger of still remaining a province of Turkey. Even today, because of the important integration processes, the traditional principle of sovereignty is affirmed together with the novelties stemming from the new realities of abiding by the international law. An international agreement ratified by law has priority to the internal laws, which are at variance with it. At the same time, Republic of Albania, in reliance to international agreements, delegates to international organisations state powers for certain issues (Constitution of Republic of Albania, 1988). Following World War II, in some western constitutions we encountered the superiority of the norms of international law to the national law (such as Constitution of IV French Republic and the Constitution of the year 1948 in Spain). Today, especially the international legislation pertaining to human rights has superiority to the internal laws of those states, which have been involved in the integration processes. In Albania, "European Convention on Human Rights" has been directly referred to in the constitution and has become part of it. There are some countries which have provided a constitutional status to this convention, (e.g., Austria), other countries, which have placed it above their constitution, (case of Holland), while a considerable number of states treat this convention as a document having the effect of a law of supra-law30.

So, from an up-to-date perspective to the first years of the Albanian State, we appreciate the ideas and farsighted opinions of the Albanian patriots who have their names written in the altar of independence. They had highly progressive views. They implemented this conduct to internationals being conscious, not only owing to the interests of governance. History proved that not every one could do this. On the other hand, even for Europe there is room for reflections concerning its diplomatic history. It can see today that the

<sup>30</sup> Consult broadly: Kristaq Traja, Kushtetuta dhe sistemi i mbrojtjes së të drejtave të Njeriut, speech held in the colloquium on the Constitution of Albania, Geneva, 21 – 22 March 2002, published in "Kushtetuta e re shqiptare sfida e së ardhmes euroatlantike të Shqipërisë", Luarasi, Tirana, 2002.

conflicts of interests of European powers very often led it to the wrong path. It can see today which were the political forces on which it could rely more. Esat Pasha, their favourite one, and the group of Wise Men set up by him, became allies of the internationals only for a short time; the others, such as the uprising members of middle Albania in 1914, rushed to demonstrate their ottoman mentality, as loyal to the ottoman empire in order to take the reverse course; Gangs of "North Epirus" in the South did not consider anything from the sovereignty of the Albanian State and they did not care about the agreement with ICC<sup>31</sup>, committing barbarous acts which can only be similar to Huns. However, from a present perspective we see today that internationals did not find it easy, under those terrible unclear circumstances, to assess appropriately the most advanced factors of the time on which they could rely. They preserved relations with Esat Toptani in order to have his support, which could gather thousands of soldiers round him, to preserve law and order.

History will always be a laboratory from which we can draw lessons for the future. It needs to be studied through an up-to-date approach, while the present needs to be studied through an historic approach.

<sup>31</sup> Luan Omari, quote p 79, 84 - 85.

#### Ferit DUKA

## PROFILE D'UNE VILLE ALBANAISE DE L'EPOQUE OTTOMANE: GJIROKASTRA AUX XV<sup>E</sup> - XVI<sup>E</sup> SIECLES.

L'histoire de la ville de Gjirokastra est longue est intéressante. En particulier la position stratégique enviée de cette ville (elle contrôlait toutes les voies qui entraient et sortaient dans la vallée de Drino) l'avait rendue très préférable pour les maîtres autochtones et étrangers, pour y installer leurs sièges, conférant ainsi à Gjirokastra les attributions du centre administratif des différentes politiques créées dans cette région-là. Au moins depuis les profondeurs du moyen âge cette ville a pris place dans les chroniques et autres témoignages historiques qui jettent de la lumière sur des aspects divers des développements politiques, économiques et culturels survenus au cours des siècles en Albanie, en particulier dans sa partie méridionale (en Epire).

Dans ce contexte il va de soi que l'attention du chercheur soit orientée aussi sur l'histoire de Gjirokastra au cours de la période ottomane, de façon à découvrir et à analyser les données documentaires sur les traits du développement économique, démographique et urbanistique de cette ville

durant le temps susmentionné.

Il va de soi que des études diverses sur l'histoire de la ville albanaise de l'époque ottomane, des œuvres à caractère historiographique général ou bien des travaux à thématique spéciale (tels ceux sur les travaux de construction et l'urbanistique), ont mis à jour des données intéressantes, également pour la ville de Gjirokastra, mais ceci dans la mesure et suivant les limites imposées par la nature même de ces œuvres-là¹. En tout cas, un examen particulier et minutieux des sources documentaires ottomanes, concentré seulement à leur partie concernant la ville de Gjirokastra, n'est pas encore fait. Partant de ces circonstances, ainsi que de l'importance et du rôle de première main de la documentation ottomane pour éclairer l'histoire de la ville albanaise de cette période-là, l'on a jugé nécessaire de tenter, par le biais de cette étude, la mise à jour des données offertes par certaines des principales sources de provenance

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Historia e Shqipërisë, I<sup>er</sup> vol., Tiranë, 1959; Burime të zgjedhura për Historinë e Shqipërisë, II<sup>e</sup> vol., Tiranë, 1962; Z. Shkodra, Esnafet shqiptare (shek. XV-XX), Tiranë, 1973; S. Pulaha, Qytetet shqiptare (shek. XV-XX), Tiranë, 1973; S. Pulaha, Qytetet shqiptare nën sundimin feudal-ushtarak osman gjatë shek. XV-XVI, "Monumentet", Tiranë, 1984, nr. 1; E. Riza, Qyteti-muze i Gjirokastrës, Tiranë 1981 etc.

ottomane concernant cette ville aux XV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles. Etant des sources de première main pour l'histoire du développement de la ville durant la période ottomane, l'on pense que cela apporte une contribution modeste à l'éclaircissement des questions liées aux changements socio-économiques, religieux et culturels de Gjirokastra suite à l'instauration de la domination ottomane, et à l'évolution des caractéristiques de cette ville aux XV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles, l'époque du commencement de la consolidation des traits essentiels de la ville à cette nouvelle période de l'histoire.

Il n'y a pas de doute que l'élaboration des questions susmentionnées ne serait pas aussi complète qu'il ne le faut sans en donner quelques éclaircissements, même sommairement, sur l'histoire de la famille des Zenebishi, avec laquelle est fortement liée la partie la plus intéressante de l'histoire préottomane et ottomane de Gjirokastra. La renommée et la gloire de cette famille prirent un éclat particulier vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, lorsque sur les ruines du Despotat de l'Epire, Gjin Zenebishi déclara la création d'une principauté nouvelle, comprenant Gjirokastra et ses alentours, Vaïonéta et les villes côtières tchames, Parga et Saïadha. En 1400 ce descendant illustre des Zenebishi est mentionné comme gouverneur de Vaïonéta et seigneur de Parga et de Saïadha<sup>2</sup>.

Après l'occupation définitive de Gjirokastra, et des autres régions albanaises, par les Ottomans<sup>3</sup> et l'instauration de la domination ottomane dans ces contrées-là, la ville en question fut transformée de chef-lieu de la principauté de Gjin Zenebishi, en chef-lieu du Sandjak Albanais, alors que l'ancien maître de ces contrées-là quittait la vie (en 1418)<sup>4</sup>. Quoi qu'il en soit la

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> A. Gegaj, L'Albanie et l'invasion turque au XV siècle, Paris, 1937, p. 28; Burime tregimtare bizantine për Historinë e Shqipërisë (shek. X-XV), préparé par K. Bozhori et F. Lico, Tiranë, p. 246 (note 32.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Selon certaines sources Gjirokastra fut occupée pour la première fois par les Ottmans au temps du règne de Bajazit I<sup>er</sup> (moitié des années '90 du XIV<sup>e</sup> sc.). Son seigneur Gjin Zenebishi fut chassé de ses domaines en trouvant refuge tomporairement dans les domaines de l'autre seigneur albanais du temps Gjin Bua Shpata. Mais cet éloignement aurait dû être temporaire parce que certaines années plus tard (en 1399) Gjin Zenebishi, de nouveau en seigneur de Gjirokastra, était en guerre avec Isau Buondelmonte, despote de Ioannina, tandis qu'aux années 1411-1412, toujours à la même position de seigneur, était en conflit avec Charles Tocco, lui aussi despote de Ioannina. (Voir: Burime tregimtare bizantine ... p. 249, 327). Ainsi l'instauration définitive de la domination ottomane à Gjirokastra et à ses alentours a été réalisée au temps du règne de Mehmet I<sup>er</sup>. (Voir: H. Inalcik, Osmanli Impratorluğu, Toplum ve Ekonomi, Istanbul, 1993, p. 85.)

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> A. Gegaj, L'Albanie ..., p. 28.

fin de Gjin ne marqua pas aussi la fin de l'histoire des Zenebishi. A part l'appellation des Ottomans pour le vilayet de Gjirokastra (le vilayet des Zenebishi)<sup>5</sup>, d'autres descendants de cette famille, successeurs de Gjin, continuèrent à être des acteurs de poids dans l'histoire albanaise du XV<sup>e</sup> siècle. L'un de ses fils fut envoyé comme *içoglan* près du palais du sultan à Istanbul, où il fut converti à l'islam et élevé aux normes et règles de la vie turco-islamique et prit le nouveau prénom Hamza. Celui-ci occupa des postes importants dans la hiérarchie militaire administrative ottomane atteignant la haute fonction de sandjakbey (il est mentionné comme sandjakbey de Mesistra en Morée)<sup>6</sup>.

Un autre représentant, converti à l'islam, de la famille des Zenebishi apparaît quelques décennies plus tard (vers les années 1467-8/hicri 872) comme gouverneur du vilayet de Fanari dans le sandjak de Terhalla (en Thessalie)<sup>7</sup>.

D'autres descendants de cette famille poursuivirent à gouverner en Epire après la domination ottomane de cette région. Pourtant, le reste des descendants de la famille des Zenebishi n'accepta pas la conversion de la religion, demeurant ainsi fidèle à la tradition chrétienne et s'opposant à la domination ottomane. De cette façon ils devinrent des protagonistes illustres de l'histoire albanaise du XV<sup>e</sup> siècle. L'un d'eux, Simon Zenebishi, apparaît comme maître de Castrovilari (île en face de Corfou), mais, en même temps, il ne manquait de revendiquer les droits d'héritage sur Gjirokastra. Etant sur la même ligne politique que Scanderbeg, cette partie de la famille des Zenebishi renforça toujours plus ses relations avec les Etats de l'Occident. Simon Zenebishi devint vassal du roi d'Aragon et de Naples, Alphonse V, dont l'Etat fut des principales puissances de la Méditerranée à l'époque. Tandis qu'un fils de Simon, envoyé à la cour du sultan arriva à s'en évader et trouver refuge à Naples. En 1455 Alphonse V le fit baptiser en lui donnant son nom.

D'autres descendants des Zenebishi se firent remarquer aussi comme participants et dirigeants directs de la résistance albanaise contre l'instauration de la domination ottomane. L'un d'eux, Topia Zenebishi (mentionné dans les sources byzantines sous le nom de Debas), guida l'insurrection antiottomane pour la reprise de Gjirokastra et des autres territoires occupés il y avait 20 ans et le retour de la domination des Zenebishi dans leurs domaines de jadis. Cette insurrection, laquelle accompagna celle du noble albanais reconnu à l'époque, Gjergj Arianiti, (il apparaît aussi sous la forme "Araniti"), a eu lieu, selon toute apparence, dans les années 1434-1435. Malgré le fait que les forces ottomanes,

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> H. Inalcik, Osmanli Impratorluğu..., p. 85, note 91.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> A. Gegaj, L'Albanie ...p. 28; H. Inalcik, Osmanli Impratorluğu..., p. 85.

<sup>7</sup> H. Inalcik, Osmanli Impratorluğu..., p. 77.

envoyées par Murad II sous le commandement de Turhan bey, encerclèrent les assiégeants albanais de la ville, leur faisant subir une terrible défaite, où, par la suite, perdit la vie le dirigeant même de l'insurrection, Topia Zenebishi, cette entreprise courageuse du descendant des Zenebishi fit trembler sérieusement la domination ottomane dans la partie méridionale de l'Albanie.

La fin tragique de l'action militaire de Topia Zenebishi n'empêcha pas un autre descendant de cette famille de faire, cette fois-ci dans le cadre de la lutte de libération nationale antiottomane des Albanais guidés par Scanderbeg, deux tentatives (l'une en 1444 et l'autre en 1454) pour reprendre Gjirokastra. Il s'agit de Gjin Zenebishi (le jeune) dont les deux actions susmentionnées montrent ouvertement que le rêve des Zenebishi pour reprendre leurs domaines de l'époque préottomane n'était pas encore oublié, bien que cette fois-ci non plus elles ne connurent le succès<sup>8</sup>.

La défaite de ces efforts aussi pour chasser les Ottomans de leurs terres prend fin également le protagonisme des Zenebishi dans les grands événements de l'histoire albanaise du XV<sup>e</sup> siècle. En tout cas les sources ottomanes du XV<sup>e</sup> siècle gardèrent des traces de leur présence comme maîtres et possesseurs des terres comprenant Gjirokastra et les zones environnantes. Cela est témoigné non seulement par le fait que le vilayet de Gjirokastra, comme partie constituante du Sandjak d'Albanie, dans le registre il est marqué comme un toponyme particulier "la vigne de Zenebishi", dont on ne peut pas localiser l'endroit exact où il se situait<sup>9</sup>.

Après cette brève description sur l'histoire des Zenebishi, laquelle en quelque sorte fut l'incarnation de l'histoire de leur ville même, de Gjirokastra, durant l'espace temporel du passage de la période préotomane à celle ottomane, revenons au sujet de l'objectif de cette étude: comment se présente la physionomie de la ville de Gjirokastra durant les XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles.

Le niveau actuel des connaissances que nous avons sur les sources ottomanes concernant les terres albanaises, nous pousse à admettre que le registre de l'inscription du Sandjak d'Albanie des années 1431-1432<sup>10</sup> est le premier document ottoman où se trouvent des notes avec des données sur la ville de Gjirokastra. Ce document très important pour les études albanologiques sur le XV<sup>e</sup> siècle a été découvert et publié pour la première fois en 1954 par le ottomanologue turc de renommée mondiale, Prof Halil Inalcik. Dans le registre

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> A. Gegaj, L'Albanie ..., p. 28; Hicri 835 Tarihli Sûret-i Defter-i Sancak-i, Arvanid, (publié par H. Inalcik), Ankara, 1987 (deuxième édition, la première édition en 1954), p. XIV-XV; Burime tregimtare ..., p. 327-329.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Sûret-i Defter-i..., p. XXX., 14. 10 Ib.

ottoman des années 1431-32 sont inscrites toutes les régions albanaises s'étendant de Konispoli, au Sud, jusqu'à Kruja, au Nord, des régions qui composèrent le Sandjak Albanais (Sancak-i Arvanid, Sancak-i Arbania), la première unité administrative créée par les Ottomans avec les territoires occupés en Albanie et l'une des première du genre dans la partie européenne de l'Empire Ottoman. Dans cette nouvelle formation, créée dans les terres albanaises, la ville de Giirokastra recouvra à nouveau le rôle important qu'elle jouait dans l'aire albanaise, en étant distinguée par les nouveaux occupants comme chef-lieu administratif. Le Sandjak Albanais comprenait un certain nombre de vilayets (Gjirokastra, Vaionéta, Këlcyra, Kanina, Berati, Tomorica, Skrapari, Pavllo Kurtiku\*, Cartallosi\*\* et Kruja\*\*\*), ainsi que quelques régions (Himara, Sopoti etc.). Bien que le document en question soit un registre récapitulatif (icmal) c. à. d. que l'on y ait inscrit seulement les possesseurs des timar et des hase, les centres d'habitation avec le nombre de maisons ainsi que les revenus des impôts qui allaient en faveur des possesseurs des timar, de toute façon il contient des données très précieuses à caractère politique, économique, social et linguistique sur les contrées albanaises y inscrites.

En ce qui concerne les données du registre du Sandjak d'Albanie sur la ville de Gjirokastra, ce qui constitue aussi notre intérêt direct, il est utile de commencer l'analyse par le nom de la ville. Le nom de la ville est enregistré sous plusieurs variantes: Argjirokastro, Argjirokasri, Aryurokasri et Aryorikasri<sup>11</sup>. Le plus souvent il est noté "Argjirikasri". Cette dernière forme est demeurée dans l'usage quotidien de l'administration ottomane mais avec un petit changement phonétique.

En raison de l'harmonie vocale, qui est l'un des principes phonétiques de base du turc, le "a" initial du nom est changé par les Turcs en "e" de façon à ce qu'il s'adapte phonétiquement à "i" de la syllabe suivante, en appelant Giirokastra "Ergjirikasri" ou tout court "Ergjiri".

Bien que le nom de la ville soit noté sous quelques formes, elles ne sont rien d'autre que des variantes peu différentes l'une de l'autre et qui ont à leur base le nom de la ville, hérité de la période préottomane: Argjirokastra (le château de Argjiro), un nom qu'avec le temps les autochtones réduiraient à la forme actuelle "Gjinokastra". Ceci veut dire que les notes dans le registre ottoman des années 1431-1432 ne permettent pas de faire d'autres suppositions

<sup>\*</sup> Il englobait les contrées entre Tirana et Elbasan, surtout la région de Kërrabë.

<sup>\*\*</sup> Il englobait surtout les centres habités de la région de Shpati.

<sup>\*\*\*</sup> Les Ottomans ont appelé Kruya "Akça Hisar", ce qui veut dire la "Citadelle Blanche"

<sup>11</sup> Sûret-i Defter-i..., p. XIII., 1-3, 8, 12, 16, 18, 20, 21, 23, 27-28.

concernant l'étymologie du nom de la ville, comme l'on peut penser, par exemple, à un rapport éventuel avec le nom du maître du pays, Gjin Zenebishi (Gjirokastra - le château de Gjin, d'où naturellement l'on arriverait à la variante tosque "Gjirokastra").

Toujours suivant les notes du même registre, Gjirokastra n'était pas seulement un centre administratif du Sandjak Albanais, mais aussi le centre d'un vilayet particulier faisant partie du Sandjak susmentionné. Le vilayet en question fut nommé "le vilayet de Argjirokastra", mais, comme l'on a souligné plus avant, dans le registre il est noté aussi que ce vilayet est appelé également "le vilayet de Zenebishi" 12, sous-entendant par là que les maîtres prédécesseurs de la région furent des descendants de la famille renommée des Zenebishi.

Comme il s'agit d'un registre récapitulatif, les notes sur la ville même de Gjirokastra sont peu abondantes. On en apprend que la ville avait à l'époque 121 maisons (hane), 15 célibataires (mücerred) et 27 veuves (bive). Du point de vue économique la ville faisait partie du has du Sandjak, Ali bey, et donnait une quantité de revenus atteignant 4000 akça perçus comme impôts du marché (kistibazar) et du nijyabet (obligations payables pour des infractions et délits divers) en faveur des possesseurs de has<sup>13</sup>.

Il est clair que les indices démographiques et économiques de la ville au début de l'ère ottomane en Albanie étaient très modestes. De ce point de vue Gjirokastra demeurait après les autres villes de l'époque inscrites sur ce registre. Ainsi, par exemple, Kanina comptait 216 maisons 14, Berati 175 15 etc. Ceci veut dire que le rôle politique et administratif de la ville de Gjirokastra à l'époque n'allait pas avec le niveau encore bas du développement économique et démographique de la ville.

Presque un siècle plus tard, un autre document important, le registre ottoman détaillé de l'inscription du sandjak de Vlora en 1520<sup>16</sup>, présente plus de données pour la ville de Gjirokastra. Déjà, en raison des changements politiques et administratifs survenus dans les territoires albanais après l'instauration définitive de la domination ottomane, Gjirokastra était un centre

<sup>12</sup> Les vilayets du temps, auquel nous nous référons, étaient des sousarrondissements des sandjaks, différemment des vilayets des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, qui constituaient des de grands arrondissements administratifs englobant à leur intérieur quelques sandjaks.

<sup>13</sup> Suret-i Defter-i..., p. 1.

<sup>14</sup> Ib., p. 33.

<sup>15</sup> Ib., p. 55

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Istanbul Başbakanlık Osmanlı Arşivi, Tapu Defterli, Defter-i Mufassal-i Liva-i Avlonya, nr. 99, H. 926/1520.

du district (kaza) du même nom, lequel faisait partie intégrante du sandjak de Vlora.

La ville est enregistrée comme partie intégrante des *timar* des spahis du district et non pas comme partie des hases des fonctionnaires de l'administration. L'espace urbain était divisé en 8 quartiers, d'après l'ordre suivant:

- 1. Le quartier Koço Yorgo, avec 25 maisons, 6 célibataires et deux bachtina<sup>17</sup>.
- 2. Le quartier *Niqo Tarendji* (on peut le lire aussi "Narendji"), avec 17 maisons, 7 célibataires et 2 *bachtina*.
- 3. Le quartier Niko Mihaluçi, avec 21 maisons, 5 célibataires et 3 bachtina:
- 4. Le quartier *Qiriaqi Janina* (?), avec 11 maisons, 6 célibataires et trois bachtina.
- Le quartier Niko Duka (?), avec 17 maisons, 7 célibataires et trois bachtina.
- 6. Le quartier Koço (?) Palio Voda, avec 10 maisons, un célibataire et une bachtina.
- 7. Le quartier Stamad Katechi, avec 26 maisons, 6 célibataires et une bachtina.
- 8. Le quartier *Mihalçe Zhai*, avec 15 maisons 6 célibataires et deux *bachtina* 18.

Le nombre total de maisons de la ville arrivait à 142, ce qui vent dire que la population urbaine dans les années 1431-1520 n'est pas augmentée à plus de 16%. À l'exception des quartiers Niko Mihaluçi, Koço Yorgo et Stamad Katechi, les autres quartiers de la ville étaient très petits et n'atteignaient pas le nombre de 20 maisons. Malgré l'évolution marquée du point de vue démographique et urbanistique, il faut souligner que ce développement était encore lent.

Un dynamisme intéressant se fait remarquer dans le développement de la ville de Gjirokastra au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Un autre document fondamental ottoman de ce siècle-là, justement *le registre détaillé de l'inscription du sandjak de Vlora* rédigé en 1583<sup>19</sup>, présente au complet et clairement la vue urbanistique, démographique, sociale et religieuse de la ville au cours des dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>17</sup> Suret-i Defteri-i..., p. XXIX-XXX; H. Inalcik, Osmanli Impratorluğu..., p. 99.

<sup>18</sup> Defter-i Mufassal-i Liva-i Avlonya, nr. 99, p. 209-211.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Ankara Tapu ve Kadastro Genel Müdürlüğü Aršivi, Defter-i Mufassal-i Liva-i Avlonya, nr. 62, H. 199/1583.

A la différence des enregistrements précédents, sur le registre de 1583 il est inscrit comme partie composante à part la population urbaine *la communauté* (cemaat) des musulmans de la ville. Elle compte 63 personnes (chefs de famille). A côté de la majorité de ces noms sont marqués aussi les professions et les métiers qu'il exerçaient. En tête de la liste nominale se trouvent les clercs de la confession musulmane de la ville: Ahmed, *hatib*; Mustafa Çami (?), *halife*; Mehmed Leka (?), *imam*; Mustafa Rustem, *muezin*; Mustafa Balli, *imam*, et Mehmed Balli, *imam*. Par ces notes l'on voit clairement qu'il a déjà pris forme non seulement la communauté musulmane dans l'ensemble de la population urbaine, mais aussi la hiérarchie religieuse musulmane. Ceci veut dire que malgré le fait de ne pas paraître sur le registre, à cause de la nature même du document, dans la ville il a dû y exister et fonctionner aussi des lieux du culte musulman telles les mosquées, le *mesdjides* etc.

Déjà se font voir aussi les métiers caractéristiques exercés par la population musulmane de la ville. La cordonnerie et la tannerie sont les principaux métiers exercés par la communauté en question. Ainsi, parmi les inscrits, il y en a 5 cordonniers (babuşçi, papuşçi) et 7 autres sont présentés comme tanneurs (debağ)<sup>20</sup>.

A part ces deux métiers principaux, qui apparemment étaient en quelque sorte le monopole des habitants islamisés de la ville, l'élément musulman exerçait aussi d'autres professions, telle la couture et le métier du charpentier. Dans le registre sont mentionnés p. ex. le tailleur (derzi) Alibasha, le maçon (dülger) Pervane etc. Il faut mentionner aussi la présence de quelque autre profession telle que celle d'architecte (il y est mentionné p. ex. Murad, architecte), ce qui montre que le niveau des exigences de la communauté urbaine, du point de vue urbanistique et de la construction était déjà plus élevé<sup>21</sup>.

Les habitants inscrits dans le cadre de la communauté musulmane, en général, étaient autochtones (de provenance proche de la ville), car, à l'exception d'un cas où, à côté du nom de l'individu il est marqué aussi le nom du village de Labova (Pervane Abdullah, Labova), et d'un autre cas, où comme nom de famille d'un autre individu il est noté le nom d'un village (Ali Zhulati), il n'y a pas d'indices sur leur origine extra urbaine.

A part le groupe de la population urbaine inscrite sur le registre sous l'appellation "la communauté des musulmans", une petite partie des habitants islamisés est inscrite dans un quartier à part qui s'appelle "Martollos" (mahalle-

<sup>20</sup> Defter-i Mufassal-i..., p. 125/b.

<sup>21</sup> Ib.

i Martolos)<sup>22</sup>. Dans ce cas le nom du quartier doit être lié à la fonction-même assumée avant par ses propres habitants. D'habitude les "martollos" étaient des groupes de personnes, chrétiens, chargées, par l'administration ottomane, de divers services militaires, telle la garde des châteaux, des autres positions stratégiques etc. Contre le service militaire accompli ils étaient récompensés par les autorités ottomanes (d'habitude chacun percevait une rémunération journalière de 2 akca) et dans plusieurs cas l'on décomptait aussi sur les redevances et les impôts (muâf ve müsellem) que l'on devait payer aux propriétaires des timar ou à l'Etat ottoman pour les surfaces prise en exploitation<sup>23</sup>. Apparemment les habitants de ce quartier, avant, avaient eu le statut des martollos, ce qui a dû influencer à ce que plus tard ils abandonnassent la foi chrétienne pour embrasser l'islam. En tout dans le quartier "Martollos" sont inscrits 14 personnes, parmi lesquelles il y en a 3 qui sont marquées avec l'initiale "Ç"(cift "couple"), c.-à-d. qu'elles possédaient une surface de terre atteignant la grandeur d'un ciftlik (propriété normale d'une famille d'agriculteurs à l'époque). Trois autres personnes sont inscrites comme "benak" c.-à-d. qu'ils avaient beaucoup moins de terre que la catégorie marquée "couple". L'autre partie des habitants du quartier sont marqués comme célibataires (mücerred). Ce statut est porté aussi par l'unique habitant chrétien de ce quartier, Deda Yani<sup>24</sup>.

Bien que du point de vue quantitatif la population musulmane de la ville de Gjirokastra fût bien peu nombreuse (quelque 60 maisons) par rapport à celle chrétienne (232 maisons), ses positions économiques étaient bien plus puissantes. A côté des fonctions qu'elle tenait à tous les niveaux de l'administration ottomane, elle possédait aussi en majorité les ressources économiques comprises dans le cadre du nouveau système de propriété (*timar*, zeamet et has)<sup>25</sup>. Comme il en a été souligné plus avant, une bonne partie des métiers principaux exercés en ville étaient dans les mains des habitants musulmanes. Ce n'est pas tout, car aux spahis et aux autres membres de la classe militaire-administrative habitant Gjirokastra, l'on avait donné sous forme de bénéfices un certain nombre de *çiftlik* dans les villages aux alentours agricoles de la ville<sup>26</sup>.

<sup>22</sup> Ib., p. 127/a.

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> H. Inalcik, Osmanli Impratorluğu..., p. 103-105.

<sup>24</sup> Même ce fait mène à croire que le processus de la conversion en musulmans des habitants du quartier "Martollos" était un phénomène très récent.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> Suret-i Defter-i...p. 28-29.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Defter-i Mufassal-i..., nr. 62, l'année 1583, p. 127/a.

Le *çiftlik* à l'époque sous-entendait une unité agricole (une ferme) dans une surface de terre arable labourée par une paire de bœufs et qui comptait entre 60 et 150 dynym (dixièmes d'hectare)<sup>27</sup>. En moyenne la surface d'un *çiftlik* en Albanie allait de 6 à 8 hectares. Les domaines en questions ont été donnés aux propriétaires bien avant le moment de l'inscription (en 1583), car une bonne partie de ces domaines sont passés des mains du premier possesseur aux mains du second possesseur (dans plusieurs cas dans la position de ce dernier étaient, généralement, les fils des premiers possesseurs). Une autre partie des *çiftlik* en question tiennent seulement le nom du premier propriétaire, ce qui montre qu'ils ont été donnés plus tard à leurs propriétaires.

Il est à souligner qu'à la différence des autres villes, comme p. ex. Berati, l'emplacement des *çiftlik* en possession des habitants susmentionnés de la ville de Gjirokastra, n'est pas marqué sur le registre. En tout cas l'on peut supposer qu'ils se situaient dans la partie basse des alentours de Gjirokastra, étant donné que dans des cas pareils l'on choisissait des terrains fertiles avec de bons revenus<sup>28</sup>.

En ce qui concerne le statut fiscal, la partie musulmane de la population urbaine de Gjirokastra, d'après les notes sur le registre ottoman de 1583, était exempte des impôts de l'avariz du Divan, ainsi que des obligations émanant de l'autorité du Sultan (tekalif-i örfiye) contre la réalisation de services de réparation dans les châteaux reconstruits dans la région de Kurveleshi, ainsi que de l'aide offert aux forces ottomanes pour opprimer les soulèvements de la population chrétienne dans la région susmentionnée<sup>29</sup>.

La population chrétienne de Gjirokastra même ou cours des dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, bien qu'islamisée en une partie d'elle en créant ainsi la communauté musulmane, demeurait majoritaire en ville.

En faisant référence toujours au registre ottoman de 1583 l'on peut compter quelque 70 maisons de musulmans contre 232 maisons de chrétiens, inscrites sur ce même document<sup>30</sup>. Pourtant la croissance démographique de la ville dans l'espace temporel susmentionné s'est exprimée plus par le nombre de maisons que de quartiers. En 1583, si l'on prend en considération la composante musulmane de la population aussi, il n'y a qu'un quartier d'ajouté par rapport à 1520. Ceci montre que plus que l'espace urbain à cette époque-là

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> H. Inalcik, The Ottoman Empire. The classical age (1300-1600), London, 1973, p. 110; Id., Osmanli Impratorluğu ..., p. 37.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> S. Pulaha, Qytetet shqiptare ..., p. 38; F. Duka, Berati në kohën osmane (shek. XVI-XVIII), Tiranë, 2001, p. 262-272.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Defter-i Mufassal-i..., nr. 62, l'année 1583, p. 125/b

<sup>30</sup> lb., p. 127/a.

c'est la densité de la population qui s'est accrue. En même temps le changement total des appellations des quartiers (étonnamment aucun des noms des quartiers de 1520 n'est en 1583) fait partie des changements subis par la ville en 1583.

La population chrétienne de la ville (gebrân-i nefs-i Ergjirikasri) est

inscrite suivant les quartiers, qui sont rangés de la façon suivante<sup>31</sup>:

- 1. Le quartier *Dhimogjiri*, autrement appelé *Dhimo Laluçi*, avec 38 hommes (*nefer*) d'inscrits (y compris les célibataires à côté des chefs de famille);
  - 2. Le quartier Niko Stoya, avec 49 hommes d'inscrit et 1 terrain;
  - 3. Le quartier Dhimo Yanuçi, avec 28 hommes;
  - 4. Le quartier Niko Cervi, avec 16 hommes;
  - 5. Le quartier Efillo Qiryaq, avec 63 hommes;
- 6. Le quartier Kristo Tërbuq ensemble avec le quartier de Deda Kola avec 64 hommes.

Un examen attentif des notes marquées sur le registre de 1583, concernant la population chrétienne de la ville, met à jour certaines caractéristiques démographiques intéressantes de ce centre habité, qu'on doit considérer comme des phénomènes nouveaux de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, puisque dans le registre ottoman de 1520 examiné déjà ils n'apparaissent pas. Il s'agit d'un mouvement mécanique de la population rurale vers la ville. Un nombre considérable de gens inscrits dans des quartiers divers ont de marqués, à côté de leurs noms, même les villages ou, parfois, simplement le sandjak, sans mentionner du tout leur village d'origine.

Dans le quartier *Dhimo Laluç* le chef de famille, du nom Paloka Etmekçi (le boulanger - E. D.) est suivi de la note "du sandjak de Ioannina" (*ez liva-i Yanya*). Deux autres habitants, du même quartier aussi, respectivement horloger (*Köprücü*) Miho et Stavër Saraç (Sellier), sont marqués comme étant venu du sandjak de Ioannina<sup>32</sup>.

Les habitants de provenance hors de la ville sont marqués même dans les autres quartiers. Dans le quartier *Niko Stoya* sont inscrit Kalivaç Gjoni, de Zervati (village de Dropulli) et Yani Kalivaç du même village. Ce phénomène devient plus massif dans les autres quartiers: dans le quartier *Dhimo Yanuço*, des 28 hommes (*nefer*) inscrits, 5 sont marqués comme arrivants: Dhimo Angjo, du sandjak de Delvina; Todor Boguri, du village de Dhrovjan du sandjak de Delvina; Qiro Yorgo, de Gjergjan; Qiro Madranga (?), de Karjan, et Argjiro Mihal, de la Basse Leshnitsa<sup>33</sup>.

<sup>31</sup> Ib., p. 125/a-127/a.

<sup>32</sup> Defter-i Mufassal-i..., nr. 62, l'année 1583, p. 125/a-127/a...

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup>*Ib.*, p. 125/b.

Dans le quartier *Efillo Qirjaqi* de 64 personnes inscrites sur le registre, 12 sont de provenance d'autres centre habités: Andria Angjo, du village de Bizerka (Piqeras?) du sandjak de Delvina; Yani Kostari (?) de Dhivri du sandjak de Delvina; Deda Gjonalen (?) de Humelica; Dhimo Yorgo, du village Dobyan (Dhrovyan ?) du sandjak de Delvina; Milo Yani, du sandjak de Delvina; Reç Miluç, de Shtëpanca; Dhamo Menlesh, de Parano Pogoni; Yani Menksi (Menkshi ?), de la Basse Leshnitsa (Kato Leshnitsa); Domo (Dumo, Dhomo ?) Keradji (?) et Dhimo Staso du sandjak de Delvina<sup>34</sup>.

Plus d'un tiers des gens inscrits dans le quartier Staso Koço aussi sont des habitants venus de l'extérieur: Gjin Kosta, du village Kuq, dépendant de Tepedelen (Tepelena), Dhimio Mika, de Pepel; Gjon Qiriaq, de Frashtan; Dhamo Zhupa du sandjak de Delvina et Nika Yani, de Sinitsa, du sandjak de Delvina<sup>35</sup>.

Des exemples typiques de "l'ouverture des portes" de la ville de Gjirokastra pour les nouveaux-venus des centres habités proches de la zone méridionale sont les quartiers *Kristo Tërbuqi* et *Deda Kola* où les habitants venus font la majorité écrasante de la population des quartiers en question. Sur les 64 personnes inscrites sur le registre pour ces deux quartiers, 52 sont inscrites comme arrivants.

Ci-dessous la présentation géographique concrète de l'origine de cette catégorie de la population de ces deux quartiers:

Petrit Derzi (le Tailleur), Duka Pietri, Nika Pietri et Nano (?) Pietri, de Arrzia (Arrza - F.D.), dépendant de Tepelena; Nano Marko, de Hundëkua; Dhimo Nano, de Dhivri du liva de Delvina; Dedo Nano et Dhamo Dhimo, du même endroit; Dumova (Domova ?) Deralla et Duka Dumo, de Krisodal (circonscription de Gjirokastra); Kosta Nikolla, du liva de Ioannina, Leka Gjin, de Shtëpanca (aujord'hui: Shtëpëz); Nika Gjin et Gjika Leka, du même village; Dhima Yorgo, de la Basse Leshnitsa (Kato Leshnitsa), dépendant de Delvina; Yani Dhimo, du même village; Dhima Leka, de Shtënanca (Shtëpëza) de Tepelena; Duka Dhima, de Humelica; Nika Qiriaq, de Dekumica (?) (juridiction de Delvina); Yorgo Stamad, Yani Stamad, Gjin Nika, de Delvina; Mingul Nika, de Pepel; Mika Minguli, du même village; Yani Shahin-i (?), de Dragash (juridiction de Delvina); Gjika Duka, de Libohova; Deda Kola, de Hundëkuq; Duka Deda (cela peut être lu aussi "Dede"), du même endroit; Deda Koyna, du liva de Delvina; Yano (Pano) Gjoka, de Dhuvjani; Niko Gjoka, du même village: Dhamo Yorgo, du même village, Jupa Dhimo, de Pepel; Gjon Vlash, de Delvina; Gjin Pane, de Senitsa; Dhimo Nikolla, de la Basse Leshnitsa (Kato

<sup>34</sup> Ib., nr. 62, l'année 1583, p. 125/a-126/a.

<sup>35</sup> Defter-i Mufassal-i... p.126/b.

Leshnitsa), à Delvina; Duka Nikolla, du même endroit; Dhimo Poga (Boga), de Lekli, juridiction de Tepelena; Nika Andria (Andrea), de Karyani (*Kaza* de Gjirokastra); Deda Andria, du même village; Nika Mano, de la Basse Leshnitsa<sup>36</sup> de Delvina; Gjon Brati de Gardhiq (aujoud'hui Kardhiq - F.D.); Duka Dhimo, de la Basse Leshnitsa (juridiction de Delvina); Yorgo Gjin, de Gardhiq; Gjika Dede (Deda), de Mashkullorë; Pietri Kola, Dhimo Pietri, Qiriaq Pietri et Leska Pietri, de Lukova<sup>37</sup>.

Par les informations présentées ci-dessus l'on voit que la ville de Giirokastra à cette époque-là, c. à d. la seconde moitié du XVIe siècle, présente une tendance claire au développement, dont l'indice n'est pas seulement la croissance démographique sensible, par rapport aux premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, mais aussi l'extension et le développement de l'artisanat. Déjà, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'on remarque non seulement la présence de métiers exercés par la population citadine proprement dite (chrétienne et musulmane), telles que l'orfèvrerie (kucyumculuk), et la pelleterie (kürkçülük), marquées comme attribut surtout de la partie chrétienne de la population citadine, ainsi que le traitement de la peau, la cordonnerie, la couture etc., tout cela inscrit comme activités surtout de la partie musulmane de la population, mais l'on remarque aussi la présence des artisans installés récemment en ville pour y exercer leurs propres métiers. Ainsi, indépendamment du fait qu'en général à côté des noms des habitants arrivants l'on ne marque pas les métiers respectifs, il va de soi que la majorité des arrivants étaient des artisans, car l'arrivée en ville à l'époque était liée, en premier lieu, à des motifs économiques et que l'économie urbaine, dont le fondement était l'artisanat, était déjà arrivée à un tel stade qu'elle présentait des besoins croissant en main d'œuvre nouveau et en personnes qualifiées. C'est pourquoi il n'est pas fortuit le fait que trois personnes venues du sandiak de Ioannina et installées dans le quartier Dhimo Laluçi, sont marquées dans le registre ensemble avec les appellations des métiers exercés (boulanger, constructeurs de ponts et peaussier)38.

Vu sur un plan plus large le flux migratoire de la population rurale vers les villes au cours de la seconde moitié du XVI siècle est un trait typique de plusieurs centres urbains albanais, lesquels pendant cette période, connurent un progrès fascinant du point de vue économique, démographique et urbanistique. Mais, Gjirokastra, sur ce plan aussi présente une particularité distinctive par

<sup>36</sup> Le qualificatif de ce nom de village est noté quelquefois en grec (Kato Leshnitsa), quelquefois en ottoman (Leshniçe-i Zir). Il semble que dans le deuxième cas l'on a affaire à une traduction mot à mot de la variante albanaise du qualificatif du toponyme.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> Defter-i Mufassal-i Liva-i Avlonya, nr. 62, l'année 1583, p. 126/b-127/a.

<sup>38</sup> Ib., p. 125/b-126/a.

rapport à certaines autres villes albanaises de l'époque. Ainsi, p. ex. alors que la population arrivant en ville à Elbasani et à Berati, à cette époque-là, fut composée entièrement de gens islamisés déplacés des alentours ruraux de ces villes-là (dans les registres ottomans sont inscrits sous l'appellation turque ottomane "haymanagân" - migrateurs), la population déplacée en même temps des centres ruraux autour de Gjirokastra et y installée, à quelque exception près, appartient entièrement à la confession chrétienne<sup>39</sup>. Ceci est un fait suffisant pour créer la conviction que l'abandon de la confession chrétienne et la conversion à l'islam n'était pas une règle obligatoire et inévitable pour l'installation en ville des personnes déplacées des zones rurales.

D'autre part, alors que dans certaines villes albanaises, tel le cas p. ex. de Berat et de Elbasan, le processus de l'islamisation de la population citadine, et par conséquent, la formation aussi de la communauté musulmane de ces villes, furent influencés fortement par l'installation là des contingents islamisés de la population des alentours ruraux, pour la ville de Gjirokastra de la seconde moitié du XVIe siècle l'influence du facteur susmentionné pour l'islamisation de la population citadine fut insignifiant à cause de l'appartenance religieuse

chrétienne de la population qui venait d'être installée en ville.

Malgré le rôle important joué dans la vie économique de la ville par l'artisanat et le commerce (celui-ci lié étroitement avec le premier puisqu'en général, l'artisan à l'époque fut aussi commerçant de ces propres produits), l'économie agricole demeurait une puissante composante de l'économie urbaine. Ceci apparaît clairement dans les sources ottomanes examinées. Ainsi, par les notes dans le registre ottoman du sandjak de Vlora de 1520 il en ressort que la structure des impôts que la population citadine de Giirokastra payait au spahi dans le cadre du timar, dont cette ville faisait partie à l'époque, reflétait au mieux la présence de l'activité agricole, l'attachement des habitants de la ville à la terre et à la production agricole. Les revenus réalisés par la population citadine et allant à la faveur du spahi, en 1520, allaient à 17740 akça (aspra)\*. Le même phénomène apparaît clairement, 60 ans après, en 1583, mais avec une augmentation sensible de la somme totale des revenus par ces impôts, qui allaient déjà à la faveur du chef du sandjak de Vlora, dans le cadre de son has, dont faisaient partie aussi les revenus susmentionnés. Pour mieux concrétiser ce que l'on vient de dire plus haut, les données du registre ottoman de 1520 et de

<sup>39</sup> Defter-i Mufassal-i..., nr. 62, l'année 1583, p. 251/a-b; H. Inalcik, The Ottoman Empire... p. 111; S. Pulaha, Qytetet shqiptare..., p. 23-25; F. Duka, Berati..., p. 247-253, 324-325.

<sup>\*</sup> Il semble que celui qui a écrit le registre fût trompé dans ses calculs en mettant la chiffre 17850 akça comme valeur de la somme totale des revenus des taxes en question.

celui de 1583<sup>40</sup>, pour la ville de Gjirokastra, vont être présentées dans le tableau ci-dessous:

	to the state of th	ANNEE	1520	ANNEE	1583
NR	ORIGINE DES REVENUS	Mesure ou poids (en charges)	Valeur monétaire (en akça)	Mesure ou poids (en charges)	Valeur monétaire (en akça)
I	Ispendja*		5875	-	8025
2.	Impôt du couple et du célibat	-	- :		188
3	Blé	95	2350	100	4300
4	Orge (cev, ⇔a'ir)	80	1360	50	1400
5	Millet	40	380	50	1400
6	Seigle (çavdar)			2	56
7	Nourriture pour volailles (burçak)	-	1	2	14
8	Lentilles		-	2	56
9	Engrain		-	2	9
10	Dîme de lin	-	-		699
11	Impôt de l'herbe		805	-	1060
12	Dîme de la ruche	-	-	-	32
13	Impôt des légumes		322	-	424
14	Fourragères (avoine)	54	810	10	190
15	Poules et poussins	-	-	-	848
16	Impôt des pommes	-	-	-	128
17	Moulins	-	- 1	4 moulins	20
18	Impôts du marché (bac-i bazar)**	-	3000	-	2000
19	Impôts occasionnels (bad-i hava), amendes pour infractions, taxe du mariage		548		1620
20	Moût ensemble avec le monopole (le vin- F.D.)	249 medre	2290	-	

La structure des impôts que la population agricole de la ville de Gjirokastra payait ou chef du Sandjak de Vlora et tant que propriétaire de has,

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> Defter-i Mufassal-i..., nr. 99, l'année 1520, p. 211; *lb.*, nr. 62, l'année 1583, p. 127/a.

<sup>\*</sup> Pour la nature des taxes voir: H. Inalcik, Osmanli Impratorluğu..., p. 31-34.

<sup>\*\*</sup> Sur le registre de 1520 cette taxe est enregistrée sous la dénomination "bac-i bazar'ini's sene" qui veut dire: taxe annuelle. Tandis que dans le registre de 1583 la même taxe est dénommée "bac-i bazar-i kasaba-i mezbûr"— la taxe du marché appliquée sur la ville là-dessus. Dans le registre des années 1431-1432 l'on a utilisé aussi la dénomination "kist-i bazar"— partie du marché Voir sur ce sujet: Suret-i Defter..., p. 1.

où étaient comprises aussi les revenus par les impôts susmentionnés, parle clairement pour une orientation positive de la dynamique de développement de cette branche de l'économie urbaine (il est question de l'économie agricole) au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Tandis qu'en 1520 la variété des produits agricoles cultivés par la population de Gjirokastra fut relativement limité, en 1583 la situation se présente avec de nombreux changement.

Les données présentées dans le tableau ci-dessus montrent qu'au cours des décennies de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle l'on cultivait largement même des produits tels que le seigle, l'engrain, la lentille, le lin, la pomme, l'on exerçait des activités économiques telle que l'apiculture, ou bien l'on avait développé sensiblement des aspects de l'économie tels que l'aviculture.

Dans tous les cas la production des céréales occupait une place centrale dans l'activité agricole de la population citadine. Ceci se voit par le poids spécifique considérable du blé aussi bien en 1520 qu'en 1583 comme un produit sur lequel l'on prélève la dîme, bien que du point de cette culture si l'on compare la quantité de production, que 145 quintaux), avec celle percue tout aussi comme dîme en 1583 (100 charges ou quelque 160 quintaux). Partant de ces données l'on peut aboutir facilement à des conclusions exactes sur les index généraux de la production du blé dans les limites temporelles susmentionnées: en 1520 la population citadine engagée dans l'économie agricole assurait une production annuelle de blé égale à quelque 1450 quintaux, alors qu'en 1583 quelque 1600 quintaux. Les chiffres présentés sur le tableau montrent une augmentation sensible du prix de blé en 1583 par rapport à 1520 (95 charges de blé en 1520 valaient 2350 akça, alors que 100 charges en 1583 valaient 4300 akca). La même chose peut être remarquée aussi pour d'autres cultures agricoles comme p. ex. le millet (40 charges en 1520 valaient 380 akça, tandis que 50 charges en 1583 valaient 1400 akça). Un tel phénomène a dû avoir des rapports aussi bien avec l'augmentation de la demande sur le marché pour ces produits qu'avec les dévaluations de l'akça.

Un intérêt particulier est présenté aussi par la production du moût et du vin, ce qui est lié directement au développement de la viticulture, au degré de l'exercice de cette activité agricole par la population de Gjirokastra. Appuyé sur les données du registre ottoman de 1520, présentées dans le tableau que l'on est en train d'analyser, l'on remarque que la partie de la production annuelle du moût et du vin (les deux produits sont présentés ensemble), séparée comme dîme à la faveur du spahi pour cette année-là, est évaluée à 249 medre (quelque 2500 litres) équivalant moyennement 2290 akça. Ceci vent dire qu'en 1520 la population citadine de Gjirokastra engagée en viticulture assurait une production annuelle de quelque 25 mille litres de moût et de vin ( $\Leftrightarrow$ ira ma' monopolye), ou en moyenne quelque 106 litres par famille (comme l'on a déjà

mentionné plus avant, la population de la ville cette année-là comptait 142 maisons).

Les chiffres susmentionnés en rapport avec la production du moût et du vin ont de l'importance non seulement pour créer la certitude que le niveau de développement de la viticulture et le degré d'engagement à cette activité de la population citadine furent élevés, mais aussi pour apprécier un aspect important de l'attitude politique de l'administration ottomane envers la population chrétienne jusqu'au moment où l'on parle.

Bien qu'il soit difficile de créer une idée précise concernant la quantité de la production du vin à cause de son représentation ensemble avec le moût, il est pourtant clair que jusqu'à ce moment-là l'Etat ottoman l'avait encore laissé libre la production et la consommation du vin par la population chrétienne des pays sous sa propre domination. Ceci veut dire que les autorités ottomanes n'interdirent pas dès le début cette boisson bien symbolique pour la religion chrétienne et "maudite" pour la religion musulmane qui était le fondement spirituel sur lequel s'appuyait l'Etat ottoman.

L'interdiction de la production du vin apparemment a dû commencer à être appliquée rigoureusement après le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour convaincre sur une telle chose servent les données documentaires ottomanes de cette époque-là. Les notes contenues dans le registre ottoman de 1583, non seulement par la ville de Gjirokastra, mais aussi par les villages du *kaza* du même nom, ne comprennent plus le vin parmi les produits taxés pour le compte du patron du *has* ou des *timar* crées dans cette zone<sup>41</sup>. D'ailleurs alors que dans la plupart des villages du *kaza* en question ne figurait que le jus du raisin (le moût) comme produit taxé, dans la ville de Gjirokastra même ce produit ne figurait plus comme tel. Apparemment la viticulture arrête d'être encore une activité importante pour les citoyens de Gjirokastra.

Il est intéressant de mettre en évidence que l'interdiction de la production du vin en Albanie, par l'Etat ottoman, coïncide, non pas par hasard, avec les débuts d'un phénomène lequel est qualifié par des Ottomanistes reconnus comme le triomphe du fanatisme dans l'Empire Ottoman. Ce fut l'époque du règne du Sultan Soliman le Magnifique (1520-1566) lorsque l'Etat ottoman consolida davantage sa propre nature islamique<sup>42</sup>. Ceci est aussi le temps où la domination ottomane devint toujours plus puissante et où la foi islam devint toujours plus présente surtout dans les villes albanaises (ainsi

<sup>41</sup> S. Pulaha, Popullsia shqiptare e Kosovë gjatë shek. XV-XVI, Tiranë, 1983, p. 263-264, 510, 520, 556, 565,; F. Duka, Berati..., p. 238,272-273.

<sup>42</sup> H. Inalcik, The Ottoman Empire..., p. 179-182.

comme on l'a mentionné plus haut, une partie de la population de la ville de Gjirokastra, selon le registre ottoman de 1583, figure islamisée)<sup>43</sup>.

Il va de soi que même durant le temps où la production et l'usage du vin (en turc ottoman: hamr) furent permis par l'administration ottomane il ne se passait pas la même chose lorsqu'il était question de son commerce. Ceci est montré aussi par le fait que dans le registre ottoman de 1520 cette boisson n'est pas marquée par son propre nom (hamr), mais par l'appellation "monopolisé" (monopolye)44. Ceci veut dire que le producteur du vin n'eut pas le droit de le vendre librement parce qu'il fut considéré comme produit -monopole du maître du timar, du ziamet ou du has, où faisait partie le domaine producteur de vin. Le droit de monopole du propriétaire du timar sur le vin consistait dans le fait qu'après la collecte de la quantité respective de ce produit chez les producteurs, comme la dîme que ceux-ci devaient donner au propriétaire de timar, pendant deux mois de suite celui-ci avait l'exclusivité de la vente dans le marché. Pendant ce temps il était interdit la vente du vin par les producteurs. Seulement après l'expiration de ce temps, le monopole du maître du timar sur le marché local du vin cessait d'exister et les producteurs avaient le droit de vendre la quantité de vin disponible après avoir liquidé au chef du timar la redevance mentionnée plus haut<sup>45</sup>.

Les sources ottomanes anciennes présentent un intérêt particulier même sous une autre optique: une bonne partie d'elles offrent un matériel anthroponymique de valeur, dont l'examen attentif rend possible des jugements précis concernant l'une des principales manières d'expression de l'identité des habitants peuplant les régions albanaises à l'époque. Une pareille possibilité est donnée aux chercheurs de cette époque par les registres détaillés de l'inscription des propriétés et de la population qui de temps en temps sont rédigés par l'administration ottomane. Lorsqu'il est question de Gjirokastra, l'on ne possède, pour le moment, que des documents de cette nature seulement sur le XVI siècle. Ce sont justement les deux registres ottomans détaillés du sandjak de Vlora appartenant respectivement aux années 1520 et 1583 et qui forment la matière documentaire de base pour effectuer cette étude. Malheureusement l'on

ne connaît pas un pareil sur le XVe siècle.

<sup>43</sup> Concernant cette question voir plus en detail: F. Duka, XV-XVIII, Yüzyillarda Arnavut nüfusunun islâmlaşmasi süreci üzerine gözlemler, OTAM, sayi, 2, Ankara, ocak (janvier), 1991.

<sup>44</sup> Defter-i Mufassal-i ..., nr. 99, l'année 1520, p. 211.

<sup>45</sup> M. Z. Pakalin, Osmanli Tarih Deyimleri ve Terimleri Sözlüğü, II, Istanbul, 1993, p. 549-550; S. Öztürk, Osmanli Arşiv Belgelerinde Siyakat Yazisi ve Tarihi Gelişimi, Istanbul, 1996, p. 475.

En tout cas, même à travers le matériel des deux registres susmentionnés, l'on arrive à se faire une idée plus ou moins exacte sur les traits de l'anthroponymie de la population de la ville de Gjirokastra, non seulement pour le XVI<sup>e</sup> siècle, époque de son inscription, mais aussi pour un ou deux siècles, si l'on considère (il s'agit de l'anthroponymie) de la population chrétienne, laquelle jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle formait la masse principale de la population urbaine) comme l'un des éléments de l'héritage préottoman transmis à l'époque ottomane. Il n'y a aucun doute que les appréciations pour cet aspect, en s'appuyant sur les examens directs sur le matériel anthroponymique tiré des deux registres ottomans susmentionnés, ne peuvent nullement éviter les recherches ultérieures, dans ce domaine, par les spécialistes de l'onomastique, qui sont les seuls à pouvoir analyser de façon complète ce matériel historique à valeurs historiques et linguistiques à la fois.

Pourtant, même dans ce cas il faut souligner deux limitations importantes qui relativisent en quelque sorte nos opinions dans ce sens: d'abord, les registres ottomans dont on parle, de par leur destination même, ne présentent pas l'anthroponymie des habitants de sexe féminin et, deuxièmement, même en ce qui concerne les habitants de sexe masculin, les inscriptions sont limitées uniquement à la présentation des noms des chefs de famille et des célibataires. Malgré cela, même le matériel anthroponymique offert par la documentation susmentionnée permet aux chercheurs de faire des analyses et d'en tirer des conclusions intéressantes dans ce domaine<sup>46</sup>.

Ainsi lorsqu'il s'agit de la ville de Gjirokastra, toujours selon les registres ottomans du XVI<sup>e</sup> siècle (le registre détaillé de 1520 et celui de 1583), il est possible de mettre en valeur quelques particularités de l'anthroponymie enregistrée de cette ville.

L'un des traits fondamentaux de l'anthroponymie de la ville pour 1520 c'est la présentation purement orthodoxe. Ceci veut dire que les prénoms et les noms de famille des personnes inscrites, à quelques exceptions près (On peut y mentionner Dede, comme maître de bachtina dans le quartier Koço Jorgo, Kurtes Gjoni dans le quartier Niqo Narenxhi, Martin Stamo dans le quartier Niko Duka etc.) sont d'appartenance orthodoxe. On pense que cela est lié à la diminution du rôle du catholicisme dans le Sud de l'Albanie, son retrait graduel

<sup>46</sup> Parmi les chercheurs albanais ayant examiné et publié les données des defter-s ottomans du XVI<sup>e</sup> sc. concernant l'anthroponymie des centres habités albanais l'on peut mentionner: S. Pulaha, Defteri i regjistrimit të sanxhakut të Shkodrës i vitit 1485, 1, Tiranë, 1974; Id., Popullsia shqiptare e Kosovës; F. Duka, Realiteti etnik i Dropullit në burimet osmane të shek. XVI, dans "Studime historike", Tiranë, 1994, nr. 3-4/1991, p. 167-199.

vers le Nord et le renforcement des potions de l'orthodoxie, d'abord dans les centres urbains, comme ce fut p.ex. la ville de Gjirokastra.

Tandis que dans les centres ruraux, non seulement à cette époque-là. mais aussi dans les décennies suivantes, l'on trouve les témoignages de la présence catholique (nombreux sont les noms et prénoms tels que Gjin, Gjon, Martin, Lekë, etc.)., ce qui veut dire que ce phénomène du retrait du catholicisme de la partie rurale du sud de l'Albanie vers le nord fut développé plus lentement. Il faut dire que, même dans le cas de l'anthroponymie orthodoxe de la population citadine de Gjirokastra l'on distingue clairement la physionomie proprement albanaise. Ceci veut dire qu'elle s'est présentée en général sans la terminaison caractéristique des noms ou des prénoms orthodoxes non albanais. Ainsi, le prénom ou le nom "Stamat" est écrit sous la forme "Stamad" et non pas "Stamati" ou "Stamatis". De même l'on trouve "Niko" et non pas "Nikos", "Nikolla" et non pas "Nikolas" etc. D'autre part, dans nombre de cas l'on trouve d'inscrits comme prénoms ou comme noms des formes abrégées caractéristiques seulement de l'anthroponymie orthodoxe albanaise, tels que "Koço" ou "Koç" au lieu de "Kosta" ou "Kostandin", "Miho" au lieu de "Mihal" ou "Mihallaq", "Dhimo" ou "Dhima" au lieu de "Dhimitër", "Simo" ou "Sima" au lieu de "Simon", "Stamo" au lieu de "Stamad", "Sili" au lieu de "Vasil", "Niqo" au lieu de "Niqifor", "Gaqi" au lieu de "Jorgaq", "Naçi" ou "Nac" au lieu de "Anastas" etc.

Ce ne sont pas rares non plus les diminutifs "affectifs" dans la formation des noms de famille des habitants de la ville, des formes qui ne sont caractéristiques que dans la variante albanaise de l'anthroponymie. Comme telles l'on peut mentionner "Mihaluç" ou "Mihalçe" (au lieu de "Mihal"), "Januç" ou "Janoçe" (de "Jani" ou "Jano"), "Laluç" (au lieu de "Lala"), "Stamoq" ou "Stamuq" (au lieu de "Stamo") etc. Enfin, il y a quelque cas où l'on rencontre comme nous de famille des mots purement albanais tels que "Dardha" (Jani Dardha, dans le quartier "Mihalçe Zhai"), "Madhi" (Jano Madhi, dans le quartier "Stamad Kateshi") etc.

Une autre particularité de l'anthroponymie de Gjirokastra que l'on remarque dans les deux registres ottomans examinés, c'est la domination d'une game de prénoms tels que Jani, Dhimo, Niko (Nika), Stamad, Jorgo (Jorgji), Qiriaq, Duka etc., utilisés comme prénoms soit comme noms de famille de la

population chrétienne.

Même dans le registre ottoman de 1583 la situation anthroponymique de Gjirokastra préserve les mêmes traits qu'en 1520. Mais entre temps elle présente aussi des caractéristiques nouvelles liées aux changements socio-économiques et religieux survenus au cours du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le flux migratoire de la population rurale vers la ville, l'installation dans les villes d'un nombre considérable de nouveaux habitants, enrichirent le fonds anthroponymique de la population urbaine avec une série d'éléments nouveaux. En premier lieu il vaut noter qu'une partie des habitants inscrits sur le registre de 1583 portent comme prénoms ou noms de famille les noms caractéristiques de l'ethnie albanaise comme *Gjin*, *Gjon*, *Gjikë*, *Gjika*, *Leka*, *Menkshi* (Menks), *deda* (Dede) etc. Si l'on parle en langage de statistiques le nom *Gjin* est marqué deux fois comme prénom et sept fois comme nom de famille, le nom *Gjon* cinq fois comme prénom et une fois comme nom de famille, le nom *Gjokë* deux fois comme prénom, *Gjika* cinq fois comme prénom et une fois comme nom de famille, *Leka* deux fois comme prénom et deux fois aussi comme nom de famille etc.

Une autre particularité distinctive essentielle que l'on remarque dans la situation anthroponymique de Gjirokastra en 1583 c'est l'islamisation d'une partie de l'anthroponymie en conséquence de l'islamisation d'une partie de la population citadine, qui en était porteuse. Il paraît que le procès de la pénétration de l'Islam dans la masse de la population citadine de Gjirokastra par conséquent l'islamisation d'une partie d'elle, à la différence des notables de la ville, lesquels avaient admis la nouvelle religion dès le XV<sup>e</sup> siècle, fut un phénomène relativement tardif lié surtout à la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Ceci est témoigné aussi par le fait qu'une partie des habitants inscrits en 1583 dans le cadre de famille chrétienne de l'époque avant l'islamisation. Comme tels l'on peut mentionner: Mahmud Leka, Mehmet Gjuro, Hasan Çeka, Hasan Bardhi, Ali Bolinari, Bayram Babrati, Hasan Gjoni, Ahmed Gjonmadhi, Mehmed Gjonmadhi, Ilyas Bardhi, Ali Zhulati etc.

#### Pranvera DIBRA

# LA DIPLOMATIE ANGLAISE ET LA DECISION DU 9 NOVEMBRE 1921 SUR L'ALBANIE

Après la Conférence de Paix de Paris de 1919, où à l'Albanie échappa au morcellement, mais la question albanaise demeura irrésolue, et après l'adhésion de l'Albanie à la Ligue des Nations en novembre 1920, la troisième étape, une étape finale vers la solution du problème de la réaffirmation de la reconnaissance de l'Albanie et de son gouvernement, a été celle des décisions de la Conférence des Ambassadeurs, en novembre 1921.

La Conférence des Ambassadeurs à Paris a été considérée comme la suite de la Conférence de Paix pour la solution des questions qui surgissaient par l'application des traités de Versailles, et pour la solution des questions n'ayant pas trouvé de solution dans la Conférence de Paix, comme ce fut la question de l'Albanie<sup>1</sup>. Sur la base de sources archivistiques britanniques l'auteur se charge de traiter dans cet article le côté inconnu du traitement de cette question par la diplomatie britannique et celle italienne jusqu'à l'aboutissement de ladite "formule" pour la solution de la question albanaise.

Au cours de la Conférence se fit remarquer une nouvelle configuration des positions des puissances alliées en Europe Centrale et dans les Balkans, accompagnée de divergences entre elles. Les causes des divergences furent, d'une part la politique et les prétentions de l'Italie sur cette région et ses plaintes comme partie mécontente de la Conférence de Paix, et, d'autre part, le fait que chaque partie, soit la France soit l'Angleterre, visait s'assurer le soutien de l'Italie dans les autres questions hors des Balkans, sur lesquelles elles étaient plus opposées.

Entre-temps la politique italienne en Albanie fut plus pénétrante, plus attaquante que dans les autres pays de l'Europe Centrale et des Balkans, et tout aussi opportuniste. Ainsi, l'Italie a été initiatrice du recommencement de la discussion de la question albanaise. A la différence de son attitude dans la Conférence de Paix à Paris, pour des raisons internes propres à elle, l'Italie ne pouvait plus demander à gouverner directement l'Albanie, c'est pourquoi elle se limita à s'assurer et à prendre elle-même la pleine initiative diplomatique dans

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le Traité de Rapallo, entre l'Italie et le Royaume Serbo-Croato-Slovène du 12 novembre 1920 a donné une solution à la question de la question de l'Adriatique, mais l'Albanie n'a pas été incluse dans ce traité grâce à l'intervention du Président Wilson. En ce qui concerne l'Albanie, il n'existait pas encore une décision finale.

les débats internationaux sur la question albanaise, alors qu'elle reconnaissait l'indépendance du pays<sup>2</sup>. Si des circonstances propices se créaient, elle entreprendrait, sous n'importe quel prétexte, une politique de pénétration en Albanie et ailleurs dans la région. Pour cela elle demanderait le soutien de la Grande Bretagne en raison du poids important de Londres officielle dans la diplomatie et dans les relations internationales de cette période-là.

La première demande pour assurer ce soutien de la diplomatie britannique fut déposée par le nouvel ambassadeur italien De Martino, lors de sa première entrevue avec le sous-secrétaire d'État, Sir E. Crowe, le 11 janvier 1921. L'ambassadeur italien mit au courant officiellement le gouvernement britannique, par l'intermédiaire de Sir E. Crowe, que son gouvernement avait renoncé à ses prétentions pour un protectorat sur l'Albanie centrale, ce qui fut reconnu par le Traité de Londres de 1915, mais il considérait encore l'Albanie comme très étroitement liée à la politique italienne dans l'Adriatique. M. De Martino alla plus loin en proposant à la partie britannique une présence mixte italo-britannique en Albanie en cas d'éventuels intérêts britanniques en Albanie<sup>3</sup>. De la sorte l'Italie exprimait ouvertement la poursuite de ses prétentions pour une position dominante dans la question albanaise.

Ne prétendant pas avoir des intérêts particuliers en Albanie, Crowe fit savoir clairement au représentant italien à Londres que le Gouvernement de Sa Majesté (His Majesty Government, par la suite HMG – P.D.) souhaitait seulement voir le pays bien gouverné et uni sous un gouvernement stable et qu'il se sentait rassuré que la ligne de la politique anglaise vis-à-vis de l'Albanie serait en harmonie avec la politique italienne. Crowe ajouta que le gouvernement anglais offrirait sa collaboration chaque fois qu'il y aurait une occasion pour coopérer entre les deux gouvernements<sup>4</sup>. Ainsi les deux parties se sont exprimées très courtoisement favorables à une coopération pour la solution de la question albanaise en faveur d'une Albanie indépendante de 1913, laquelle fut considérée par les deux parties comme composante des intérêts italiens dans les Balkans.

Deux mois après, le 9 mars 1921, l'ambassadeur italien, lors de l'autre rencontre avec Crowe, chercha à savoir si HMG était prêt à répondre à la demande italienne sur la possibilité d'une déclaration commune concernant l'Albanie suivant les termes que "l'Italie veut bien voir réalisée l'indépendance

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> P. N. Pipinelis, Europe and the Albanian question, "Chicago essays on World History and Politics", Chicago, 1963, p. 42.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Documents on British Foreign Policy, 1919-1939 (par la suite FS -P. D.), vol. XXII, doc. 602.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 602.

de l'Albanie. Mais, au cas où une telle indépendance se révélerait irréalisable en pratique, alors l'Italie souhaiterait la reconnaissance, pour elle, d'une position privilégiée dans ce pays". Jouant la carte de la rivalité franco-anglaise pour assurer le soutien de l'Italie, l'ambassadeur italien ajoutait que le gouvernement français, informé déjà sur cette demande de l'Italie, avait déclaré officiellement sa prédisposition à satisfaire à cette demande, étant donné que la France n'avait pas d'intérêts politiques en Adriatique<sup>5</sup>.

Crowe considéra cela comme une proposition très vague et demanda à De Martino de formuler par écrit les termes d'une "formule". En tout cas une telle déclaration pour FO était vague pour pouvoir comprendre comment deux puissances souhaitaient voir l'indépendance d'un pays particulier établie et, plus tard, se partager ce pays ou le reconnaître à l'une ou à l'autre, dans le cas où

cette indépendance n'était pas sauvegardée6.

Entre-temps, en Albanie, selon les données apportées par le représentant anglais sur place, Eyres<sup>7</sup>, le gouvernement de Tirana faisait voir ses tendances nationales dans son activité. A l'intérieur du pays il existait un soutien général pour le gouvernement, dans les zones se trouvant sous son administration, parce que l'autre partie des territoires (au nord et au nord-est) se trouvait encore sous l'occupation serbo-croato-slovène et une partie du sud sous l'occupation grecque.

Ce comportement du gouvernement albanais fut bien accueilli par l'Angleterre, laquelle s'intéressait à une Albanie apte à se défendre elle-même et qui ne deviendrait pas une arène de confrontations pour les intérêts des voisins, ni une source de conflits dans la région. D'autre part, elle n'acceptait pas que l'Albanie serve de tremplin à l'Italie pour pénétrer plus loin dans les Balkans et dans l'Europe Centrale. Mais, cette dernière préoccupation devait être manifestée avec beaucoup de soin de la part du gouvernement anglais, pour ne pas porter atteinte aux bonnes relations italo-anglaises, lesquelles étaient bénéfiques dans d'autres aspects de la politique extérieure anglaise.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> DDI, Sesta Series Vol. III, De Martino nga Londra në takimin e dytë me Crowe, le 9 mars 1921.

<sup>6</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 603.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Après l'adhésion de l'Albanie dans la Ligue des Nations, le gouvernement anglais envoya Eyres en Albanie, en tant qu'envoyé permanent en Albanie pour rapporter sur les développements en Albanie, mais non pas en qualité de l'ambassadeur ni du consul. Londres mis au courant le gouvernement albanais que cela ne signifiait pas la reconnaissance du gouvernement albanais. Eyres, de son côté, suivait de très près la politique albanaise et maintenait des contacts avec les hommes politiques albanais.

Il était venu le moment pour que Londres adoptât une attitude vis-à-vis de la proposition italienne. FO exprima sa propre attitude par le mémorandum du 14 avril 19218.

Se considérant libéré de ses engagements précédents envers l'Albanie9 HMG définit dans la situation concrète son attitude. "Notre ligne générale était-il dit dans le mémorandum - doit être celle de la contribution pour l'Albanie, en lui donnant la possibilité d'un commencement prospère, mais étant attentifs toujours à ne pas prendre quelque responsabilité pour les développements futurs... Ainsi nos efforts doivent être limités: a) à rendre certaine la reconnaissance officielle de l'Albanie comme un État indépendant et autonome; b) à modifier les frontières de 1913 dans la mesure à assurer une prospective claire pour la paix dans l'avenir. Pour les frontières du sud l'on peut adopter la ligne Titoni-Venizélos aussi, un accord qui avait pris les noms des deux ministres des Affaires étrangères, italien et grec, datant du 29 juillet 1919, alors qu'au nord et à l'est, il faut exercer de la pression sur Belgrade pour l'éloignement des forces yougoslaves au-delà de la frontière de 1913". En ce qui concerne l'Italie, l'Angleterre acceptait en général qu'elle avait des intérêts stratégiques et commerciaux considérables en Albanie et que toute intervention de la part de l'Angleterre serait considérée comme douteuse par les Italiens. "D'autre part - poursuivait-on dans le mémorandum - donner à l'Italie un point d'appui militaire stable sur le territoire albanais voulait dire la mettre en une position à la rendre apte à créer des soucis futurs dans les Balkans. Donc, alors que nous donnons à l'Italie toutes les assurances possibles concernant sa position commerciale et sa défense stratégique, nous devons être contre l'assurance de sa part d'un point d'appui à Vlorë". En ce qui concernait la dernière proposition italienne, HMG considérait comme impossible de traiter la question par une telle méthode bilatérale. "L'État indépendant albanais, poursuivait-on dans le mémorandum - a été créé au début par les Grandes Puissances et c'est à elles qu'il revint d'assurer sa renaissance et la délimitation de ses frontières nouvelles"10. C'est sur la base de ce mémorandum que fut proposé également la réponse pour le ministre italien.

Le 20 avril 1921, le Secrétaire d'État, Curzon, répondit à la demande du 9 mars de l'ambassadeur italien: "HMG s'associe pleinement au souhait de votre gouvernement pour coopérer en vue de la création d'un État autonome et indépendant albanais, mais il considère que l'existence internationale de ce pays et la délimitation de ses frontières constituent une question d'inquiétude

<sup>8</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 609.

<sup>9</sup> Ib.

<sup>10</sup> Ib., nr. 22.

internationale, ne pouvant être traitée que par les principaux alliés qui agissent dans la Conférence. Alors HMG proposerait que la question soit remise à la Conférence des Ambassadeurs à Paris, à laquelle l'on demanderait de l'examiner et de définir aussi précisément que possible les frontières futures de l'État albanais et la forme de reconnaissance qu'on lui accorderait. L'Albanie est au début créée par la Conférence des Ambassadeurs de 1913 et, puisqu'il est question de la valeur de ces décisions, il revient à une autre conférence de réexaminer la question et de délimiter les futures frontières de l'État. Ce serait la Conférence des Ambassadeurs"11. Curzon chercha également à transmettre au gouvernement italien l'assurance que, si HMG - comme l'un des participants à la Conférence de Londres de 1913, se réservait une pleine liberté d'action pour prendre les mesures nécessaires à reformer l'Albanie et à délimiter ses frontières, il n'avait pas d'autres intérêts politiques dans ce pays et, dès l'établissement de ses frontières, il limiterait ses propres intérêts au soutien du régime dont on tomberait d'accord dans l'arène internationale12. On espérait que dans une conférence internationale, où s'impliqueraient plusieurs intérêts et où participeraient plusieurs acteurs, les visées-italiennes seraient limitées et la Grande Bretagne ne serait pas seule à assumer les responsabilités des développements d'après, concernant la question albanaise.

Les Italiens étaient contre la procédure proposée par la partie anglaise. La raison en était la peur du gouvernement italien que, si la question était traitée dans une conférence internationale dont les décisions comprendraient un nouveau traité, les promesses qu'on leur avaient faites auparavant seraient annulées automatiquement par ce nouvel accord international. Ils préféraient le traitement de la question par un échange de notes entre l'Italie d'une part, et les Puissances diverses, de l'autre<sup>13</sup>. Cette pratique ne fut pas admise par les Anglais<sup>14</sup>. C'est ainsi qu'avec la contribution de la diplomatie anglaise, la question a été soumise à la Conférence des Ambassadeurs.

Lorsque les frontières de l'Albanie n'étaient pas encore définies, la situation dans le pays s'alourdissait, à cause des interventions des voisins. Le gouvernement albanais, en tant que membre de la Ligue des Nations, par sa délégation auprès de cette Ligue, exigeait l'intervention de celle-là pour la solution de la situation. Mais la diplomatie anglaise définit clairement la

<sup>11</sup> Public Record Office (par la suite PRO), Foreign Office (par la suite FO) 421/308, C3286/52/90, Annexe 11.

<sup>12</sup> Ib

<sup>13</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 612.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Arben CICI, Marrëdhëniet shqiptaro-italiane në vitet 1920-1934, p. 43, Tiranë, 2002.

position de la Ligue concernant cette question<sup>15</sup>. FO fut catégorique dans sa réponse du 1<sup>er</sup> juin 1921: "La Conférence des Ambassadeurs à Paris espère procéder prochainement à décider sur les frontières de l'Albanie. Entre-temps la Ligue des Nations exercera seulement ses fonctions de garde de la paix en offrant ses bons services pour la solution des désaccords qui menacent en ce moment la tranquillité des régions précises dans les frontières de l'Albanie, de la Grèce et de la Serbie. Les incidents au sud de l'Albanie et les agissements des Serbes en Kosovë et à Dibër en sont l'épreuve"<sup>16</sup>. Cette attitude envers la Ligue des Nations fut maintenue jusqu'à la fin de la solution de la question de l'Albanie.

Après les débats entre les représentants italiens, français et anglais pour discuter d'abord sur la question du statut de l'Albanie et, ensuite, sur celui de la délimitation de ses frontières, avec l'insistance de la diplomatie anglaise l'on décida de délimiter au début les frontières de l'Albanie éliminant ainsi le risque de son morcellement et reconnaître, plus tard, le gouvernement albanais, considérant déjà comme acquis le fait que le statut de l'Albanie était un "État indépendant" depuis la décision de 1913<sup>17</sup>.

Après des débats, les Italiens acceptèrent les frontières de 1913, excepté Sazan, qu'ils cherchaient à se garder<sup>18</sup>. Le ministre italien des Affaires Étrangères considérait cela comme l'unique demande du gouvernement italien, après nombre de concessions faites à la question albanaise, dû à l'importance stratégique de cette île pour les intérêts italiens dans l'Adriatique. Foreign Office savait bien que cette île avait une grande importance maritime pour l'Albanie et que les Albanais n'accepteraient pas de céder l'île de Sazan à l'Italie, laquelle la cherchait avec force, en partant de sa position dominante sur le port de Vlora<sup>19</sup>. Concernant les frontières au nord et à l'est albanais, les corrections anglaises en faveur des Yougoslaves pouvaient être acceptées par les Italiens,

<sup>15</sup> PRO, FO 371/5726, C11553/580/90.

<sup>16</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 622.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> PRO, FO 371/5727, C 14014/580/90, 8.07.1921, Minuta te FO.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Au deuxième point du protocole du 2 août, il était dit que "... Le gouvernement italien, pour manifester ses sentiments de respect vis-à-vis de la souveraineté de l'Albanie sur Vlora et de l'intégrité territoriale de l'Albanie, rapatriera les troupes italiennes de Vlora, du littoral et de l'autre partie de l'Albanie, à l'exception de l'île de Sazan". PRO, FO371/5729, C16471/580/90.

<sup>19</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 648.

tandis que, concernant la frontière du sud les Italiens ne reconnaîtraient point le traité Titoni-Venizélos<sup>20</sup>.

Pour adoucir un peu les tensions créées dans les relations avec l'Italie, Londres commença à reconsidérer la situation, pour voir ce qu'on pouvait changer en faveur de l'Italie, sans pour autant toucher à l'attitude officielle du gouvernement anglais. Puisque les circonstances furent différentes de celles de la Conférence de Paix de 1919, quand il s'agissait d'un mandat italien sur l'Albanie et ainsi il devenait nécessaire la protection de la Grèce contre l'Italie. HMG décida de renoncer à donner à la Grèce les régions de Gjirokastra et de Korca<sup>21</sup>. Afin de débloquer les relations italo-anglaises, l'Angleterre sacrifiait même les intérêts de son alliée, la Grèce. Par cela, HMG cherchait à mettre le gouvernement italien devant le fait accompli et avoir, de la sorte, son consentement sur les changements dans la frontière du nord et dans celle du sud, ce qui éviterait les sources de conflits entre l'Albanie et l'État Serbo-Croato-Slovène<sup>22</sup>. Concernant Sazan, HMG proposait la solution de la question par des pourparlers entre le gouvernement italien et celui albanais, de manière à ce que cela ne devînt pas un obstacle à la solution de la question des frontières de l'Albanie<sup>23</sup>.

Alors que la question des frontières semblait trouver une solution, FO pensa passer à la discussion du statut de l'Albanie. Dans la Conférence des Ambassadeurs, le 20 juillet, le représentant anglais, suivant les consignes de FO, communiquait un mémorandum à part concernant la discussion du statut de l'Albanie. Il y fut clairement exprimé que, pour le gouvernement britannique, l'admission de l'Albanie dans la Ligue des Nations avait eu résolu, une fois pour toutes, la question du statut internationale de ce pays. Du moment que l'Albanie avait été, avant la guerre, un État indépendant et elle avait été admise, après, à la Ligue des Nations sans aucune restriction imposée sur son indépendance, l'on devait admettre qu'elle était l'un des membres de la Ligue des Nations comme État indépendant. Le seul aspect du statut, différent de celui des frontières où la décision de la Conférence des Ambassadeurs serait encore nécessaire, concernait la forme de la reconnaissance que le gouvernement italien offrirait au gouvernement albanais<sup>24</sup>. On remarque clairement l'orientation positive prise

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> DDI, Sesta serie, "Conferenza dei Ambassadori", De Martino për Romën, le 12 juillet 1921.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 664+n. 4.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> H. Silaixhiç, Shqipëria dhe SHBA në arkivat e Uashingtonit, Tiranë, 1999, p. 142-143.

<sup>23</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 664+n. 4.

<sup>24</sup> PRO, FO371/5729, C 16965/580/90.

par la politique anglaise envers l'Albanie et sa question. En plus des intérêts politiques et stratégiques dans l'Adriatique, les sources de l'époque font remarquer aussi le commencement d'une sorte d'intérêt économique pour le pétrole albanais et pour les sujets économiques britanniques en Albanie<sup>25</sup>.

Pour ne pas prendre lui-même l'initiative de s'opposer aux demandes du gouvernement italien en l'Albanie, HMG exigea que les Italiens proposent leur "formule" sous forme écrite pour en pouvoir discuter par la suite. La formule présentée ne différait pas beaucoup des propositions antérieures. Elle comportait les quatre points suivants: 1- Les Alliés reconnaissent l'Albanie comme un État indépendant; 2-Le maintien de l'indépendance de l'Albanie était d'importance stratégique, politique et économique pour l'Italie en ce qui concernait sa défense dans l'Adriatique: 3 - Dans ce but l'Italie, en prenant ellemême l'initiative de la formation de l'État national albanais, a la tâche de surveiller la réalisation effective de cette initiative ainsi que le développement et la consolidation de cet Etat; 4- Si l'État albanais échoue malgré l'attitude favorable de l'Italie et des Alliés, les Alliés reconnaissent à l'Italie le droit d'une action directe pour défendre ses intérêts particuliers de la défense stratégique en Adriatique sur la base de la situation diplomatique existant avant l'initiative italienne pour l'indépendance de l'Albanie<sup>26</sup>. Celle-ci sous-entendait le Traité de Londres.

L'ambassadeur italien à Londres, De Martino, lors de l'entrevue demandée avec Crowe à FO<sup>27</sup> à l'occasion de la présentation de la "formule", considérait cela seulement comme une garantie pour l'Italie dans l'Adriatique, si l'Albanie ne serait pas capable de maintenir son indépendance et deviendrait une base des attaques de la Grèce et de la Serbie contre l'Italie. Crowe lui rappela que cette garantie était donnée à l'Italie par les articles 10 et 11 de la Convention de la Ligue des Nations, où il avait été prévu la protection de tous les membres de la Ligue de quelque attaque extérieure. Ainsi concernant les prétentions italiennes, Crowe proposait que l'intervention isolée fût remplacée par la garantie de la Ligue des Nations.

Pour le gouvernement britannique il ne semblait pas avoir d'avantage la signature d'un instrument particulier en fonction de la confirmation d'un article de la Convention. Peut-être la Ligue pourrait-elle être, elle-même, prête à adopter quelque résolution sur l'Albanie conformément à ses obligations sanctionnées par les articles 10 et 11. Si cela aussi serait insuffisant pour les Italiens, alors la Ligue des Nations pouvait entreprendre un autre pas et ce serait

<sup>25</sup> PRO, FO 371/5728, C 14969/580/90.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 667, Annexe C, p. 741.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Settima Serie, vol. III, Albania, doc. 123, De Martino për Romën, 1.09.1921.

justement celui de la neutralisation et de la démilitarisation des parties centrales de la côte de l'est de l'Adriatique et de cette façon l'Italie pouvait avoir la sécurité souhaitée<sup>28</sup>. Et pourtant, l'ambassadeur italien ne paraissait point tranquille même par cette proposition. La Ligue des Nations ne disposait pas de force armée, par conséquent sa garantie pouvait être considérée plus tard nulle.

La partie italienne, pour reconnaître les frontières de l'Albanie de 1913, à l'exception de Sazani, posa comme condition la reconnaissance de sa position diplomatique privilégiée en Albanie<sup>29</sup>. La Conférence ne pouvait pas arriver à une conclusion concernant la question des frontières de l'Albanie et cela rendait

plus difficile la tâche de la Ligue des Nations.

Puisque la première formule ne fut pas acceptée par HMG, alors le gouvernement italien présenta une seconde variante de la formule dont la différence consistait dans le fait qu'il y fut ajouté que "...Les Alliés reconnaissaient l'Albanie comme membre de la Ligue des Nations" et plus loin il était souligné que si l'indépendance de l'Albanie était menacée, pour des raisons n'ayant pas de rapport avec l'Italie, alors les Alliés prendraient des mesures pour la remettre en place conformément à la Convention de la Ligue des Nations. Au cas où ces mesures se révéleraient inefficaces, alors les Alliés reconnaîtraient à l'Italie le droit de préserver ses intérêts particuliers conformément à la situation diplomatique existant avant son initiative pour assurer l'indépendance de l'Albanie" Alisi l'Italie reculait d'un pas dans son intervention en Albanie en cédant le pas aux Alliés. On fit ce mouvement pour adoucir quelque peu l'opposition du HMG. En tout cas FO considéra ceci comme une compromission de l'indépendance de l'Albanie avant d'être reconnue.

Cependant la situation en Albanie s'alourdissait, parce que chacune des parties ayant des prétentions territoriales sur l'Albanie attendait la décision finale sur les frontières de l'Albanie, qui était conditionnée par l'acceptation de la formule présentée par la partie italienne. Cette formule était devenue aussi la cause des tensions dans les relations italo-anglaises et portait atteinte à la coopération future italo-anglaise concernant la solution des questions plus importantes pour l'Angleterre, en rapprochant l'Italie à la France. La situation crée inquiétait aussi le Premier ministre anglais, lequel, le 9 septembre, s'adressait à FO par les mots suivants: "... Je suis inquiet du traitement que ce bureau fait de l'Italie concernant la question albanaise...

<sup>28</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 667.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Settima Serie, vol. III, Albania, doc. 672.

<sup>30</sup> AOSH. Fondi i Krveministrit, dossier 345, feuille 78, octobre 1921.

Nous devons nous montrer aussi amicaux que possible vis-à-vis des points de vue italiens...Il existe un danger réel si l'opinion italienne se pose contre nous face à la position prise par la France. Nous savons que l'Italie s'est mise dans une situation difficile et qu'il ne nous est pas facile de l'aider, mais l'allure de nos discussions doit être aussi amicale que possible, même si nous ne pouvons pas faire beaucoup pour eux sur une question donnée"31. Il considérait comme très important, malgré les difficultés, de maintenir les Italiens orientés vers le sens requis concernant la question de l'Est, laquelle viendrait quelques semaines plus tard. Pour cela FO avait pris consignes de faire tout le possible.

Dans le cadre de cette recommandation la diplomatie anglaise s'efforça de faire soumettre la question du statut de l'Albanie et des droits et privilèges italiens dans ce pays à la discussion dans l'Assemblée de la Ligue des Nations. Cet effort échoua à cause de l'insistance de la partie italienne. Mais la "lutte" diplomatique ne dura pas beaucoup. Il se fit voir les premiers signes vers un compromis concernant l'ancienne demande de l'Italie.

Après des tentatives continues du gouvernement italien pour préserver la coopération italo-anglaise, le 17 septembre Curzon informa l'ambassadeur italien à Londres que "... HMG considère que l'adhésion de l'Albanie à la Ligue des Nations a confirmé pour elle le statut d'un État indépendant et souverain qu'il (HMG) ne peut en aucune manière limiter. Pourtant HMG, en voulant satisfaire aussi bien que possible aux souhaits du gouvernement italien. est préparé à présenter dans la Conférence une formule rédigée de sa part concernant le statut futur de l'Albanie"32. Dans le cadre de la diplomatie du "camouflage de la main" l'on chercha que cette formule fût d'abord approuvée par le gouvernement italien et ensuite, proposée par les Italiens dans la Conférence des Ambassadeurs, où le représentant britannique serait averti de la soutenir pleinement. Dans cette formule l'on remarquait d'abord son caractère collectif, donc elle était présentée comme une proposition et une décision commune des gouvernements participants à la Conférence des Ambassadeurs et au premier plan se présentaient toujours la Ligue des Nations et les décisions de son Conseil et non pas celles d'un État particulier ou d'un groupe d'États.

L'Angleterre chercha à agir dans cette situation comme membre de la Ligue des Nations et non pas comme partenaire de l'Italie, afin d'éviter l'impression d'un accord bilatéral dans n'importe quelle situation qui pourrait se

<sup>31</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 679.

<sup>32</sup> Ib., doc. 687

présenter dans l'avenir. Dans cette proposition il était dit<sup>33</sup>: "Les gouvernements représentés dans la Conférence des Ambassadeurs à Paris, reconnaissant que l'indépendance de l'Albanie ainsi que son intégrité et l'inaltérabilité de ses frontières, sanctionnées par la décision respective, sont une question de préoccupation internationale et en reconnaissant que la violation de ces frontières ou de l'indépendance de l'Albanie pourrait être un danger pour la sécurité stratégique de l'Italie, concluent ce qui suit: 1. Si l'Albanie n'est pas en état de sauvegarder son intégrité territoriale, elle est libre de déposer une demande au Conseil de la Ligue des Nations pour une aide de l'extérieur; 2. Dans ce cas les gouvernements représentés à la Conférence des Ambassadeurs se chargent d'instruire leurs représentants au Conseil pour recommander que la restauration des frontières territoriales de l'Albanie soit confiée à l'Italie; 3. Si quelque danger de l'extérieur, une agression ou autre chose menaçait l'intégrité et l'indépendance de l'Albanie et que celle-ci ne disposait pas du temps nécessaire pour procéder comme ci-dessus, alors les gouvernements susmentionnés rapporteraient les faits au Conseil de la Ligue des Nations et, si le Conseil jugeait l'intervention justifiée, ils instruiraient leurs représentants de la même facon que dans le premier cas; 4. Si le Conseil de la Ligue des Nations décidait, par majorité de voix, qu'on ne pouvait pas intervenir, les gouvernements représentés à la Conférence reconsidéreraient la question".

Le gouvernement italien, content du changement de l'attitude anglaise, le 19 septembre remercie HMG pour ce premier effort, mais il exprime une forte réserve concernant la formule proposée par lui. Dans cette formule l'on ne mentionnait pas que dans le cas d'une reconsidération de la situation, il devait se baser sur la situation diplomatique existant avant la reconnaissance de l'Albanie comme pays indépendant. Le Ministre italien des Affaires Étrangères s'exprima que cela renverserait tout le schéma. Étant donné que "par situation diplomatique antérieure" les Italiens sous-entendaient le Traité de Londres de 1915, qui voulait dire un morcellement de l'Albanie par ses voisins, Curzon rejeta la mention d'un tel point. Il était impossible que cette formule reconnût l'Albanie comme un État indépendant à l'intérieur des frontières de 1913 et, en même temps, être d'accord avec un arrangement fondé sur "une situation diplomatique" présupposant l'Albanie divisée en trois parties. Deux choses tout à fait opposées ne pouvaient pas être reconnues en même temps et HMG se déclarait être dans l'impossibilité de reconnaître la validité des deux à la fois<sup>34</sup>.

<sup>33</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 687, Enclosure.

<sup>34</sup> Ib., doc. 691.

Deux modifications avaient été proposées par le gouvernement italien au représentant anglais à Rome, Buchanan, le 21 septembre 1921: 1. "...Le changement des frontières de l'Albanie constituait un danger pour la sécurité stratégique de l'Italie"; et 2. "... Les gouvernements représentés à la Conférence ne soutiendraient pas la formation en Albanie d'aucun régime économique contraire à l'indépendance de ce pays et aux intérêts de l'Italie"35.

FO n'accepta pas la seconde modification, parce que cela donnerait à l'Italie le droit à une influence économique exclusive en Albanie, tandis que la première modification a été admise. En compensation, Curzon demanda que l'on ajoutât à l'article 3 les mots "...si territoriales ou économiques" après les mots "indépendance de l'Albanie"36.

Ceci satisferait, d'une part, aux intérêts économiques italiens en Albanie et, d'autre part, préserverait l'Albanie d'une dépendance économique totale de l'Italie, ce qui mènerait aussi à sa dépendance politique.

Le 28 septembre, lors d'une session à part de la Conférence des Ambassadeurs, l'ambassadeur italien soumit à la Conférence le projet d'une formule, admise par le gouvernement italien et HMG, sur le maintien des intérêts particuliers italiens en Albanie. Cette formule fut immédiatement admise par l'ambassadeur anglais et officiellement approuvée par la Conférence. Il y fut exprimé que "la Grande Bretagne, la France, l'Italie et le Japon reconnaissent que l'indépendance de l'Albanie, son intégrité et l'inaliénabilité de ses frontières sont une question d'importance internationale. La violation de ces frontières ou de l'indépendance de l'Albanie peut constituer une menace pour la sécurité stratégique de l'Italie. 1- Si à un moment donné l'Albanie n'est pas en état de protéger son intégrité territoriale, elle sera libre de déposer une demande au Conseil de la Ligue des Nations pour recevoir une aide de l'extérieur. 2- Les gouvernements de la Grande Bretagne, de la France, de l'Italie et du Japon ont décidé que, dans un cas pareil, ils instruisent leurs représentants au Conseil de la Ligue des Nations de recommander de confier à l'Italie la restauration des frontières territoriales de l'Albanie. 3- En cas d'une menace, territoriale ou économique, de l'intégrité et de l'indépendance de l'Albanie, venant d'une agression de l'extérieur ou d'une autre circonstance, et si l'Albanie n'use pas du droit que lui donne l'article 1 de cette formule, dans les limites d'un temps raisonnable, les gouvernements susmentionnés soulèveront la question devant le Conseil de la Ligue des Nations. Si le Conseil décide de la nécessité de l'intervention, les mêmes gouvernements susmentionnés instruiront leurs représentants conformément aux points de

<sup>35</sup> DBFP, FS, vol. XXII, doc. 695.

<sup>36</sup> Settima Serie, vol. III, De Martino për Romën, 26 sdeptembre 1921.

l'article 2 de cette formule. 4- Si le Conseil de la Ligue des Nations décide par majorité de voix que l'intervention n'est pas conseillée, les gouvernements cidessus réexamineront la question, selon les principes développés au début de cette déclaration, que toute modification des frontières de l'Albanie constitue un danger pour la sécurité stratégique de l'Italie"<sup>37</sup>.

Le 3 octobre l'ambassadeur italien à Paris se déclara être d'accord avec ce qui fut décidé pour les frontières de l'Albanie et qu'il confiait aux experts la décision sur cette question<sup>38</sup>.

Entre-temps la situation en Albanie allait s'aggravant. Sur l'insistance non seulement de la partie anglaise mais aussi du gouvernement italien, lequel avait déjà consolidé ses positions en Albanie et cherchait avec force à garder l'Albanie de 1913, la Conférence des Ambassadeurs décida de discuter sur les frontières de l'Albanie le 5 novembre 1921.

A la réunion du 5 novembre la Conférence des Ambassadeurs discuta aussi de la guestion des frontières de l'Albanie. On décida la reconnaissance des frontières de 1913, avec quelques modifications proposées par HMG et approuvées par le gouvernement italien. La question de Sazani serait résolue par des pourparlers directs entre les gouvernements italien et albanais. Cette conclusion fut matérialisée par une décision signée par les représentants des quatre alliés principaux et la Conférence des Ambassadeurs devait la faire communiquer officiellement aux États albanais, grec et yougoslave. Le projet serait préparé par le comité respectif pour être signé par les alliés, le 9 novembre 192139. Et, en réalité, le 9 novembre la Conférence des Ambassadeurs prit deux décisions: 1 - la reconnaissance des frontières de 1913 avec quelques rectifications en faveur de l'État serbo-croato-slovène, et la reconnaissance du gouvernement albanais<sup>40</sup>. L'unique élément positif dans cette décision fut la reconnaissance du gouvernement albanais. 2 - la reconnaissance des intérêts "stratégiques" particuliers à l'Italie sur l'Albanie. La seconde décision fut reconnue par la suite comme la déclaration du 9 novembre 1921. Ce fut de cette déclaration que se servit l'Italie fasciste pour légitimer ses

 $<sup>^{37}</sup>$  PRO, FO 421/308, C 3286/52/90, Annexe 10 et PRO, FO 371/4329, C 815/815/90.

<sup>38</sup> ASMAE, Serie "Conferenza dei Ambassadori", Ambasadori italian në Paris për HMG, le 3 octobre 1921.

<sup>39</sup> DBFP, FS. vol. XXII, doc. 741.

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> A. Puto, Problemi i statusit të Shqipërisë në Lidhjen e Kombeve dhe Konferencën e Ambasadorëve, 1920-1921, dans "Studime Historike", 1965/3, p. 26; P. Milo, Shqipëria dhe Jugosllavia, 1918-1927, p. 206.

pressions et ses interventions dans les affaires de l'État albanais entre les deux Guerres Mondiales.

Pourtant, la principale importance des décisions de novembre 1921 réside justement dans la reconnaissance du gouvernement albanais comme organe d'un État indépendant. Les décisions de la Conférence des Ambassadeurs, dans leur ensemble, furent la conclusion des longues discussions compliquées pour la reconnaissance de l'indépendance albanaise après la Première Guerre Mondiale.

### Rexhep QOSJA

# LE CONGRES DE L'ORTHOGRAPHE-TRENTE ANS APRÈS1

# La langue ne doit pas être confiée seulement aux linguistes

C'est un plaisir particulier de prendre part dans cette conférence scientifique qui marque le 30<sup>e</sup> anniversaire du Congrès de l'Orthographe de la langue albanaise.

Il y a trente ans, nous participions dans les travaux de ce Congrès-là et nous étions fiers, parce que, comme délégués, nous apposions la signature sur sa Résolution, laquelle légaliserait la langue littéraire pannationale.

Et, comment ne pas nous en sentir fiers?

Nous avons participé au Congrès qui a marqué l'un des événements les plus importants dans l'histoire de la culture albanaise, voire dans la vie du peuple albanais en général - nous avons participé donc au Congrès qui, au peuple albanais divisé entre quatre États, apportait le facteur fondamental de l'unité nationale, que les frontières n'avaient pas réussi à rompre, et en même temps le témoignage le plus certain du niveau de civilisation acquis.

Nous venons de commencer par un jugement politique, alors que les linguistes albanais à juste titre cherchent que les études linguistiques soient débarrassées des considérations politiques. Nous ne demandons pas d'excuse de ne libérer pourtant pas notre pensée sur la langue standard d'un tel jugement. Le grand philosophe allemand du 20<sup>e</sup> siècle, Martin Heidegger, a dit: "La langue est une chose si importante qu'on ne doit pas la confier seulement aux linguistes". Il n'y a pas de doute que cette idée concerne justement la langue standard, parce que, en tant que code culturel universel, en plus des circonstances linguistiques, elle dépend aussi des circonstances extralinguistiques.

Tous les peuples, qui ont déjà une langue standard, à bonne raison considérée aussi langue de culture ou langue de civilisation, ont leurs propres raisons de ne pas la confier seulement aux linguistes. Les Albanais aussi en ont leurs propres raisons, lesquelles sont plus particulières et plus nombreuses par rapport que celles de certains autres peuples. Et, disant cela nous tenons compte

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Communication présentée à la Conférence Scientifique Internationale "L'albanais standard et la société albanaise aujourd'hui".

du fait que les Albanais appartiennent à trois confessions religieuses; du fait que pendant plusieurs siècles ils ont vécu sous diverses occupations; du fait que les occupations ont causé un grand retard historique, du fait que, en raison de ce retard, ils sont demeurés divisés entre quatre États et dans l'un des quatre, seulement, souverains; du fait que nous sommes retardés à créer une langue standard; du fait que les circonstances historiques et politiques, plus que l'intégration, ont encouragé la désintégration dans la vie et dans la culture albanaises. C'est l'Albanie elle-même, qui par son existence, a rendu possible que même les Albanais restés hors des frontières de l'Etat national, résistent dans leurs territoires et préservent leur identité.

### Les contestations de la langue standard

Nous venons de dire tout cela non pas par plaisir de juger politiquement les questions linguistiques, mais parce qu'aujourd'hui, sur la langue standard, admise unanimement il y a trente ans par les délégués au Congrès de l'Orthographe de la Langue Albanaise, l'on entend des voix contestataires et l'on demande la convocation d'un autre congrès, qui créerait une situation nouvelle et légaliserait deux langues standards dialectales!

Indépendamment de leur apparence, ces contestations ont, dans leur. essence, une inspiration régionale et politique.

Bien que ces contestations de la langue standard, prononcées ici à voix basse et ailleurs à voix haute, soient glorifiées dans certains journaux européens, jusqu'à présent elles n'ont pas trouvé de support chez aucun groupement politique ni en Albanie, ni en Kosovë, ni en Macédoine ni au Monténégro. Mais cela ne veut pas dire que le prétendu "combat pour le pouvoir à l'intérieur de la langue" qui avait lieu il y a trente ans, ne se transforme pas un jour en combat à l'intérieur du pouvoir pour la deuxième langue standard!

C'est un droit fondamental de l'homme de parler et d'écrire la langue, le dialecte ou le parler qu'il aime; et c'est un droit fondamental de l'écrivain ou du scientifique d'écrire en langue standard, en langue dialectale ou même en parler. Personne n'a le droit d'empêcher l'autre de s'individualiser linguistiquement, si celui-ci le veut, car il deviendrait violateur des droits de l'homme et personne n'a le droit d'empêcher un créateur, écrivain ou scientifique, d'écrire ses ouvrages en langue dialectale et les condamnant ainsi doublement: à un plus petit nombre de lecteurs, qui ira inévitablement réduisant, et à un archaïsation linguistique rapide.

Bien que la contestation de la langue standard puisse s'élargir dans les années à venir, la pensée historique enseigne que la langue standard, unifiée dans le Congrès de l'Orthographe de la Langue Albanaise en 1972, c'est la langue d'aujourd'hui et de demain de la culture et de la civilisation albanaise; elle est la plus grande richesse spirituelle commune des Albanais. Et les raisons pour une telle affirmation sont linguistiques et extralinguistiques.

Durant ces trente ans la langue standard est devenue une langue stable dans l'activité de l'administration publique, en politique, en diplomatie, dans l'enseignement, dans la culture et dans les moyens d'information, dans la vie des Albanais en Albanie, en Kosovë et graduellement en Macédoine aussi.

Pendant ces trente ans l'on a beaucoup écrit en cette langue, plus que l'on n'a écrit dans le passé depuis le premier livre albanais, des œuvres littéraires, scientifiques, journalistiques et scolaires; en cette langue l'on a traduit beaucoup d'œuvres du domaine littéraire, philosophique et scientifique.

Le retour en arrière – et le retour à la langue dialectale veut bien dire retour en arrière – entraînerait de grandes conséquences dans le domaine de la culture, de l'art, de la science, de l'enseignement, qui auraient un très grand coût matériel. Mais bien des fois plus grand en serait le prix politique, ce qui veut dire le prix national, car un tel retour entraînerait des bouleversements moraux et spirituels terriblement grands dans la vie du peuple albanais en général.

Contester la langue standard et ne pas en tenir compte des conséquences, veut dire qu'à cause des nuages des préjugés, l'on ne voit pas le soleil de la vérité.

# L'évolution de la langue standard aujourd'hui

Depuis le Congrès de l'Orthographe de la Langue Albanaise, en particulier ces dix à quinze derniers ans, la langue standard a marqué un développement rapide et a fait sienne beaucoup de nouveautés. L'extension, l'élaboration, le développement, les nouveautés assimilées—tout est tellement évident qu'aujourd'hui l'on peut dire: l'histoire de la langue albanaise est devenue histoire du développement de la langue standard, en réalité de la langue littéraire pannationale. Si le mérite de l'extension de la langue standard revient aux institutions de l'Etat, aux médias et surtout aux écoles, le mérite du développement rapide et des nouveautés assimilées revient aux écrivains, aux scientifiques, aux traducteurs et aux différentes entités de publication.

Pendant les dix ou quinze dernières années ont été créées des circonstances favorables à un tel développement accéléré de la langue. Le système communiste, qui limitait terriblement la liberté de création et la pensée mondiale, est renversé; les espaces de la conscience et de la parole libre sont élargis; il a été rendu possible la communication entre les albanophones vivant dans les Balkans ainsi qu'entre ceux-ci et les compatriotes vivant dans la diaspora; l'on a connu le passé et l'histoire de tous; l'on a connu le folklore et la

tradition de tous; dans la créativité littéraire et scientifique il est rendu possible le traitement des contenus nouveaux inimaginables auparavant; les contacts de la culture albanaise avec celles des autres peuples ont été élargis et approfondis. Et, comme fruit de tout cela, la langue albanaise s'est trouvée en état de frottements thématiques, d'idées, philosophiques, artistiques et scientifiques avec les autres langues, en particulier avec l'anglais.

Ce développement rapide de la langue standard peut être clairement constaté surtout dans la prose artistique, dans les publications scientifiques, en journalistique et plus ou moins dans les discours religieux et politique. Il suffit de lire les œuvres littéraires ou scientifiques de certains auteurs éminents ou les traductions de quelques traducteurs déjà distingués, pour constater que la langue standard, surtout plate pendant les décennies passées, est devenue une langue de l'expression littéraire et scientifique, avec toujours plus de relief, marquée par les colorations, les contrastes, la polysémie.

Les nouveautés assimilées par la langue standard sont plus importantes dans le lexique, lequel s'est enrichi quantitativement et qualitativement. Beaucoup de mots nouveaux ont été créés, le plus souvent suivant le principe de la comparaison à des mots respectifs en langue étrangère, à l'aide de préfixes ou de suffixes et par agglutination de deux mots. L'on peut croire qu'un nombre important de ces mots seront des acquis pour la langue albanaise, tout comme on peut croire qu'un autre nombre, certainement plus petit, ne le sera pas.

En littérature plus souvent qu'en science ou en journalistique, sont revenus à l'usage un certain nombre de mots anciens, recueillis soit dans la littérature ancienne ou de la Renaissance nationale, soit dans les dialectes et dans les parlers. Certains d'eux ont vite regagné leur statut ancien, alors que d'autres, on le voit, ont perdu leur sens. Employés dans des contextes sémantiques inconnus auparavant, certains mots se présentent sous un sens nouveau, tandis que d'autre sous une nouvelle forme grammaticale. A part le sens propre, beaucoup de mots sont employés aussi au sens figuré, qu'ils n'avaient pas eu auparavant. De nouveaux groupes de mots sont créés. La polysémie de beaucoup de mots s'est élargie.

A part les nouveautés lexicales, dans le système de la langue standard l'on peut remarquer également des nouveautés syntaxiques. Elles ont été favorisées par les nouveaux contenus et les nouvelles situations traitées dans les œuvres littéraires, par les nouveaux genres littéraires, par les différents types de dialogues, par les monologues intérieurs, par les besoins augmentés du style scientifique de l'expression, par les traductions littéraires, scientifiques et philosophiques.

Des changements ont été effectués dans la construction des phrases, dans les rapports entre les phrases simples et les phrases complexes, entre les phrases interrogatives et celles exclamatives; des types nouveaux dans l'ordre des mots ont été présentés; il y a eu des changements des rapports entre le discours direct et le discours indirect; les différents temps grammaticaux sont mis dans des rapports inconnus auparavant; il y a eu des morcellements des dialogues, des divisions de texte, des jeux de mots; l'on a prouvé des rythmes inexpérimentés de l'expression ainsi que de nouvelles intonations; et toutes ces nouveautés dans les écrits littéraires ont défié sérieusement la syntaxe de l'albanais, en élargissant ses possibilités.

## La langue standard et le processus de la globalisation

Ce processus du développement rapide et de la perfection de la langue albanaise standard est accompagné cependant de phénomènes qui défigurent plus ou moins son image. La globalisation, si importante pour le développement du marché libre et pour la société ouverte, pour l'application des principes de la démocratie et pour la défense des droits de l'homme à des proportions internationales, devient en même temps un danger pour les cultures et les langues nationales. Les historiens des langues disent que dans le monde actuellement sont parlées presque dix mille langues, mais deux fois plus sont mortes jusqu'à présent. Nous ne pouvons pas savoir aujourd'hui avec certitude combien de langues, encore mois lesquelles, vont mourir au cours de ce siècle. Mais, par une hypothèse un peu plus certaine, l'on peut dire que, pendant les deux siècles à venir, le nombre des langues vivantes peut se réduire à moitié. Il n'y a pas besoin de trop d'intelligence pour savoir que les langues des petits peuples sont les plus menacées par le processus de la globalisation. La langue, qui peut assigner aux petites langues le destin de langue du hasard c'est l'anglais. Cette langue est devenue universelle dans un sens bien plus supérieur que ce groupe de mots ne l'avait jadis. Comme il est écrit dans l'Encyclopédie linguistique de Cambridge, de David Christal, en tant que langue officielle et semi-officielle l'anglais est utilisé dans plus de 60 Etats, cependant qu'il occupe une place éminente dans 20 autres Etats; en anglais sont écrits et sont publiés des livres, des revues, des journaux; en anglais parlent des radios et des télévisions dans ces pays-là; c'est en anglais qu'écrivent plus de deux tiers des scientifiques dans le monde, tandis que quatre-vingts pour cent de la quantité générale des informations dans la mémoire des systèmes électroniques est en anglais. Sous l'influence de l'anglais se dénationalisent des langues maternelles.

L'influence des grandes langues, comme celle de l'anglais, sur les petites langues, a inspiré le petit récit symbolique connu concernant Rajah Ra, qui disait qu'ils allaient apprendre l'anglais comme leur onzième langue, mais, petit à petit ils l'adapteraient à leur syntaxe et entre nombre de mots courts de

l'anglais ils introduiraient quelque long mot autochtone. Et ensuite, disent les auteurs de ce récit, les *Rajah Ra* différents des divers peuples adapteront leurs langues à la syntaxe et au goût de la langue faite des mots étrangers courts, ornés de quelque long mot maternel.

L'on croit ne pas avoir encore beaucoup de Rajah Ra en Albanie, mais l'on n'en manque pas entièrement. L'on doit écouter les radios et regarder les télévisions, lire les journaux et lire ou écouter les communications de certains hommes de la politique, pour voir comment départements, normalités, parités, communautés, flexibilités, stabilités, compatibilités, homogénéités, confidentialités, associations, négociations sont devenues les mots du Rajah Ra albanais, lesquels s'introduisent dans les mots albanais et les couvrent par leur sens et leur son. Si leur emploi se poursuit avec la vitesse et la fréquence actuelle, l'on peut s'imaginer de ce qui attend l'albanais pendant le siècle en cours.

Cette menace ne devrait pas être sous-estimée non seulement parce que l'influence de cette langue sur l'albanais va grandissant, mais aussi parce que la conscience sur le rôle des facteurs extralinguistiques, dont dépend l'avenir de la langue standard, va diminuant. Dans les moyens d'information l'on entend pour la première fois parler des "sociétés albanaises" au lieu de la "société albanaise" et l'on fait des éloges aux centres politiques à Tirana, à Prishtina et à Tetova de ne pas se mêler dans les affaires politiques de l'un l'autre. Comme ces louanges passent aujourd'hui sous silence, ou bien elles sont applaudies, il ne faut pas s'étonner si demain l'on entend des louanges pour ne pas s'être mêlés l'une à l'autre ni dans les questions de l'enseignement, ni dans celles scientifiques, ni culturelles ni, en particulier, linguistiques. Et, quand ceux, qui parlent et écrivent la même langue standard, ne se mêlent pas dans les affaires linguistiques de l'un l'autre et dans d'autres affaires, l'on peut s'imaginer de ce qui attend la langue standard et ce qui les attend dans les autres affaires.

### La langue standard et la planification linguistique

Comment l'albanais standard peut-il résister aux défits de la contestation et de la mondialisation ?

Les temps où les langues étaient abandonnées à la merci du destin et se développaient sans l'intervention régulatrice des institutions scientifiques ni étatiques sont déjà révolu. Les grands peuples européens: les Italiens, les Français, les Anglais et les Allemands dès les 16° et 17° siècles ont créé les soidisant associations linguistiques qui avaient pour tâche de défendre les langues des mots étrangers et des différentes influences corruptrices. Justement les pays démocratiques de l'Occident ont créé le groupe de mots planification

*linguistique*, qui sous-entend un dévouement à la langue standard bien plus fort que ne sous-entendait le groupe de mots *politique linguistique*, utilisé dans les pays ex-communistes.

Par la planification linguistique l'on doit venir en aide à l'albanais standard pour qu'il fasse face au défits susmentionnés et aux divers phénomènes défigurants. Et cette planification, à mon avis, doit être fondée sur le principe souligné par Xhevat Lloshi: la langue albanaise standard doit être une langue ouverte: ouverte en premier lieu à la langue populaire - à ses dialectes, à ses parlers. La langue populaire est un trésor qui va s'enrichissant et qui ne peut jamais être exploité à fond; elle a été jadis notre seule liberté et en elle nous avons pu montrer tous nos dons de créateurs. Grâce au concept de la langue standard ouverte il devient possible que l'influence de l'anti-norme se mette au service de la norme, que l'influence de désagrégation à court terme devienne influence de stabilisation à long terme.

Notre époque c'est l'époque du rehaussement historique du peuple albanais; et les époques du rehaussement historique des peuples sont des époques d'enrichissement et de consolidation de leur identité, car elles sont d'abord de grandes époques de leur culture et de leur langue.

Que l'on sauvegarde et modernise la langue standard, parce que c'est ainsi que l'on sauvegarde et enrichit son identité nationale dans ce monde de la globalisation, qui menace si fort les particularités ethniques culturelles, lesquelles représentent pourtant la richesse de la planète.

#### **Emil LAFE**

## L'ALBANAIS STANDARD CONSIDERE DANS L'ASPECT STRUCTUREL ET FONCTIONNEL\*

 La Conférence s'ouvre aujourd'hui sous le signe du 90<sup>e</sup> anniversaire de la Proclamation de l'Indépendance comme pour souligner, d'une part, le grand rôle inspirateur de la langue et des lettres albanaises dans la lutte pour la libération nationale et, de l'autre, le rôle déterminant de l'Etat indépendant albanais pour placer la langue albanaise pendant ces 90 ans au niveau des langues nationales européennes développées. Cette conférence s'ouvre peu après que la nation albanaise a clairement manifesté une grande force de cohésion pendant la lutte pour la libération de la Kosovë et à un moment où en Macédoine est entrée en action un tournant fondamental concernant le statut du peuple albanais et celui de sa langue. Dans cette partie des Balkans les Albanais, par leur organisation, par leur culture et par leur langue s'affirment comme un important facteur progressif et de civilisation. Depuis 30 ans ils sont unis même par cet élément essentiel de la vie sociale et culturelle d'une nation à l'époque moderne qu'est la langue standard albanaise ou la langue nationale littéraire unifiée. Notre pensée va aujourd'hui au Congrès de l'Orthographe de la Langue Albanaise, cette assemblée pannationale qui, à nos cœurs unis, rajouta la communauté de la langue littéraire du peuple albanais.

Comme toute langue standard, qui est une forme de l'existence de la langue naturelle dont elle tient l'origine, l'albanais standard aussi est une forme de l'existence de la langue albanaise. La langue standard se définit comme une forme linguistique supradialectale, orale et écrite, structurée historiquement et institutionnalisée, qui se soumet largement à la norme et qui est diffusée et contrôlée par les institutions et les médias publics, avant tout par le système de l'éducation. Généralement, la formation de la langue standard a à la base deux motifs principaux: premièrement, servir de moyen de communication à toute la communauté linguistique respective sur tout son territoire; deuxièmement, servir de moyen de communication commun pour les hautes exigences particulières de la culture, de la civilisation et des recherches scientifiques<sup>1</sup>. La maîtrise de la

<sup>\*</sup> Communication présentée à la Conférence Scientifique Internationale "L'albanais standard et la société albanaise aujourd'hui"

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cfr: Metzler Lexicon Sprache, Herausgegeben von Helmut Glück. Verlag J. B. Metzler, Stuttgart-Weimar, 199, p. 211.

langue standard, c'est ce que vise tout travail et tout effort dans le domaine de la didactique linguistique en tout pays.

La demande de ce que dans la terminologie de la linguistique actuelle est appelé albanais standard, a été l'un des points essentiels du programme de la Renaissance Nationale. Une particularité de la formation de l'albanais littéraire c'est que les premiers pas de son élaboration et de sa codification ont été jetés hors du pays (L'association d'Istanbul et les autres associations en exil qui ont publié des journaux, des revues et des livres en albanais), parce que dans les vilayets albanais l'écriture et le livre albanais étaient catégoriquement interdits<sup>2</sup>. Mais après la Proclamation de l'Indépendance, l'albanais littéraire a trouvé sur son terrain historique toute la nourriture nécessaire à son développement à des rythmes très rapides<sup>3</sup>. Dans de telles circonstances le besoin d'un albanais littéraire commun a été formulé de manière claire et convaincante par les esprits lucides de la philologie albanaise, comme Justin Rrota, qui en 1931 écrivait : "Donc, puisque le premier facteur de la nationalité c'est la langue, nous avons absolument besoin d'une langue littéraire commune. L'unification de la langue est une union des idées, des sensibilités et du caractère national"4. Cette idée s'est heurtée dès cette époque-là à des contestations ouvertes qui se poursuivent même aujourd'hui et trouvent leur expression concentrée dans l'affirmation de A. Pipa: "Je ne peux pas savoir s'il y aura une évolution des deux dialectes vers un syncrétisme futur. Mais cette perspective éventuelle ne me réjouirait pas tellement. Je regarde avec sympathie un état comme celui actuel, où une Albanie petite - un exemple fort rare en Europe- est capable de s'exprimer en deux langues littéraires. C'est un

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Des témoignages impressionnants en sont donnés par Eqrem bej Vlora dans Kujtime (1,2, Tirana, 2001), où il rappelle que les autorités ottomanes étaient sévères même avec les représentants des familles féodales connues et qui avaient des postes importants dans l'administration de l'Empire.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Les rythmes de développement de l'albanais littéraire ont impressionné les albanologues qui ont suivi ce processus pendant des décennies. L'un d'eux, Maximilian Lambertz, s'est exprimé que aussi bien sur l'aspect lexical, que sur celui stylistique, l'albanais a connu pendant ce siècle un changement plus impétueux qu'aucune autre langue: non seulement les mots étrangers ont été mis hors d'usage, mais dans la langue littéraire sont entrés une multitude de mots des dialectes et de la langue populaire; grâce à un travail sans relâche il a été élaboré le style, tellement que dans les œuvres scientifiques et littéraires il y a des résultats remarquables de la prose stylistique (Voir: *Die Albaner, ihre Sprache und ihre Kultur*, dans "Blick nach Osten", Januar-Juni, 1949, ½ Heft, p. 3-21.)

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Rreth problemit të gjûhës letrare, dans "Hylli i Dritës", 1931, nr. 3, pp. 127-128.

signe de richesse culturelle qui nous distingue, quelle qu'en soit la cause<sup>5</sup>. Ce point de vue s'est manifesté sous différentes variations dans les contestations faites de temps en temps au Congrès de l'Orthographe et à ses décisions pendant ces 10 à 12 années, tenant compte surtout du fait qu'il s'est tenu dans les circonstances du régime communiste. En connaissant ce fait, nous avons la conviction que le Congrès de l'Orthographe doit être apprécié pour ses résultats et non du point de vue du régime qui régnait en Albanie à cette époque-là. Ce congrès-là était, en premier lieu, une réunion scientifique toute nationale, un couronnement logique d'une longue activité de la linguistique albanaise, des travailleurs les plus renommés de la culture nationale, en particulier de l'école albanaise.

2. Ces 30 années qui nous séparent du Congrès de l'orthographe constituent une génération de la vie humaine, pendant laquelle le mot albanais écrit, le discours public et le mot énoncé dans le média électronique ont marqué un accroissement multiple par rapport à la génération précédente. Cette vigueur de la création linguistique a marqué sans hésitation développement et progrès en général de la langue albanaise et en particulier de l'albanais standard, lequel a été un moyen de création et d'expression non seulement de la production littéraire, mais de la pensée politico-sociale aussi, un moyen du développement de l'enseignement et des recherches et de la transmission de la culture mondiale dans l'espace albanais. Le développement linguistique de ces 30 années s'est appuyé sur la structure de l'albanais standard et sur ses capacités potentielles d'enrichissement et de perfection. Cette structure décrite et codifiée dans des œuvres normatives bien connues<sup>6</sup> a affronté, peut-on dire, les exigences du développement, parce qu'elle est une entité organique en lien étroit avec le lit de la langue populaire. La contestation de la part d'aucuns de l'albanais standard ne

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Mbi t'ashtuquejtunën "Gjuhë të njësuar", "Phoenix" (Shkodër), 3/1999, nr.5-6, p. 372.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Après le Congrès de l'Orthographe ont été rédigés et publiés par l'Institut de la Linguistique et de Littérature: *Drejtshkrimi i gjuhës shqipe, 1973* (L'orthographe de la langue albanaise); *Fjalor drejshkrimor i gjuhës shqipe, 1976* (Dictionnaire de l'orthographe de la langue albanaise); *Gjuha letrare shqipe për të gjithë, 1976* (La langue littéraire albanaise pour tous); *Fonetika dhe gramatika e gjuhës së sotme letrare shqipe, 1976-1983* (La phonétique et la grammaire de la langue littéraire albanaise contemporaine); les parties *Morfologjia* (La morphologie) et *Sintaksa* (La syntaxe) remaniées ont été publiés après sous le titre *Gramatikë e gjuhës shqipe I, II, 1995, 1997* (Grammaire de la langue albanaise -, réédition 2001); *Rregullat e pikësimit në gjuhën shqipe, 1981* (Les règles de la ponctuation en albanais) - réédition complétée et remaniée en 2002.

vient absolument pas de quelque prétention de l'insuffisance de sa structure, mais représente un autre choix en raison d'une préférence personnelle.

Les traits distinctifs du processus de développement de la structure de l'albanais standard sont, d'une part la simplification, de l'autre, l'enrichissement. La simplification, qui reflète à la fois l'action des lois de l'économie linguistique, est caractéristique au niveau de la phonétique et de la morphologie; l'enrichissement – au niveau de la syntaxe, du vocabulaire et de la formation des mots. La stabilité de la structure phonétique et morphologique s'explique par le fait qu'elles sont construites sur des éléments communs ou les plus généraux de la langue albanaise.

La structure phonétique à 7 voyelles et 29 consonnes a été définie dans son fond dès l'alphabet de l'Association d'Istanbul et confirmée par l'alphabet de Manastir. Cinq parmi les sept voyelles de l'albanais standard (a, e, i, o, u) couvrent tout son espace; la vovelle v est absente dans certaines zones de l'extrême Sud ainsi que dans une ceinture de parlers du guègue de l'Est, mais sa prononciation ne présente pas de difficulté pour les usagers, surtout pour la jeune génération, qui est en train de perdre ce trait dialectal. C'est pourquoi l'absence du phonème y est considérée infraction de la norme littéraire et est ressentie comme un trait dialectal incompatible avec la norme. Le phonème ë présente une variété de timbres et en position inaccentuée s'étend sur la plus grande partie de l'espace de l'albanais. Dans la prononciation littéraire elle est une voyelle moyenne semi-ouverte, mais même d'autres modes d'articulation (un peu plus ouverte ou plus fermée) sont tolérées, aussi bien que sa réalisation nette ou faible. A l'écrit le graphème ë surtout final est un signe que la voyelle de la syllabe qui la précède ne doit pas être prononcée brève; ainsi p. ex. la prononciation buk (en u bref) est considérée inacceptable, buk (en u moyenne) comme tolérable, tandis que buk<sup>e</sup> représenterait la prononciation normative. La perception spontanée de ce degré moyen de la longueur, parallèlement aux critères morphologiques (les noms féminins bukë, fushë etc., les terminaisons casuelles et personnelles lirisë, lirinë; bëjmë, bëjnë etc.) est un critère principal pour l'écriture du ë en position finale. Etant donné que dès la Commission Littéraire l'écriture du ë a été largement répandue en guègue aussi, l'on peut dire que les règles actuelles de son écriture n'étaient pas tout à fait inconnues ni endehors de la tradition écrite du guègue des années '20-'60. La définition articulatoire précise de la voyelle ë inaccentué dans la prononciation littéraire, stabilisera son assimilation de la part des usagers de la langue littéraire.

Les séries de voyelles nasales longues sont évitées de la norme de la prononciation littéraire, mais chez une bonne part des usagers actuels de la langue littéraire elles sont vivantes à fréquence et intensité différant selon les zones dialectales. Ces sons qui n'ont pas de valeur phonématique dans la langue

littéraire, peuvent être qualifiés comme provisoirement tolérables (ils apparaissent surtout chez l'ancienne et la moyenne génération).

Pour les phonèmes consonantiques pareillement l'on peut affirmer que leur partie écrasante est prononcée dans tout l'espace albanophone. La neutralisation des oppositions q-ç, gj-xh dans certains parlers du Nord, y compris la Kosova, est intolérable pour la langue littéraire, car elle a affaire à l'inventaire des phonèmes. De la même façon sera qualifiée même l'absence des phonèmes h et rr, laquelle reflète une particularité dialectale.

L'assimilation de la composition phonématique de la langue littéraire se présente plus difficile que l'assimilation des formes morphologiques, parce que les particularités articulatoires s'ancrent dès le bas âge. Le retard dans le domaine de la phonétique a laissé encore indéfini bien l'orthoépie de la langue albanaise. En conclusion, pour la phase actuelle de l'albanais standard, les timbres dialectaux dans la réalisation des phonèmes (les inflexions dialectales) seront considérés tolérables, tandis que l'absence des phonèmes précis est inacceptable.

La structure morphologique de l'albanais standard est le résultat d'anciens processus historiques de la structure morphologique de l'albanais. Ses éléments constituants viennent de la langue populaire ou bien sont des phénomènes nouveaux intégrés depuis longtemps dans la langue écrite. Aujourd'hui cette structure se présente consolidée et stable dans sa totalité. Les processus de la perte ou de la simplification extrême des paradigmes (soit dans le système nominal, soit dans le domaine verbal), développé avec le temps dans certaines langues indo-européennes, n'ont pas englobé l'albanais, c'est pourquoi il se classifie comme langue synthétique - analytique avec une richesse de formes grammaticales, qui entraînent bien des problèmes dans le domaine de la norme. Dans bien des cas la norme morphologique actuelle est composée de formes uniques, comme mal, mali, malin, malet, maleye, malesh; kodër, kodra, kodrës, kodrën, kodrat, kodrave, kodrash etc. (de telles formes n'ont pas de doublets dans la langue écrite, ni dans celle parlée). Mais dans la plupart des cas l'albanais populaire, par conséquent l'albanais écrit, présentent une variété de formes à deux ou à plusieurs variantes, p. ex., parallèlement à la forme normative punoja, il y a aussi punojsha, punojshe(m), punonja(m). La confrontation dans le discours des formes variantes des traditions littéraires précédentes a amené d'une part à leur grande simplification, de l'autre, à une régularisation systémique de la norme, où souvent la motivation historique a été déterminante7. Sur le système nominal a exercé son influence la forme du

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> P. ex, dans le cas de l'exclusion de l'article chez les pronoms de la première et deuxième personne: i im(i),  $i yn\ddot{e} - i yni$ ,  $e jon\ddot{e} - e jon(a)$ , i yt(i), e jote - e jotja etc.; la

nominatif défini, qui a omis de l'usage littéraire des formes comme kraharuar-krahanuer, lakruar-laknuer, gjaksuer, simahuer, shpuer, en les remplaçant par les formes lakror, gjakësor, simahor, shpor lesquelles ont été obtenues de l'analyse en composants de la forme définie lakror-i, gjaksor-i, simahor-i, shpor-i etc. Selon ce type il a été intégré dans la langue standard une série de mots venant du guègue comme biban, -i, flakadan, -i, katallan, -i, shtrigan, -i, pulastren, -i de même que des toponymes tels que Rrëshen, -i, Balldren, -i, qui dans ce dialecte se terminent en voyelle nasale à l'indéfini flakadâ-ni, katallâ-ni, pulastrê-ni, Rrshê-ni etc.

Sur le système verbal a exercé son influence la forme générale du verbe (première personne du singulier du présent de l'indicatif) ou la forme de la première personne du singulier du paradigme respectif. Cette influence sur les verbes du type mas, shëtis etc. a assez secoué les formes telles shëtit, shëtitja, mat, matja (données comme variante normative essentielle) et là aussi la tendance va vers la simplification de la conjugaison. La norme actuelle du mode exclamatif kënduaka, shkuaka, vrapuaka etc. est beaucoup secoué par les formes këndoka, shkoka, vrapoka, (construites sur le thème du présent), qui sont employées dans la langue parlée de certaines contrées et qui se manifestent même à l'écrit. De telles formes certainement vont à l'encontre de la règle générale de la formation de l'exclamatif sur le participe mais s'appuient sur la tendance à rétrécir la sphère d'action du changement du o en ua (ue) dans le système paradigmatique [aux exemples ci-dessus lakror, gjakësor, s'ajoutent du système verbale les formes du passé simple morëm, morët, morën; sollëm, sollët, sollën etc. (au lieu de muarëm, suallëm etc.)]<sup>8</sup>.

La structure morphologique de l'albanais standard, comme il résulte de sa description et de son analyse en composants dans le "Gramatika" de l'Académie des Sciences, si bien que de sa réalisation dans la pratique du discours, a atteint un haut degré du complément catégoriel et de la définition normative. Elle n'a pas d'éléments fossilisés ou en voie de disparition, d'autant plus l'on constate que, quelque forme qualifiée d'utilisation restreinte et non

forme sate du pronominal (motrës sate), bien qu'à l'usage domine sensiblement motrës tënde (tande); la terminaison –ë de la troisième personne du subjonctif des verbes à thème se terminant en consonne : të hapë, të marrë, të shesë, bien qu'à l'usage domine sensiblement la terminaison –i (të hapi, të marri, të shesi) etc.

<sup>8</sup> Comparez aussi: Xhelal Ylli, Çështje të normës te trajtat e habitores, "Gjuha jonë", 1987, nr.4, p. 61-65; l'auteur s'exprime que "l'emploi des formes de l'exclamatif en o chez les verbes du type punoj, qui aujourd'hui constitue une tendance... semble devenir dans l'avenir dominant et remplacer la norme actuelle" (p. 63).

bien appréciée, se rencontre plus fréquemment qu'on ne le croyait<sup>9</sup>. De telles variations de la forme qui peuvent mener à quelque changement de la codification également, se remarquent aujourd'hui chez des classes paradigmatiques particulières (chez certaines sous-classes de la conjugaison des verbes, chez certaines formes du pluriel etc.).

En ce qui concerne la question de l'infinitif (il s'agit de l'infinitif construit à l'aide de la particule me), l'on pourrait donner préalablement un éclaircissement. Dans la structure grammaticale l'on ne peut pas introduire de manière mécanique un élément qui n'a pas d'emploi standard. Les grammairiens ne peuvent pas imposer ni greffer d'éléments structuraux sur la langue, même si ces éléments sont considérés nécessaires. Ils analysent et cultivent la substance grammaticale de la langue, mais cette substance est modelée par l'usage et non pas par les grammairiens. De l'autre part la structure grammaticale de l'albanais, de même que celle de l'albanais standard, est ouverte aux phénomènes nouveaux. Mais le nouveau phénomène structurel passe obligatoirement par l'usage. Donc, si l'on entend dire toujours plus fréquemment me bërë, me pasur, me shkruar etc., et si cette forme est introduite même dans la langue écrite, il n'y a pas de raison convaincante de ne pas l'englober également dans la grammaire, le faire devenir élément du standard10. Dans ce cas l'on n'a pas seulement un nouveau phénomène morphologique mais aussi un changement sensible dans la structure grammaticale.

La structure syntaxique par sa propre nature est ouverte aux changements et liée au besoin de l'expression de ce que l'homme réalise par le

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> J'ai en considération ce qui se dit dans *Gramatika e gjuhës shqipe I*, *Morfologjia* au sujet des pronoms démonstratifs *kësi*, *kësish* (p. 231), concernant les formes surcomposées *kam pasë thënë*, *kisha pasës thënë* (p. 289) ou la non mention de la forme du futur du subjonctif (*do shkoke edhe ti!*). En ce qui concerne les formes surcomposées voir aussi les observations justes de Gj. Shkurtaj dans "Gjuha jonë", 1984, nr.3, p. 39-46; concernant le futur du subjonctif voir nos observations dans "Studime filologjike", 1975, nr.2, p. 143-151.

<sup>10</sup> Même auteur, Seminari XIX Ndërkombëtar për Gjuhën, Letërsinë dhe Kulturën Shqiptare, Prishtinë — Prizren, août 2000, Prishtinë, 2001, 296 v.; "Gjuha shqipe", 2002, nr.1-2, p. 14. L'usage de l'infinitif du type guègue, avec le participe du tosque est témoigné dès les temps anciens dans la littérature albanaise; il suffit de rappeler les vers Për dhen'e Babës dhe të Burrit, /kemi me vdekur sot burrërisht, de la poésie et chanson bien connue "Për Mëmëdhenë"de Mihal Grameno ou les vers de Asdreni: Edhe nga varret sot q'i shkel i huaji,/Ka me shkëlqyer djelli i ardhmjes sonë (la poésie : Dëshmorëve të kombit du recueil "Ëndra e lote", 1912, p. 104).

processus de la pensée et du raisonnement. La structure syntaxique se développe et s'enrichit en exprimant les détails de la pensée et la variété des rapports sémantiques. Les principaux développements dans la syntaxe de l'albanais standard sont considérés comme une intellectualisation d'elle et se manifestent dans la croissance des moyens (prépositions, conjonctions et termes de liaison) et des formes de subordination, dans la fréquence de l'utilisation des constructions des formes impersonnelles du verbe, dans l'augmentation de l'utilisation des constructions en formes passives du verbe, dans l'augmentation de la synonymie syntaxique et dans l'utilisation plus large des phrases complexes longues subordonnées et complexes<sup>11</sup>. Certes ce qui y a positivement influé ce sont les traductions des langues étrangères ayant une longue tradition d'élaboration et c'est le cas d'apprécier le travail excellent de ceux qui ont créé l'école albanaise de la traduction et qui ont transformé cette profession en un art du temple du mot albanais. A travers la plume des écrivains la structure syntaxique a créé des liens plus étroits avec la syntaxe du discours populaire. Bien des auteurs de notre littérature nous ont donné des modèles de ce discours, avec une capacité de construction expressive, avec des ellipses et des répétitions, avec la simplicité idiomatique de l'énoncé.

On peut dire que dans la structure syntaxique de l'albanais les éléments étrangers, incompatibles avec la trame de l'expression albanaise, n'ont pas trouvé de terrain. Les intellectuels qui ont créé le discours scientifique et public en langue albanaise, ont su égaler leur culture linguistique formée en langues étrangères, à la structure syntaxique de l'albanais et créer l'expression albanaise cultivée. Mais c'est avec inquiétude que nous constatons aujourd'hui que la jeune génération, qui a en main les médias, viole la langue albanaise en traduisant aveuglement surtout de l'italien.: p. ex. l'on dit aujourd'hui: ura rrezikon shembjen (le pont risque l'effondrement) au lieu de ura rrezikon të shembet (le pont risque de s'effondre); ou bien au lieu de higet si budalla (il passe pour un imbécile), punon shitës (il fait le vendeur), hyn ndërmjetës (il se fait médiateur) d'aucuns écrivent et disent: bën budallanë (il fait l'imbécile), bën shitësin (il fait le vendeur), bën ndermjetësin (il fait le médiateur) (il n'est pas encore arrivé de dire bej ushtarin (je fais le soldat) au lieu de bej ushtrinë (je fais le service militaire). Sous l'influence des langues étrangères il se répand l'utilisation inutile des pronoms personnels et pronominaux (C'mendoni Ju për ...- Unë mendoj se ...; ... me djalin e tij, me nënën e saj etc.). Cependant, en ce

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Voir plus en détail: Mahir Domi, Procese dhe prirje të zhvillimit të strukturës sintaksore të gjuhës sonë letrare të sotme, dans: "Gjuha letrare kombëtare shqipe dhe epoka jonë", Materiale të Konferencës shkencore të mbajtur në Tiranë më 7-8 dhjetor 1984, Akademia e Shkencave e RS të Shipërisë, Tiranë, 1988, p. 73-87.

qui concerne l'albanais écrit et public (mais parlé aussi) des Albanais en Kosovë, en Macédoine et ailleurs, les collègues-là ont attiré l'attention depuis longtemps sur quelque influence du serbe, incompatible avec la syntaxe de l'albanais, comme les constructions à l'aide du verbe falloir, qui en langue albanaise sont des constructions nettement réfléchies, s'emploient avec objet direct (ex. këtë punë duhet nisur sa më parë; duhet respektuar ligjin dhe rregulloret au lieu de : kjo punë duhet nisur...; duhen respektuar ligjin dhe rregulloret); d'autres exemples de la violation de la syntaxe albanaise ont affaire à l'usage erroné des prépositions (ex. përgjigjem në pyetjen), la rection des verbes (p. ex. i falënderohem mësuesit au lieu de falënderoj mësuesin). Pour éviter de telles constructions il faut travailler fermement.

Dans la structure de la formation des mots et lexicale l'on remarque un plus grand dynamisme du développement de l'albanais standard. L'étape, dans laquelle se trouve l'albanais standard aujourd'hui, peut être qualifiée comme l'étape de la modernisation. Le niveau linguistique qui répond le plus directement aux besoins de la modernisation, c'est le lexique savant et technique. Parallèlement aux besoins du développement interne, il y influe également les liens multilatéraux toujours plus intenses avec le monde étranger, lesquels ont donné de l'essor à la lexicographie bilingue, générale et des domaines particuliers. En ce qui concerne la modernisation de la constitution du lexique, la linguistique albanaise a eu en vue la demande pour sa nationalisation12, qui est une voie plus convenable que celle du simple emprunt. Il suffit de rappeler le mot ndërgjegje (conscience) créé par Kristoforidhi de main heureuse. Jadis il en a été créé l'adjectif i ndërgjegjshëm; ensuite le substantif ndërgjegjshmëri; pendant les 10-5 dernières années sont apparus également les néologismes ndërgjegjësohem, ndërgjegjësim, i ndërgjegjësuar. On peut dire sans hésitation qu'aucun mot étranger rival de ndërgjegje n'aurait pas produit une famille de formation de mots aussi complète. La rencontre du mot albanais avec le mot étranger qui a pour conséquence la néologie ou l'emprunt est peut-être le phénomène qui frappe le plus à l'œil dans le domaine du lexique, où l'activité de la planification linguistique doit être ininterrompue et systématique non seulement pour préserver le lexique de la langue albanaise de l'érosion, mais aussi en faveur de la clarté du sens. Ainsi, en employant le mot albanais bashkësi au lieu du mot

<sup>12</sup> Un rapprochement de l'expérience et des moyens pour la nationalisation du lexique en français et albanais a été fait par Jean-Louis Duchet dans sa communication *Politika gjuhësore dhe ndryshimet në gjuhë*, dans: "Gjuha letrare kombëtare shqipe dhe epoka jonë", Materiale të Konferencës shkencore të mbajtur në Tiranë më 7-8 dhjetor 1984, Tiranë, 1988, p. 209-212.

étranger komunitet (communauté) l'on évite aussi sa confusion fréquente avec le mot komitet (comité) (dans le média on confond régulièrement komiteti et komuniteti europian); en employant l'adjectif albanais dypalësh l'on évite soit l'italianisme bilateral, soit l'anglicisme bipartisan apparus les derniers temps dans le discours quotidien des hommes de la politique, et quand ceux-là disent qu'ils s'efforcent de trouver une solucion (solution) à quelque question, d'aucuns peuvent penser à quelque zgjidhje (solution) par des moyens chimiques!

Le besoin d'augmenter les unités lexicales a donné une impulsion à la formation des mots et à ses moyens. La formation des mots en l'albanais se caractérise par une grande flexibilité. Elle s'appuie en premier lieu sur les moyens et les types de formation de la langue populaire, mais les calques structurels et sémantiques sur les langues élaborées gagnent également un poids toujours plus important. Un développement qualitatif constitue la formation des mots terminologiques, où sont élaborés des moyens et des types de formations à sens de système terminologique<sup>13</sup>.

Le lexique est la structure la plus représentative de la langue, parce qu'il contient la substance dont se constitue notre discours. Le début de ce siècle trouve la langue albanaise avec un dictionnaire explicatif insuffisant soit quant au volume (41000 mots), soit quant à la symétrie relative de la représentation des sphères lexicales. Une modernisation de la langue veut dire, en premier lieu, un enrichissement du système lexical, de manière à ce qu'il répond par des dénominations exactes aux notions, aux actions, aux objets d'une société moderne. On est d'avis qu'il est venu déjà le moment de mettre en vie le projet qui a démarré dès les années '60 pour un dictionnaire plus grand en quelques volumes.

3. L'albanais standard satisfait aujourd'hui aux besoins de communication d'une communauté linguistique albanaise de 7 millions environ à l'intérieur des Balkans. Après le tournant démocratique en Albanie la langue standard s'est étendue dans le domaine de l'activité religieuse aussi. Trente ans avant, cette langue standard a reçu l'approbation unanime comme "le modèle de la norme linguistique commune pour tous ceux qui écrivent en albanais" 14. Son

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Voir à ce propos: Ferdinand Leka, Terminologjia tekniko-shkencore dhe gjuha e sotme letrare shqipe; Agron Duro, Sistemet terminologjike në gjuhën e shkencës dhe të teknikës, dans: "Gjuha letrare kombëtare shqipe dhe epoka jonë...", p. 123-133; 331-340; Agron Duro, Probleme të shqipërimit të terminologjisë në kohën tonë, dans: "Konferenca shkencore "Gjuha letrare kombëtare dhe bota shqiptare sot", Tiranë, 20-21 nëntor 1992, Tirana, 2002, p. 351-366.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Rezolutë e Kongresit të Drejtshkrimit të Gjuhës Shqipe, dans: "Drejtshkrimi i gjuhës shqipe", Tiranë, 1973, p. 15 sq.

statut officiel et son prestige social en Kosovë et en Macédoine, de même au Monténégro, sont venus grandissant et ensemble avec eux, la contribution et la responsabilité scientifique des communautés albanaises respectives dans le domaine de la langue. Les circonstances historiques, géographiques et culturelles mènent souvent à ce qu'une langue standard soit représentée par une ou plusieurs variétés standards. Il s'agit dans ces cas de *langues polycentriques* ou *pluricentriques*<sup>15</sup>, où les variétés standards ont certains traits distinctifs, comme l'anglais britannique, l'américain, l'australien, le sud-africain, le portugais de Portugal et de Brésil, l'allemand d'Allemagne et d'Autriche, de Suisse. Ici près de l'Albanie l'ancien serbo-croate se manifeste en trois *langues* (et non pas en variétés standards) sanctionnées comme langue officielle des Etats respectifs: le serbe, le croate, le bosniaque.

Comment se présente l'état actuel et le futur de l'albanais standard sous ce regard ? On sait que ni en Kosovë, ni en Macédoine, il n'a jamais eu un standard littéraire ayant pour base les parlers autochtones. L'ancien standard a été orienté vers le guègue moyen. Mais l'on est conscient qu'il y a une série de différences dans le discours des usagers de la langue standard en decà et en delà de la frontière, surtout en lexique, y inclus la terminologie technique. Plus que du lexique de source dialectale (comme kerr - auto) il s'agit des emprunts ou des déformations sémantiques, dû à l'influence des langues étrangères 16. Nous avons été plutôt sous l'influence directe des langues néo-latines, tandis qu'en Kosovë et en Macédoine cette influence a eu un intermédiaire (le serbe): la terminologie technique albanaise a beaucoup d'emprunts de l'italien et du français, tandis qu'en Kosovë de l'allemand: ashensor et lift, autostrade et autoban, celular et mobil, bagazh et gepek etc. n'en sont que quelques exemples. Les influences étrangères se constatent même dans le jargon politique: en Albanie en général l'on dit kuadri ligjor (kushtetues), en Kosovë et en Macédoine l'on dit korniza ligjore (kushtetuese) et maintenant les deux formules s'emploient en decà et en delà. Des mots comme definoj, demantë, demantoj, demoloj, devalvoj, suspendoj sont familiers au discours public en Kosovë (mais sont refusés par la norme lexicale)<sup>17</sup>, d'autre part le mot

<sup>15</sup> Voir: Metzler Lexicon Sprache, p. 472.

<sup>16</sup> Un exemple clair en est l'emploi du verbe kyçem dans le sens "s'engager dans une activité; adhérer à une organisation", ex.: kyçem në politikë; de même, l'utilisation du mot pranoj dans le sens de "accueillir" dans des exemples comme presidenti ... pranoi delegacionin e... ou l'emploi du mot (ju) dëshiroj dans le sens de "je vous souhaite", ex., Dekani u dëshiroi miqve mirëseardhjen.

<sup>17</sup> Dans Fjalori serbokroatisht – shqip de l'Institut Albanologique de Prishtina ces mots serbes sont expliqués par les mots albanais correspondants përgënjeshtroj,

barnatorja est tout naturel en Kosovë, tandis qu'en Albanie à sa place l'on tient à tort l'italianisme farmaci (pharmacie). Dans le domaine de la grammaire l'on peut remarquer l'absence presque totale de la troisième personne du singulier du subjonctif non seulement chez les usagers des dialectes, mais aussi dans le discours public (dëshiron të flet, do të shkon etc. De telles différences, qui constituent un sujet à part et qui sont inévitables même chez des langues des Etats unitaires, sont dans le cas présent une conséquence du long isolement, de l'absence des liens fréquents. Ce qui importe c'est que ces distinctions ont tendance à se réduire et non pas à augmenter. On est d'avis que cette situation peut être qualifiée plus précisément tolérance normative et non pas comme une prémisse ou comme une tendance au polycentrisme linguistique, ou un symbolisme linguistique d'une entité politico-sociale précise. Comme on le sait, depuis la Renaissance la tendance du développement de la société et de la culture albanaise, en dépit de zigzags, a été la convergence et actuellement les conditions lui sont plus favorables qu'au passé. Cette convergence sera favorisée également par la politique linguistique, c'est-à-dire par le soin social et étatique systématique si bien que par l'activité organisée et la planification linguistique.

La langue standard est en premier lieu la langue de l'activité administrative et publique, de l'enseignement et de la science et elle a le rôle de guide dans le processus du développement linguistique. C'est en elle que se déploient et trouvent leur pleine expression les valeurs de la langue nationale élaborées et enrichies par la plume de ceux qui l'ont cultivée<sup>18</sup>. Le standard linguistique représente une dimension culturelle, c'est pourquoi il est précoce de croire comme auparavant, que l'enseignement obligatoire de 8 ans est suffisant pour que ce standard soit maîtrisé par les masses du peuple<sup>19</sup>. Pour une bonne

përgënjeshtrim, shkatërroj, zhvlerësoj, pezulloj, mais, comme ils ne sont pas de source slave, ils sont considérés à tort comme mots internationaux et s'emploient inutilement.

<sup>18</sup> C'est pour cette raison que nous ne pouvons pas nous concilier avec l'affirmation que "La langue littéraire nationale en elle-même n'est autre qu'un dialecte favorisé et mis en usage par la nation entière, par la communauté sociale respective" (Jorgji Gjinari – Gjovalin Shkurtaj), *Dialektologjia*, ShBLU, Tirana, 2000, p. 21), laquelle réduit la notion de la langue littéraire en un inventaire de phonèmes de source d'une base dialectale donnée. Les auteurs reviennent eux-mêmes à cette affirmation quand ils posent la question: "L'albanais littéraire est-il unifié (standard) = le tosque dialectal ?"et ils répondent à cette question: "Non, sans doute non".(p. 31).

<sup>19</sup> Comparez l'affirmation de A. Kostallari: "... l'albanais littéraire contemporain est au service de toute la nation et est maîtrisé de manière active par la partie écrasante de la population, en particulier dans sa forme écrite. L'assimilation de son système en ses lignes

part de cette population, dû au manque de la scolarisation et à d'autres circonstances, le standard demeure une compétence passive, et ils emploient le substandard dans ses diverses formes, telles que le discours conversationnel. l'interdialecte, le semi-dialecte, le dialecte simple etc. Dû à sa même large extension territoriale et sociale, le substandard devient la forge où se créent souvent des éléments qui élargissent les limites du standard<sup>20</sup>. C'est pour cette raison que ces derniers temps les substandards attirent toujours plus l'attention des linguistes<sup>21</sup>. A Tirana des éléments phonétiques et grammaticaux du parler autochtone étaient devenus le commun dénominateur du discours dans les anciens grands centres de travail ouvrier, en passant plus loin même dans le discours conversationnel intellectuel des ingénieurs, des économistes, des techniciens, d'ailleurs on les constate même chez ceux qui assument de hautes fonctions officielles ou sociales.

Cependant les motifs de style, le caprice du créateur et les préférences ou les convictions personnelles font que de tels substandards (accompagnés de quelque expérimentation de norme échafaudée) apparaissent en de différentes publications même. Cela ne doit pas être inquiétant exception faite des cas où

essentielles se fait dès l'enseignement de huit ans obligatoire"; voir Gjuha letrare kombetare shqipe dhe epoka jonë (Exposé), dans: "Gjuha letrare kombëtare shqipe dhe epoka jonë...", p. 34.

20 Un tel exemple est également l'élargissement important de la classe des adverbes formés à l'aide du suffixe -shëm. Mais les formations venant du substandard sont difficilement acceptées par la norme. Ainsi, par exemple, dans le FGjSSh (Dictionnaire de la Langue Contemporaine Albanaise) le mot e folme (de formation dialectale du guègue du sud) est accepté comme terme linguistique, tandis que le mot nxemie, employé dans cette forme en tant qu'un terme des sports n'a pas été accepté, mais l'on a ajouté un sens spécial (sport.) au mot nxehje.

21 En ce qui concerne la langue albanaise voir particulièrement: Xhevat Lloshi, Substandard Albanian and its relation to Standard Albanian; Jani Thomai, Javlenija nynešnego standarta albanskogo jazyka, dans: "Sprachlicher Standard und Substandard in Südosteuropa und Osteuropa. Beiträge zum Symposion vom 12.-16. Oktober 1992 in Berlin. Herausgegeben von Norbert Reiter, Uwe Hinrichs, Jirina van Leeuwen-Turnovcová". Osteuropa-Institut an der Freien Universität Berlin. Balkanologische Veröffentlichungen Band 25. Berlin, 1994, p. 184-194; 304-319. Auparavant, les relations du standard avec le substandard dans le parler de la ville de Lezha ont été étudiées par Gjovalin Shkurtaj dans sa dissertation E folmja e qytetit të Lezhës (1981), dont on a publié les chapitres "Vëzhgime mbi shtresat leksikore dialektore e letrare në të folmen e Lezhës", "Shtresëzime dhe risi gjuhësore në qytetin e Lezhës", dans "Studime filologjike", 1981, nr.3, p.155-163; nr.2, p. 75-93.

cela devient un cheval de bataille pour d'autres visées. Dans ces cas-là il faut donner les explications nécessaires.

La langue constitue une réalité objective, mais qui se soumet à la régularisation subjective. Ferdinand de Saussure définit la langue comme intouchable, mais non pas inéchangeable. Les expériences de standardisation des langues diverses ont témoigné que cette affirmation n'a plus la valeur d'un postulat22. Toujours plus la société avec ses institutions vise ordonner le mécanisme de la langue, mettre de l'ordre sur les développements spontanés, combler les lacunes, éviter les excès, contrôler les conséquences des contacts linguistiques, assurer les conditions pour un développement constant de la langue, c'est à dire ce développement-là qui, en satisfaisant aux besoins du présent, crée les conditions pour le développement dans le futur. Aujourd'hui ce qui constitue un problème épineux ce ne sont pas tellement les détails de l'orthographe et de la norme morphologique (par exemple, faut-il écrire en -ë final les noms masculins comme ballë, djalë, ujë etc.) mais c'est la confrontation de la langue albanaise avec les autres grandes langues, en particulier avec l'anglais, sur le plan lexical et terminologique. Dans l'Europe Unie, à laquelle nous visons adhérer, les langues nationales deviendront compatibles au niveau des capacités signifiantes et communicatives. A nous, les Albanais, il nous faut définir comment s'appelleront en langue albanaise plusieurs notions et objets du monde contemporain, soit en mots albanais, soit en emprunts et les insérer dans le nouveau dictionnaire normatif sans préjugés sur l'origine, mais tenant compte de la valeur signifiante et de l'emploi.

La langue standard est l'outil essentiel de la création et de la transmission de la culture et son progrès dépend directement du général développement économique du pays, de la démocratisation de la société et de son niveau culturel. Dans son exposé présenté il y a 30 ans dans le Congrès de l'Orthographe, Prof A. Kostallari se référait au programme des forces progressistes à l'aube de l'Etat albanais, en tirant de la presse des années '20 cette citation, qui éveille chez nous du respect même aujourd'hui pour son auteur anonyme: "L'Albanie, et son peuple veut voir un progrès, et elle a tourné ses yeux vers l'Occident. Elle veut voir ses champs labourés selon la nouvelle méthode; elle veut voir ses forêts coupées selon le style moderne, pour qu'ils ne demeurent pas demain déserts; elle veut voir ses minerais exploités sans mettre le peuple sous le joug économique; elle veut voir ses écoles progresser et égales à celles de l'Europe; elle veut voir le citadin, le villageois, le paysan fiers, riches, heureux et tout centre grand ou petit, lié par les chemins de fer. Elle veut voir et faire se rencontrer Korça et Shkodra en 5-6 heures; elle veut joindre le

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Comparez: Jean-Luis Duchet, art. cit., p. 211.

Nord et le Sud, enlever le fanatisme et créer une nation commune, développée, civilisée et cultivée dans tout aspect "23. Aujourd'hui nous vivons à une époque de transformations dynamiques, où le développement ultérieur de la langue albanaise ne peut pas être laissé en dehors de l'attention et du soin d'une organisation, qui réunira la compétence scientifique à la puissance impérative. La langue standard est une valeur qui doit être bien administrée comme toute autre valeur. On s'attend à ce que cette conférence mette au point la collaboration institutionnalisée des centres de recherches de la linguistique albanaise, qui visera instaurer une politique linguistique adéquate et active. Nous exprimons la confiance que nous allons trouver non seulement de l'encouragement mais aussi un appui matériel constant et nous avons la conviction que les fruits de notre activité seront au service direct de la matérialisation des anciens désirs de ces générations-là qui ont fondé notre dignité nationale.

<sup>23 &</sup>quot;Gazet'e Korçës", 18 janvier 1921, l'éditorial "Dy fjalë kandidatëve për deputetë" (selon A. Kostallari, Gjuha e sotme letrare shqipe dhe disa probleme themelore të drejtshkrimit të saj, dans "Kongresi i Drejtshkrimit të Gjuhës Shqipe 20-25 nëntor 1972", Tirana, 1973, p. 71.

#### Anila LANI (BITRI)

#### LA FIGURE DE SCANDERBEG DANS LE THEATRE ESPAGNOL DU 17<sup>E</sup> SIÈCLE

Le héros national des Albanais, Georges Kastrioti dit Scanderbeg, et son époque ont été et seront l'objet d'études des historiens albanais à Tirana, à Prishtina et des historiens albanais vivant à l'étranger, ainsi que des albanologues étrangers. Mais alors que la plus grande attention a été prêtée aux études historiques, les études concernant la figure de Scanderbeg dans les œuvres littéraires ont été d'un moins grand nombre et tardives. Dans le vaste ensemble des œuvres dédiées au héros national albanais, la littérature française a été, sans doute, la plus étudiée, premièrement à travers l'étude exhaustive de Ymer Jaka "Scanderbeg dans la littérature française" l'Aradis que la littérature ibérique, espagnole et portugaise, n'était pas étudiée. Ce fait a attiré l'attention surtout lors de la deuxième Conférence des études albanologiques, qui a eu lieu à Tirana, à l'occasion du 5<sup>e</sup> centenaire de la mort de Scanderbeg, au cours de laquelle ont été présentées un certain nombre d'études sur la figure de Scanderbeg dans la littérature anglaise, française, italienne, allemande etc., tandis que les littératures ibériques n'ont été mentionnées qu'en passant.

Le héros national des Albanais et son époque ne sont pas présentés moins dans la littérature ibérique, en particulier dans celle espagnole. Le Traité connu entre Scanderbeg et Alphonse V d'Aragon et de Naples<sup>2</sup>, ainsi que les précédentes et suivantes relations entre les Albanais et les Espagnols ont été reflétées non seulement dans plusieurs documents historiques, mais aussi dans un nombre important de créations folkloriques, poétiques, dramatiques etc., sur le héros national albanais, lequel, on pourrait l'avouer avec certitude, a été une figure très connue en Espagne, au 17<sup>e</sup> siècle, et même plus tard. Les relations privilégiées albano-espagnoles offrent aujourd'hui une grande richesse de créations qui devraient être étudiées. Le grand écho de l'épopée de Scanderbeg en Espagne n'est pas passé sans reflets dans le pays voisin, le Portugal, le premier pays européen où a été traduite la fameuse œuvre de Barleti.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ymer Jaka: Skënderbeu në letërsinë frënge, Prishtinë, 1990.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Le Traité de Gaète, signé le 26 mars 1451, entre Scanderbeg et Alphonse V d'Aragon et de Naples.

## LE THÉÂTRE ESPAGNOL DU 17° SIÈCLE: QUELQUES CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES

L'Espagne du 17<sup>e</sup> siècle était le pays où, plus qu'ailleurs, Scanderbeg apparaissait comme un héros de la scène. En France, en Angleterre, en Allemagne ainsi qu'au Portugal, Scanderbeg était un héros préféré de la poésie, de la nouvelle et des autres genres littéraires, mais il était absent sur la scène du théâtre. En Espagne, c'est le contraire. Aujourd'hui l'on a entre les mains sept pièces de théâtre sur Scanderbeg, écrites et mises en scène au siècle d'or de la littérature espagnole, et il peut y en avoir plus encore. La raison pour laquelle Scanderbeg était tellement présent dans le théâtre espagnol s'explique en particulier par l'exceptionnelle popularité que ce genre d'art avait en Espagne, au 17<sup>e</sup> siècle. Probablement jamais, dans aucun autre pays, le théâtre n'a eu une telle popularité comme à l'Espagne de ce siècle-là. Tout comme la tauromachie, le théâtre a été l'une des plus grandes passions des Espagnols. D'ailleurs, même dans l'église, les spectacles de théâtres ont joué un grand rôle et l'Espagne est l'unique pays où l'on a poursuivi la tradition médiévale des spectacles religieux lesquels, ayant déjà pris une nouvelle forme, sont appelés *Autos Sacramentales*.

La grande popularité du théâtre a dicté le besoin pour un grand nombre d'œuvres théâtrales. Les écrivains en ont écrit autant qu'on a du mal à le croire aujourd'hui. Dans l'une des histoires relatées par la littérature mondiale l'on dit de l'Espagne que: "Jamais, dans aucun autre pays, on n'a écrit autant de pièces de théâtres qu'en Espagne: sûrement le nombre va à quatre mille pièces de théâtre, seulement au 17<sup>e</sup> siècle". Lopez de Vega déclare avoir écrit une bonne partie de ces comédies en 24 heures seulement<sup>3</sup>.

Cette inflation d'œuvres dramatiques naturellement a mené à une confusion et à des mélanges lors de leur publication, auxquels n'ont pu échapper ni les œuvres écrites sur Scanderbeg; ainsi, par exemple, l'œuvre de Luis Velez de Guevara a été attribuée à Lopez de Vega. Les écrivains vendaient leurs œuvres aux sociétés théâtrales lesquelles les massacraient après, en fonction de leurs besoins et de leurs désirs, à tel point que souvent, les auteurs ne reconnaissaient plus leurs propres œuvres. Dans les publications de l'époque, souvent illégales, l'on a confondu même les noms des auteurs, ce qui a provoqué des problèmes au niveau de la reconnaissance des auteurs des œuvres, rendant souvent presque impossible l'analyse critique des textes.

Il faut tenir compte qu'en Espagne on utilisait un seul nom pour tous les genres dramatiques: *comedia*, indépendamment du fait que le contenu pouvait être comique ou tragique, bien que, dans la majorité des cas, ces deux éléments

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Historia e letërsisë botërore, 4<sup>e</sup> Livre, Prishtinë, 1986, p. 276.

aient été mélangés. A cette période-là l'on ne distinguait que le drame religieux (auto sacramental) et il y avait aussi les autres formes plus courtes: la farce, l'intermède et la courte pièce musicale (zarzuela).

Étant un genre si populaire, le drame espagnol de ce siècle-là était, en une certaine mesure, obligé de s'adapter aux goûts et aux exigences des spectateurs avides, de toutes les couches sociales. Cela a fait que dans la comédie espagnole s'unissent le tragique au comique, les larmes au rire, la danse au chant. L'événement, avec ses imprévus obligatoires, donc l'action, a plus d'importance que le personnage, lequel souvent est superficiel et déclamatoire. Naturellement, pour comprendre la comédie espagnole et avec celle-ci, les créations concernant le héros national albanais, il est indispensable de prendre en considération certaines de ses caractéristiques: l'esprit religieux, l'esprit monarchique et l'esprit d'honneur.

#### L'AUTO SACRAMENTAL SUR SCANDERBEG PAR MONTALBAN

L'Auto Sacramental de Montalban est le seul drame religieux sur Scanderbeg, que l'on connaît jusqu'à présent. Il s'intitule simplement "Scanderbeg"<sup>4</sup>. Ce drame religieux a été publié deux fois. La première publication du drame aurait dû être une œuvre à part, tandis que dans sa deuxième publication il devint partie intégrante du recueil "Pour tous, Exemples moraux, humains ou divins, où l'on traite de différentes sciences, matières et facultés"<sup>5</sup>. Ce recueil fut réalisé divisé selon les sept jours de la semaine.

L'on souhaite préciser ici que le Dr Ymer Jaka, dans son livre sur la figure de Scanderbeg dans la littérature française, a donné un autre titre à l'œuvre de Montalban "Le Prince-esclave Scanderbeg''é et une autre année de publication, plus récente, l'année 1629. Mais Ymer Jaka admet qu'il n'a pas eu la possibilité de connaître les publications sur Scanderbeg en Espagne<sup>7</sup>. "Le Prince-esclave Scanderbeg" est l'œuvre d'un autre auteur espagnol. Il s'agît de Velez De Guevara et son œuvre fera l'objet d'analyse dans cette étude.

L'on pense que les données sur la publication de l'œuvre de Montalban, en 1629, peuvent être exactes. Ceci est fondé sur les données consultées dans le "Catalogue des pièces de théâtres", au Département des Manuscrits de La

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Juan Lopez Montalban, Escanderbech. Pedro Bluson. Huesca. 1633.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Bibliothèque Nationale de Madrid, Service du Microfilm, R 5286.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> El principe esclavo Eschanderbech.

<sup>7</sup> Ymer Jaka, Skënderbeu në letërsinë frënge, p. 228.

Bibliothèque Nationale de Madrid8, où on trouve d'inscrit l'œuvre avec son titre

et son auteur, ayant juste la même année de publication.

L'on ne dispose pas de beaucoup de données sur Juan Lopez Montalban, l'auteur de l'*Auto Sacramental*. L'on peut mentionner qu'il a été cité dans quelques histoires de la littérature, ensemble avec Tirso de Molina, comme les créateurs du sujet dans "Les amants de Teruel", un sujet espagnol<sup>9</sup> bien connu. Lopez de Vega aussi cite le nom de Montalban dans ses créations poétiques<sup>10</sup>. Bien que Montalban n'appartienne pas à la couronne d'or de la littérature espagnole, représentée par Servantes, Góngora, Lopez<sup>11</sup> de Vega, Quevedo et Calderon, il est un nom important du siècle d'or espagnol. L'Encyclopédie espagnole le caractérise comme "un ami et disciple de Lopez de Vega, qu'il a suivi dans ses comédies" <sup>11</sup>.

Les données témoignent que *Scanderbeg* de Montalban a été joué au moins deux fois sur les scènes de l'époque, en 1629 et en 1633. La première fois, comme le témoigne Martinez de Mora, la pièce a été mise en scène par Roque, sur lequel l'on manque d'autres informations, à l'exception de son nom. Tandis que de la deuxième mise en scène en témoigne la publication de 1638, où il est dit que le drame a été mis en scène par Balera, lequel a présenté l'auteur avec "un grand courage, de l'esprit et des inventions" le Dans les notes qui suivent la publication de 1631, l'on a témoigné du succès du drame et du spectacle même, lequel fut considéré "un spectacle particulier, érudit l'a publication fut accompagnée d'un sonnet le particulier, érudit l'admiration pour le spectacle, renforçait aussi les valeurs et "les bravoures sur lesquelles on écrivait" Le sonnet paraît avoir été chanté parce qu'il était accompagnée d'une harpe.

On avait pensé présenter l'Auto Sacramental un vendredi, donc l'on devait le lire, le déclamer ou le jouer un vendredi. Cela a dû être lié au fait que le héros du christianisme devait être rappelé juste le vendredi, le jour de la semaine qui rappelait aux gens le grand sacrifice de Jésus même, sa

crucifixion.

<sup>9</sup> Historia e letërsisë botërore, Libri 4, Prishtinë, 1986, p. 314.

<sup>8</sup> La Barrera, Catalogo de las piezas de teatro, tomo I, Madrid, 1934.

<sup>10</sup> Lope de Vega, Obras Sueltas, T. XXXVIII. Biblioteca de autores españoles. Rivadeneira, sans le lieu de la publication, p. 239. Dans Loa para una égloga.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup>Enciclopedia de España, Literatura, Paris, 1980, p. 489.

<sup>12</sup> Juan Lopez Montalban, Escanderbech, Huesca, 1638.

<sup>13</sup> Op. cit., p. 195.

<sup>14</sup> Le sonnet est écrit par Montano.

<sup>15</sup> Montalban, Escanderbech, p. 195.

Montalban a disposé de beaucoup de sources pour écrire son œuvre. L'Histoire de Scanderbeg de Barleti a été publiée et traduite en Espagne un siècle avant qu'il n'écrive son ouvrage. Góngora a écrit sa fameuse romance dédiée au héros albanais. Mais, il paraît que la principale source pour Montalban, comme on l'a mentionné dans l'entrée de son drame, aient été les deux drames de Velez de Guevara<sup>16</sup>. L'Auto Sacramental de Montalban est le premier drame sur Scanderbeg publié en Espagne, mais non pas le premier drame d'écrit. Le fait que l'on trouve Christerna Maria, le personnage qui personnifie le christianisme, bien avant, sous le même nom, dans les drames de De Guevara, témoigne clairement dê l'influence de ce dernier sur Montalban. Les ressemblances des sujets aussi parlent en faveur de cette thèse.

La pièce théâtrale est précédée d'une courte préface écrite par l'auteur lui-même, où l'histoire du héros est présentée brièvement. Sous le nom de Scanderbeg, en tête de la page, débute la description de l'entrée du héros albanais dans la scène des événements. "Scanderbeg a dû parcourir un long chemin pour rendre possible la victoire de Vladislav, bien qu'il y ait eu cent mille Turcs qui l'accompagnaient. Et il a agi comme il l'avait prévu: il a tué, décapité, il les a tout pris en otage, à l'exception de ceux qui ont promis de se convertir en chrétiens. Vainqueur, avec ses hommes, le vaillant Scanderbeg devint maître de l'Epire, ne laissant aucune trace des Turcs dans son royaume, devenant ainsi le plus grand ennemi de Murat et celui qui causa à ce dernier le plus de pertes, en le vainquant dans beaucoup de batailles, en lui prenant beaucoup de villes avec d'importantes pertes humaines, matérielles suivies de diminution de sa réputation" 17.

L'Auto Sacramental est riche en atmosphères de batailles et en milieux de palais orientaux où se font voir des éléments chrétiens ou occidentaux ainsi que musulmans ou orientaux, à commencer depuis les armes<sup>18</sup>, les vêtements et jusqu'aux symboles<sup>19</sup> portés par des personnages personnifiant ces derniers.

Les événements se déroulent à Buda, dans l'une des zones de la capitale hongroise. Là, Scanderbeg combat et est vaincu par Christerna Maria, une belle femme qui symbolise l'Eglisc même, devant laquelle se rendait, s'abattait celui "qui avait envahi quatorze villages, qui s'était emparé de sept villes, qui avait

<sup>16</sup> Montalban, Escanderbech, dans Introduction, sans numéro de page.

<sup>17</sup> Id., Introduction, sans numéro de page.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Il s'agit d'armes chrétiennes, comme l'épée droite ou la croix-épée. De l'autre côté il y a le yatagan.

<sup>19</sup> Le personnage le plus important du bras chrétien tient une écu ayant pour emblème le Saint sacrement, des amphores et des coupes. Ces éléments sont enrichis aussi d'une source d'eau à leur base.

pillé trois puissances"<sup>20</sup>. "La Minerve chrétienne, la Hongroise héroïque, la merveille de Syrie, le rayon d'Europe<sup>21</sup>, expliquera au héros son origine à lui, lui dira qu'il est "du sang des Kastrioti, / comme on dit en Albanie / et on raconte à Jérusalem"<sup>22</sup> et l'invite à abandonner la Cour de Murat parce que "à la place de la croûte de son pain, \ je te donnerai du pain du ciel, \ dont le four est mon autel"<sup>23</sup>.

Naturellement, le héros avait déjà des dilemmes, comme il en arrivait dans la tradition chevaleresque de l'époque, dont on trouve des éléments même dans la pièce en question. La figure de Cristerna Maria était séduisante. Elle, "qui ne ressemble qu'à elle-même" lui a gagné le cœur avec ses yeux, ses mains et son épée<sup>24</sup>. Mais en même temps, cette figure féminine a révélé au héros de l'œuvre les grandes vérités qui témoignent de son origine<sup>25</sup>, de son pays, auquel il appartenait et lui a montré qui il était et ce qu'il représentait en personne.

Le drame se termine par un combat des deux grands: Murat et Scanderbeg. Dans le drame, le combat est une confrontation entre le vice et la vertu, entre l'obligation et la demande, entre la puissance et la grandeur, entre la richesse et la gloire. Mais après, le combat se réduit en une confrontation entre les deux puissances, entre leurs capacités à combattre et à gagner. Conformément aux normes chevaleresques féodales de l'époque ils demandent

à se confronter les armes. Scanderbeg triomphe.

Comme il est naturel, non seulement pour un drame religieux, l'Auto Sacramental est marqué d'un profond esprit chrétien. Scanderbeg était le défenseur du christianisme, il était l'incarnation du héros que le destin mettait entre deux religions: l'islamisme et le christianisme, entre son origine et son assimilation, entre l'Est et l'Ouest et il choisit et protège la religion de ses ancêtres, le christianisme. Christerna c'est la patrie, la religion, l'origine. "Christerna est avec toi" signifie que Jésus est avec toi. Et Scanderbeg, tout en combattant pour le christianisme, combat aussi pour sa patrie. Et inversement, en combattant pour sa Patrie, il combat aussi pour le christianisme.

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> Montalban, Escanderbech, p. 189.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Id., p. 186.

<sup>22</sup> Id., p. 187.

<sup>23</sup> Montalban, Escanderbech, p. 192.

<sup>24</sup> Id., p. 188.

<sup>25</sup> Christerna dit à Scanderbeg que son père à lui "est un roi aussi grand, / qul n'a d'égal que le soi-même / connu dans tout le monde / par le tout-puissant" (op. cit. p. 191).
26 Montalban, Escanderbech, p. 192.

Dans les études faites jusqu'à présent sur les créations des différents écrivains européens sur Scanderbeg l'on a remarqué la tendance de surestimation de l'élément patriotique, lequel ne manque pas dans les œuvres sur Scanderbeg, y compris aussi celles espagnoles, négligeant, pour des raisons déjà connues, les éléments chrétiens, donc religieux. Entre temps il faut accepter que, dans la mentalité européenne, Scanderbeg était avant tout, un athlète de Jésus ou le héros du christianisme, fait qui a sensiblement conditionné son portrait dans les œuvres littéraires de l'époque.

Entre-temps, en ouvrant une parenthèse, l'on peut dire que les œuvres des auteurs albanais sur Scanderbeg avaient mis l'accent sur l'aspect historique, laissant au second plan l'aspect religieux. Il est intéressant d'ajouter que Ismail Kadare, dans la révision de son roman "Les tambours de la pluie", publié dans le deuxième volume de ses œuvres complètes<sup>27</sup>, a encore fortement mis l'accent sur l'élément religieux de la lutte de Scanderbeg. Cela s'expliquerait d'une part par l'impossibilité d'avoir cet élément présent dans les publications de "Kështjella" avant les années '90 et d'autre part, par le besoin de l'auteur à rendre actuelle sa thèse que les Albanais sont une nation d'origine chrétienne et qu'ils doivent revenir à leur première religion.

# SCANDERBEG DANS DEUX DRAMES DE LUIS VELEZ DE GUEVARA

Luis Velez de Guevara<sup>28</sup> est l'un des noms connus de la littérature espagnole du 17<sup>e</sup> siècle. Il est un auteur très tenté par la dramatisation des légendes historiques, dans lesquelles il ajoute du lyrique, des chants et des danses<sup>29</sup>. De Guevara n'a pas écrit des comédies de celles qu'on appelait "de la toge et de l'épée", tirées de la vie mondaine de la bourgeoisie de l'époque, puisque ses pièces dramatiques il les écrivait pour un public populaire.

De Guevara est l'auteur de deux drames sur Scanderbeg: "Le Prince esclave" et "Le Prince Scanderbeg". L'on ne connaît pas encore l'année de publication du drame "Le prince esclave", par contre, l'on connaît deux publications de "Le Prince Scanderbeg", en 1634 et en 1679. Mais, si l'on tient compte du fait que Montalban, en 1629, cite les deux œuvres, l'on pourrait conclure que même "Le Prince Scanderbeg" est écrit avant cette année-là. En

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Ismail Kadare, Vepra, 2<sup>e</sup> vol., Fayard, Paris, 1994.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Luis Velez de Guevara (1579-1644). Il est qualifié comme successeur de Lope de Vega-s. Il appartient à la période de la floraison du style baroque en Espagne.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Historia e letërsisë botërore, p. 287.

effet, les deux œuvres de De Guevara, sont les premiers drames sur Scanderbeg

dans l'Espagne du 17e siècle.

La confusion sur l'auteur de "Le Prince Scanderbeg" a duré pendant des siècles. Cette œuvre a été attribuée à Lopez, plus tard à Belmonte Bermudez, mais les précisions par les recherches ainsi que le matériel possédé actuellement ne laissent aucun doute sur son auteur. Elle est de Luis Velez de Guevara.

Pour aucun des drames en question l'on n'a pas d'information sur leur mise en scène. Dans les licences<sup>30</sup> accompagnant les éditions des drames de cet auteur ou dans leurs préfaces qui prennent la forme d'une dédicace<sup>31</sup>, l'on souligne le fait que les drames publiés y compris celle sur Scanderbeg," n'ont

rien contre la religion chrétienne"32.

"Le prince esclave", premier ouvrage de De Guevara<sup>33</sup>, comporte une galerie de personnages, plus riche que dans L'*Auto Sacramental* de Montalban, bien qu'ici apparaîtront de nouveau Scanderbeg, Murat, Christerna etc. Il se fait remarquer la présence du fils de Murat, Mehmet, d'une part, et de Moisi Golemi<sup>34</sup> de l'autre: deux personnages empruntés aux événements historiques réels.

Ici, l'on distinguera quelques moments de l'œuvre. D'abord mettons ici la menace de Sultan Murat, qui est trop sévère : "Bien vite tu verras mon offensive, Ô Albanie, la condamnation sur tes murs que je transformerai en volcans et ruines" 35, puisque la valeur du héros augmente encore plus, quand il combattra contre une férocité et une grande force militaire dirigée par la plus haute autorité du royaume ottoman lui-même, la plus terrible puissance de cette

époque-là.

Deuxièmement, nous avons une invention de De Guevara, une déviation des faits historiques: Scanderbeg est attendu venir dans son pays par la mer, avec toute une armée à lui, accompagné d'un certain Carlos qui a aidé au passage de la Marine grecque vers Faro de Messine. Et tous souhaitent que "le ciel souffle en sa faveur" 36. Les paroles de Christerna qui est sortie pour attendre Scanderbeg sont miraculeuses: "car pour mon amour la réputation s'envolera la mer cessera de l'empêcher lcar de son écume il est né let sous

<sup>&</sup>lt;sup>30</sup> Il se passe ainsi dans la publication de 1679 du "Le Prince Scanderbeg".

<sup>31</sup> C'est ce qui se passe dans la publication de 1634, où il y a une introduction écrite par Pedro Escuder.

<sup>32</sup> Comedias nuevas de los mejores ingenios de Espana, 35e vol., Madrid, 1679.

<sup>33</sup> Luis Velez de Guevara, El principe esclavo, Madrid, s. a.

<sup>34</sup> Dans le livre, il porte le nom Moisi Golento.

<sup>35</sup> Luis de Guevara, El principe esclavo, Sh. M., p. 9.

<sup>36</sup> lb.

cette conviction, moi / je sors pour attendre sur la côte /pour l'Albanie, avec sa noblesse /son arrivée désirée" <sup>37</sup>.

Mais il n'y manque pas d'autres faits ou éléments, basés sur l'histoire présentée par Barleti. Ainsi, comme il en est dit même plus haut, le personnage historique de Moïsi Golemi est présent dans la pièce de De Guevara. C'est Moisi qui demandera à Georges Kastrioti des preuves importantes pour démontrer que bien lui et personne d'autre: "D'abord, comme j'ai dit / pour faire plaisir à l'Albanie / montre-nous /un vrai signe /que tu devrais avoir sur ton bras / droit "38 que ce fut Georges, le fils de Jean Kastrioti, qui, pour la malheureuse tragédie de l'Albanie, a été pris en otage par Murat<sup>39</sup>.

Le moment de la reconnaissance, un motif très utilisé dans la littérature médiévale, se rencontre aussi dans le drame de De Guevara. Le héros est de nouveau lié par le serment de ses ancêtres, voire, unifié à eux dans son habillement<sup>40</sup>. "Donc, fais, devant le ciel, ô Albanais /le serment invincible et la promesse /que je tiendrai à partir d'aujourd'hui/..../ jusqu'à la victoire ou à la mort"<sup>41</sup>.

L'arrivée du Légat du Pape, dans l'œuvre, témoigne que le Héros a accepté le rôle qu'on lui a offert pour être le défenseur du christianisme, le porteur de l'épée laquelle, dans sa main, deviendrait la terreur des couteaux de Damas. Cela témoigne que le héros croît en "la Sainte religion et en Dieu qui donne une forme au visible et à l'invisible"<sup>42</sup>.

C'est juste ce même moment qui fait allusion de la liaison non seulement entre Kastrioti et La Papauté, mais aussi avec les autres princes chrétiens de l'Occident. C'est donc ce moment-là historiquement réel de la promesse d'aide de la part de l'Europe pour une lutte universelle contre les Turcs. Mais, dans cette œuvre, la promesse est faite par l'envoyé du Pape et non pas par les Vénitiens ni par l'Archevêque de Durrës.

Voulant montrer la force et l'espace où s'étendait le pouvoir et l'influence de Kastrioti, Guevara s'est servi d'éléments tels que l'origine des combattants<sup>43</sup>, en citant des batailles dans des lieux différents, des noms de

<sup>37</sup> Luis de Guevara, El principe esclavo, Sh. M., p. 9.

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> *Id.*, p. 10.

<sup>39</sup> Id., p.10

<sup>40</sup> Moisi Golento (Moïsi Golemi) dit à Kastrioti que, pour entrer dans la ville de Kruja et pour être couronner Roi des Albanais, il devait se vêtir selon les habitudes albanaises. Même auteur, même œuvre, o. 10.

<sup>41</sup> Id., p. 11.

<sup>42</sup> Id., p. 10.

<sup>43</sup> Id., p. 16.

forteresses<sup>44</sup>, il donne des chiffres de l'armée dirigée par le Héros et, pour montrer la place particulière qu'occupaient ses relations avec l'Espagne de cette époque-là, il dit que Scanderbeg demanda même un cheval espagnol capable de danser sous le rythme des tambours, et de toucher le Nil écumeux... <sup>45</sup>.

Un examen attentif des deux publications du drame "Le Prince Scanderbeg", deuxième drame de De Guevara<sup>46</sup>, montre clairement qu'il s'agit

d'une réimpression du même texte, tel quel.

La publication de 1634 est comprise dans le recueil intitulé "La vingthuitième partie des comédies de différents auteurs" 47 dans lequel la onzième comédie est celle de Luis Velez de Guevara.

Les personnages de ce drame sont presque identiques à ceux du drame "Le Prince esclave". Dans cette pièce aussi apparaît Christerna, mais maintenant elle est "fille légitime et unique /de Kastriot Teodor /de la vielle race héroïque /des princes de l'Albanie" 48, qui, touchant Kastrioti avec la vraie histoire de son origine et des circonstances à cause desquelles il se trouve au service de Murat, l'invite à se retirer de Buda 49 et de rentrer dans son pays. Tandis que, pour ce qui est du sujet, l'on dirait qu'il ressemble au sujet de l'Auto Sacramental de Montalban qui a été écrit plus tard et aussi à "Le Prince esclave".

La figure de Scanderbeg dans les drames de De Guevara est toujours au centre de l'œuvre. Étant le personnage principal des deux drames, le héros albanais se présente dans des situations aussi bien semblables que différentes. Il faut dire que dans ces drames, il est un personnage assez complexe, loin des traitements simplifiés et schématiques que l'on trouve souvent dans la littérature de cette époque-là, lorsqu'il s'agît d'écrire sur les héros.

Bien qu'écrivant sur un personnage bien connu (parce que la figure de Scanderbeg est très populaire dans l'Espagne du 17 e siècle 10 De Guevara a su maintenir un rapport bien équilibré entre le fait historique et la création

<sup>44</sup> Luis de Guevara, El principe esclavo, Sh. M., p. 16-17.

<sup>45</sup> Ib., p. 17.

<sup>46</sup> Luis Velez De Guevara, El principe scanderbey, Parte XXVIII de Comedias de Varios Autores. Pedro Bluson. Huesca. 1634.

<sup>47</sup> Publié dans l'Université de Huesca-s, par Pedro Bluson.

<sup>&</sup>lt;sup>48</sup> Luis Velez De Guevara, El principie escanderbey, Comedias Nuevas..., Madrid, 1679, Ser. mic., p. 217.

<sup>49</sup> Dans cette œuvre aussi les événements se déroulent à Buda.

<sup>50</sup> Il suffit de rappeler le fait que seulement l'œuvre de Marin Barleti "Jeta dhe bëmat e të famshmit Gjergj Kastrioti, i thirruri Skënderbe...", a connu jusqu'à temps où écrit Luis Velez de Guevara, 4 éditions dans l'Espagne de l'époque.

artistique. Scanderbeg est présenté comme le symbole de toutes les vertus, comme l'union des valeurs morales et des capacités combatives. Chez le héros albanais s'unissent, avant tout, le guerrier et l'amant. Tandis que le guerrier se met toujours en rapport avec sa patrie, l'Albanie, l'amant est en rapport avec la femme, Christerna. D'une lecture tant soi peu attentive des deux drames de De Guevara, il n'est pas difficile de s'apercevoir que le dessin du héros par l'auteur se fait autant par les qualifications guerrières des armes que par les métaphores délicates de l'amour.

Sans aucun doute, comme dans toutes les oeuvres écrites sur lui, non seulement en Espagne, chez De Guevara aussi, Scanderbeg est une symbiose de la personnalité historique et de l'imagination artistique, un héros galant, qui traverse des péripéties en guerre comme en amour, Scanderbeg de De Guevara est dans les deux cas un homme de parole. Homme de parole en guerre, avec les soldats, et homme de parole en amour, avec les femmes.

Il faut ajouter que le portrait de Scanderbeg donné par De Guevara a servi de modèle aux oeuvres écrites par la suite en Espagne sur le héros albanais. Cela on le verra plus loin.

#### "LES FILS DE LA DOULEUR OU L'ALBANIE TYRANNISÉE" UN DRAME POUR LES ALBANAIS.

"Les fils de la douleur ou l'Albanie tyrannisée" est l'un des drames espagnols sur Scanderbeg, qui ne figure pas dans les bibliographies albanaises ni dans celles des auteurs étrangers, connues jusqu'à présent. Un exemplaire de la publication de 1764 est connu comme la première publication de l'ouvrage en question<sup>51</sup>.

L'époque quand son auteur Francisco de Lerva<sup>52</sup> a vécu montre clairement que ce drame aussi, bien qu'on ne sache pas quand il a été écrit, quand il a été mis en scène et quand il a été publié pour la première fois, appartient au fonds des drames du 17 esiècle.

C'est le temps de l'offensive des Turcs sur les terres albanaises. Le Sultan demande en otage les fils des Albanais. Les fils de Jean Kastrioti sont petits, à peine baptisés. Leur père, Jean, est très soucieux pour eux et "avant que ne tombe le nuage noir de ses yeux, une mer de larmes pour que la terre

<sup>51</sup> Ce titre nous l'avons trouvé pendant nos recherches dans la Bibliothèque Nationale de Madrid.

<sup>52</sup> Francisco de Lerva (1630-1676) était ami de Calderon de la Barca-s.

s'irrigue" il s'éloigne en imposant au Sultan la condition: "je te les donne chrétiens et tels tu dois me les rendre"53.

Kastrioti reparaîtra sur la scène, vieux et fatigué. Solitaire, il supplie les vieux moines de la Croix d'Aragon de lui ouvrir la porte et de lui permettre de pleurer ses fils absents. Le vieux s'est repenti: "parce que, pour sauvegarder le nom de roi, /j'ai donné en otage aux Turcs, mes fils comme un trophée"54.

Plus tard, sans s'attarder sur des détails du sujet, commencent les batailles de Scanderbeg pour le Sultan, ses victoires consécutives, alors que dans la Cour de Murat il y a des intrigues et des choses bizarres qui se passent. Mais Georges, habillé en turc et, en plus, déjà avec un autre nom, celui de Scanderbeg, apporte la gloire, mais trouve la mort, les pleurs. On a tué ses frères. Le vieux Kastrioti à Constantinople pleure ses fils:

Je pleurerai mes jolis fils,

Comme le saule couvert de mousse,

Ressemblant tout ce qui est mouillé,

Aux brins de leurs cheveux.

La douleur du vieux est tellement grande que même la montagne veut parler, même le vent veut pleurer. Et lui, de nouveau supplie le Sultan à ne plus lui causer d'autres douleurs, à protéger l'autre fils, Georges. Plus tard, père et fils partent pour venger les frères, otage du Sultan Murat.

Jean Kastrioti meurt en disant:

"La douleur m'a abattu : mes fils, Parce que vous l'avez causée. Dans les siècles à venir Fils de la douleur qu'on vous appelle"55.

L'histoire et la fiction: En effet, le problème du rapport entre l'histoire et ses transformations ou ses modifications est un thème ample, qui peut être traité à part pour chaque drame qui a au centre le héros national albanais. Mais "Les fils de la douleur ou l'Albanie tyrannisée" paraît être un cas particulier, soit en ce qui concerne l'exploitation des faits offerts par les sources historiques, soit en ce qui concerne la fiction libre.

Il paraît que l'auteur ait connu et exploité l'œuvre de Barleti puisque au centre du drame se trouve la prise en otage des fils de Jean Kastrioti par Murat.

<sup>53</sup> Francisco de Lerva, Hijos del dolor y Albania tiranizada, Comedia famosa, s. L. 1746. Serv. Mic. On n'y distingue pas de numéro de page.

<sup>54</sup> Ibid..

<sup>55</sup> Ibid..

Aussi la mort ou l'empoisonnement des frères de Georges par le Sultan, appartiennent-ils aux données fournies par Barleti. Mais, alors que chez Barleti ils sont morts après la mort de Jean Kastrioti, dans le drame de Lerva, le vieux arrive à Constantinople quand ses fils rendaient le dernier souffle. Naturellement, cette modification a été faite en fonction des besoins de l'évolution dramatique de l'œuvre.

Mais l'histoire en général, pour Lerva, est un cadre dans lequel il y a suffisamment de liberté. Les dialogues de Scanderbeg avec son père Jean, effondré par la mort de ses fils, et ceux de Mehmet avec son père Sultan Murat, que d'ailleurs il le tue, appartiennent totalement à la fiction littéraire.

L'histoire des fils de la douleur, en effet, est un drame sur les Albanais. Si dans les autres drames, Scanderbeg est une figure dominante, pour ne pas dire unique, le drame de Lerva dispose d'une riche galerie de personnages. Dans cette pièce, l'élément patriotique se sent bien plus fort que dans les drames des autres auteurs. L'Albanie et ses hommes sont plus présents. L'élément chrétien cette fois est incarné non pas par une femme, Christerna, mais par Jean, le père de Georges. Le fait même, que ce rôle est joué par le père albanais et non pas par l'amante ou la jeune femme hongroise, comme dans les autres drames, va en faveur du renforcement des tons patriotiques.

Indépendamment de sa fin un peu schématique, l'œuvre "Les fils de la douleur ou l'Albanie tyrannisée" garde des valeurs artistiques indiscutables. Peut-être, dans aucune des pièces du théâtre espagnol sur Scanderbeg, n'existait-il une psychologie des personnages tellement fine que dans cette œuvre.

## UNE COMÉDIE QUE L'ON CONSIDÉRAIT DE PERDUE.

Petrovitch a parlé d'une farce intitulée "Scanderbeg"<sup>56</sup>. La Barrera aussi, dans le "Catalogue" mentionné ci-dessus, cite un burlesque de Felipe Lopez, ayant le même titre, de 34 pages, qui appartient au 17 e siècle. La Barrera ajoute que c'est un manuscrit portant le numéro M 7009. Cette donnée, Barrera l'a eue de Duran<sup>57</sup>. Dans son livre sur Scanderbeg dans la littérature française, Ymer Jaka, mentionne le fait que Petrovitch a parlé d'une farce de Felipe Lopez et il ajoute même que "l'on ne dispose d'aucune donnée sur cette œuvre"<sup>58</sup>.

<sup>56</sup> George Petrovitch, Essai de bibliographie raisonnée, Paris, 1881, p. 151.

<sup>&</sup>lt;sup>57</sup> La Barrera, Catalogo de las piezas de teatro, tomo 1, Madrid, 1934.

<sup>58</sup> Ymer Jaka, Skënderbeu ..., p. 228.

L'orientation du "Catalogue" de La Barrera est exacte. La comédie de Felipe Lopez se trouve dans la Bibliothèque Nationale de Madrid en manuscrit. Elle s'intitule "Grand drame sur Scanderbeg" - Satirique. Il n'existe aucune information sur le temps quand ce drame a été écrit ni même s'il a été mis en scène ou publié. Aussi, ne savons-nous rien d'important sur l'auteur, à l'exception du fait mentionné par Barleti, qu'il est un écrivain du 17 e siècle.

La traduction du burlesque de Lopez d'un manuscrit microfilmé, présente de grandes difficultés, surtout, si l'on prend en considération l'écriture de l'auteur laquelle est difficile à comprendre. Dans cet exposé l'on se limitera à une présentation générale de l'œuvre, espérant à une possible traduction

complète, plus tard.

Dans le burlesque de Lopez se trouve une ample galerie de personnages que l'on a rencontrés avant, soit dans l'*Auto Sacramental* de Montalban, soit dans les drames de De Guevara et de Lerva: Scanderbeg, Murat, Ceilan, Celio, Lain, Alberto, Rosa, Christerna, le roi de Sicile, des soldats. Il y a donc un étonnant mélange lequel, en soi, montre que toutes ces créations non seulement viennent avant le burlesque, mais lui ont servi de source aussi. En faveur de ce jugement qui fait penser que le burlesque est plus tardif, va le simple argument que sur une œuvre dramatique sérieuse, on peut construire une œuvre d'humour et non le contraire. D'autre part, il est bien claire qu'une œuvre inédite ne peut pas servir de source à une œuvre publiée, mais c'est le contraire. En conclusion, le burlesque doit avoir été écrit vers la deuxième moitié du 17 e siècle.

La première scène est à peu près identique à celle de l'Auto Sacramental ayant pour protagonistes Scanderbeg et Christerna, de nouveau dans l'une des zones de la capitale hongroise, Buda. Mais les tons historiques

ont été remplacés par des tons humoristiques du burlesque:

Qui es-tu, ô déesse ivre, Qui es-tu, ô hongroise rusée, qui es-tu, ô merveille de l'épée, Qui es-tu, ô rayon de trophée<sup>59</sup>.

### DEUX INTERMÈDES SUR SCANDERBEG.

L'intermède ou l'entracte, une pièce dramatique très courte, en général agréable, qui se jouait pendant le repos des deux actes, est devenu un genre assez populaire dans l'Espagne du 17 e siècle.

Il est évident que la figure de Scanderbeg, tellement populaire, ne pouvait pas demeurer en dehors de ce genre. Jusqu'à présent on connaît deux

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> Felipe Lopez, Gran comedia de Escanderbey, Burlesca, Manusc. BNM, première feuille du manuscrit.

intermèdes sur Scanderbeg, avec des sujets semblables des deux auteurs: Francisco de Quiros et Melgarejo.

L'intermède de De Quiros, on l'a trouvé dans la deuxième partie du volume: "Différents intermèdes" partie d'une collection<sup>60</sup> publiée en 1644. La collection en question a été publiée aussi en 1630, mais l'intermède sur Scanderbeg n'y figure pas. L'on a appris que le même recueil était publié de nouveau plus tard mais l'intermède de De Quiros n'est même pas là<sup>61</sup>. L'on a eu aussi une autre information sur une réédition en 1664<sup>62</sup> mais cette fois non plus l'on n'a pas trouvé l'intermède. Donc, l'unique publication demeure celle de 1644<sup>63</sup>.

L'intermède de Melgarejo a dû être écrit plus tard. Ceci est témoigné par le titre même "Nouvel intermède sur Scanderbeg"64. Petrovitch, se référant à La Barrera<sup>65</sup> écrit que Melgarejo est l'auteur d'un poème intitulé "Scanderbeg" lequel doit commencer par le vers: "Ami Onofre, vous sans joie..."66 Il ajoute que ce poème n'a peut-être pas été imprimé, mais il a été gardé en manuscrit. En cherchant chez La Barrera ce que dit Petrovitch, l'on a trouvé les notes suivantes: "Le nouvel intermède sur Scanderbeg"67 de l'auteur Melgarejo. L'on a trouvé aussi le vers auquel se réfère Petrovitch, mais il ne s'agit pas d'un poème mais d'un intermède. D'autre part, l'intermède en question, ne débute pas avec le vers mentionné par La Barrera. Les recherches faites jusqu'à présent ne permettent d'ajouter rien de nouveau lié à quelque œuvre éventuelle, mais de toute façon, il est encore très tôt pour faire des suppositions. En se référant aux notes de La Barrera, l'on n'aura ni le lieu ni l'année de la publication de l'œuvre en question. Mais, en menant des recherches sur Melgarejo, dans la collection des intermèdes, dans le 17 e volume, l'on a trouvé le lieu de la publication de l'œuvre sur le héros albanais: c'est la ville espagnole de Séville. L'éditeur de

<sup>60</sup> Rasgos del Ocio. Selon le catalogue de Diaz.

<sup>61</sup> Toujours selon le catalogue de Diaz cette publication a été réalisée en 1661.

<sup>62</sup> Id..

<sup>63</sup> Nous ne disposons d'aucune information particulière sur l'auteur Francisco de Quiros.

<sup>64</sup> Francisco de Quiros, Entremes nuevo de Escanderbey. Entremes sueltos, Parte II, Madrid, 1644.

<sup>65</sup> G. Petrovitch, Essai de bibliographie raisonnée, p. 221, 225.

<sup>66 &</sup>quot;Amigo Onofre, vos sin alegria...".

<sup>67</sup> Melgajero, Entremes de Escanderbey, Joseph Padrino, Sevilla, s.a.

cette courte pièce de théâtre est Joseph Padrino<sup>68</sup>. Mais il manque toujours l'année de la publication.

Les situations dans les deux intermèdes sont presque identiques. Il n'y a que le lieu où se déroule l'événement qui est différent. Chez Quiros l'événement se déroule lors de l'élection d'un maire, tandis que chez Melgarejo, il se déroule dans une ambiance d'ivres.

Les intermèdes donnent fin à l'ensemble des oeuvres dramatiques sur Scanderbeg, que nous connaissons jusqu'à présent. De toute façon, cet ensemble reste toujours ouvert. Des recherches ultérieures peuvent apporter de nouvelles informations.

<sup>68</sup> Melgajero, Entremes de Escanderbey, Coleccion de Entremeses. Tomo XVII, Madrid, 1820.

#### Etleva NALLBANI

# QUELQUES OBJETS ANCIENS DANS LA CULTURE DE "KOMANI"

Un des faits archéologiques les plus marquants, pour la période de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age sur le territoire de l'Albanie, est la découverte d'une série de nécropoles et de trouvailles isolées dites "Komani" situées au Centre et surtout au Nord du pays (fig. 1).

Un nombre limité de rapports qui dataient du début de ce siècle<sup>1</sup> a été récemment suivi de fouilles et d'études plus complexes, surtout durant ces trente dernières années<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Pour une bibliographie sommaire sur la civilisation dite de "Komani", limitée à des rapports et des études du matériel provenant seulement de deux nécropoles, celle de Komani et celle de Kruja, voir: A. Degrand, Souvenirs de la Haute-Albanie (1901), p. 254-266; P. Traeger, "Mitteilungen und Funde aus Albanien", Zeitschrift für Ethnologie 32 (1900), p. 33-51; "Begräbnis-Pläze und Tumuli in Albanien und Mazedonien", Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft (1901), p. 43-48; Ippen 1901; Ippen 1907; S. Reinach, "Une nécropole en Albanie", L'anthropologie 12 (1901), p. 662-670; F. von Nopcza, "Beiträge zur Vorgeschichte und Ethnologie Nordalbanien", WMBH 12 (1912), p. 200-204; L. M. Ugolini, Albania Antica 1 (1927), p. 37-72.

<sup>2</sup> Sur la nécropole de Koman: H. Spahiu, "Les fouilles de 1961 dans la nécropole haute médiévale de la forteresse de Dalmace", *Studime Historike* 3 (1964), p. 71-96; "La nécropole de la forteresse de Dalmace", *Iliria* 9-10 (1979-1980), p. 23-40; "Anciennes trouvailles du cimetière médiévale de la forteresse de Dalmace", *Iliria* (1971), f. 227-262; la nécropole de Kruja: Anamali 1966; Anamali et Spahiu 1963; Anamali et Spahiu, 1979-1980; la nécropole de Shurdhah: D. Komata, "Sondages dans la nécropole de Shurdhah", *Studime Historike* 1 (1967), p. 127-135; "La nécropole Albanaise de Shurdhah", *Iliria* 9-10 (1979-1980), p. 105-121; la nécropole de Bukël: S. Anamali, "Une nécropole haute médiévale à Bukël de la Mirditë", *Iliria* 1 (1971), p. 209-225; La nécropole de Lezha: F. Prendi, "Une nécropole haute médiévale Albanaise", *Iliria* 9-10 (1979-1980), p. 123-166; La nécropole de Prosek: N. Doda, "Le cimetière Arbere de Prosek", *Iliria* 1 (1989), p. 137-177; Le cimetière de Durrës: F. Tartari, "Un cimetière du haut Moyen Age", *Iliria* 1 (1984), p. 227-250.

La civilisation de "Komani" est représentée par une série de nécropoles et trouvailles isolées au centre et au nord de l'Albanie actuelle. En dehors de celle-là, on a trouvé le cimetière de Mijele au Monténégro (O. Velimirovic - Zigic, Epoque préhistorique

Au cours de l'examen du mobilier funéraire fourni par ces nécropoles, communément datées du VII<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècles<sup>3</sup>, la présence de quelques objets plus précoces nous a incitée à entreprendre leur étude particulière.

Nous nous proposons donc de présenter ici ces objets qui sont antérieurs aux limites chronologiques généralement acceptées (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) des nécropoles étudiées. Au travers de leur étude spécifique, nous voulons essayer de montrer que des influences culturelles, parfois éloignées, se sont exercées sur la civilisation dite de "Komani".

Il s'agit d'une garniture de ceinture, qui provient de la tombe 6 de la nécropole de Kruja et qui a été dégagée durant les fouilles menées par le Centre Archéologique de Tirana en 1956, et d'une épée originaire de la même nécropole, mais dont le contexte de la découverte n'est pas précisé<sup>4</sup>. Ces objets sont actuellement conservés au Musée Archéologique de Tirana.

et protohistorique en Yougoslavie [1971], p. 152-153), le cimetière de Saint-Erasme près du lac d'Ohrid en Macédoine (V. Malenko, "New archeological finds in the sites Kozluk, Gabavci and Saint Erazmo", Macedoniae acta archaeologica 2 [1976], p. 219-235) et le cimetière d'Aphiona à Corfou en Grèce (H. Bulle, "Ausgrabungen bei Aphiona auf Korfu", MDAI(A) 59 [1934], p. 213-240). Les nécropoles dans la plupart part des cas se trouvent à proximité des voies stratégiques et commerciales, dans les régions riches en bois et en métal, ou sont liées à des forteresses ou à des évêchés (V. Popovic, "Byzantins, Slaves et Autochtones dans les provinces de Prévalitaine et Nouvelle Epire", Villes et peuplement dans l'Illyricum protobyzantin [1984], p. 216). La construction des tombes, le mode d'enterrement et le riche mobilier funéraire dégagé, constituent les caractères marquants de cette civilisation. Les tombes présentent la forme d'une caisse rectangulaire parfois rétrécie à la tête ou aux pieds ou évasée au centre, construites et couvertes de larges dalles de pierre ou plus rarement en briques. Les défunts sont déposés à même le sol, sur le dos, les membres supérieurs disposés de manières variées.

Le mobilier funéraire est représenté dans la plus grande partie par des objets métalliques en bronze et en fer, en moins grande quantité en argent et en or, se répartissant en objets de costume (fibules, éléments du ceinturon : boucles de ceinture, ferrets, appliques, passe-courroies, pendentifs) et de parure (bagues, bracelets, colliers, torques, diadèmes, boucles d'oreilles). Les armes et les outils sont moins présents, ainsi que la céramique et la verrerie.

<sup>3</sup> Cf. Anamali 1966, p. 210.

<sup>4</sup> Kruja est une petite ville située au centre de l'Albanie. Ce fut à la fin du siècle dernier que, sur le plateau de la ville, furent dégagées les premières tombes par le consul autrichien Th. Ippen 1901, p. 607, fig. 7; IPPEN 1907, p. 20 et p. 31. La nécropole a été l'objet d'autres fouilles qui ont permis la mise au jour d'une tombe en 1931, puis d'autres encore durant la seconde guerre mondiale et après en 1949.

- La garniture de la ceinture -

La tombe 6 de Kruja présentait la forme d'un caveau rectangulaire constitué de murs en pierres dont la paroi interne était faite de moellons soigneusement traités à l'épiderme, liés avec du mortier de chaux et d'argile. Les dalles en ardoise qui fermaient le caveau étaient aussi liées par le même mortier mixte. La tombe mesurait 1,52 m de longueur, 0,47 m de largeur et 0,51 m de profondeur.

Le défunt, une femme selon les fouilleurs, était couché à même le sol,

sur le dos, la tête disposée au nord et les membres supérieurs allongés5.

La tombe a livré :

- une petite amphore en terre cuite trouvée à ses pieds (perdue)

- une fibule en fer à pied retourné ; elle était cassée et sa position dans la tombe n'est pas précisée (perdue)

- une fibule cruciforme en alliage de cuivre dont la place dans la tombe

n'est pas connue non plus (photographiée avant sa disparition )6

- un collier de 44 perles différentes en verre autour du cou : dans les réserves du Musée, nous n'avons pas trouvé le collier. En revanche, deux petits colliers portent le numéro de la tombe, l'un de 17 perles en verre et l'autre composé d'une grosse perle de couleur bleu, de 18 petits perles en verre jaune et 4 en verre bleu

- des restes du cuir de la ceinture avec ses garnitures autour du bassin.

La position des éléments métalliques de la garniture était la suivante: la boucle de ceinture et le ferret se trouvaient au milieu du bassin; douze petites pièces d'appliques, dont six circulaires et six rectangulaires, mais dont

Dans les années 1956 et 1958, il y eut des sondages menés par le centre archéologique de Tirana, ainsi que des fouilles régulières en 1959 et 1960, mais sur une surface limitée à cause des récentes constructions superposées à la zone occupée par la nécropole. Au total, on a mis au jour 28 tombes dont la plupart du matériel dégagé a été acquis par le Musée Archéologique de Tirana. Peu de ces objets sont exposés au Musée de Kruja et au Musée National à Tirana.

A propos de la tombe 6, on sait qu'elle fut dégagée en 1956 par S. Anamali et H. Spahiu 1963, fig. 2, mais sa place sur la planimétrie des fouilles n'a pas été indiquée, tandis que les données sur la découverte de l'épée sont encore plus floues. Les mêmes auteurs signalent sa provenance de cette nécropole, mais sans préciser le lieu et l'année, cf. Anamali et Spahiu 1963, p. 19.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Anamali et Spahiu 1979-1980, p. 53.

<sup>6</sup> Anamali et Spahiu 1963, p. 34, fig. 13, 4.

seulement quatre peuvent être étudiées du fait de la décomposition des autres, alternaient sur les deux côtés de la ceinture avec deux passe-courroies (fig. 2).

Les objets qui datent la tombe sont les objets les plus récents, à savoir le collier et la fibule au pied retourné. Les colliers de perles semblent fréquents du VI<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle dans des provinces Byzantines<sup>8</sup> et sans doute cette date est-elle acceptable dans notre cas, même si nous ne sommes pas sûre d'avoir sous les yeux le véritable collier.

Les fibules à pied retourné seraient, dans les nécropoles de la civilisation de "Komani", des objets unisexes<sup>9</sup>. Elles sont apparues dans les régions balkaniques sous différents types de la fin du IV<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle. Certaines parmi elles sont originaires de la culture de Tcherniakhov<sup>10</sup>, tandis que les autres sont des types balkaniques caractéristiques. Selon S. Uenze<sup>11</sup>, les fibules à pied retourné provenant des nécropoles de Nord de l'Albanie ont été fabriquées au VII<sup>e</sup> siècle et elles empruntent leur forme aux variantes barbarisées de fibules romaines que sont les modèles balkaniques à pied retourné et à anse étroite du VI<sup>e</sup> siècle. Mais, même parmi ces fibules avec un pied de forme rectangulaire, caractéristique de la culture de "Komani", nous remarquons des variantes qui vont du VI<sup>e</sup> jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, voire même plus tard (IX<sup>e</sup> siècle).

La datation normale de la tombe 6 est donc comprise entre le VI<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle.

Le reste du matériel présente deux objets particuliers, manifestement masculins : l'un antérieur, la fibule cruciforme, l'autre, la garniture de ceinture, de date plus difficile à établir.

<sup>7</sup> Anamali et Spahiu 1963, p. 61, pl. XIII.

<sup>8</sup> J. Callmer, Trade beads and bead trade in Scandinavia. ca. 800 - 1000 A. D. (1977), p. 98. Le collier appartient aux perles du groupe E, dans la typologie de Callmer. Il est très probable que la zone de leur production soit dans l'empire Byzantine, comme une continuation de production de l'époque Romaine et des Migrations jusqu'au Haut Moyen-Age.

<sup>9</sup> Constatation faite sur l'analyse du mobilier des tombes de "Komani": voir ma thèse en cours de rédaction.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> E. A. Gorjunov et M. M. Kazanski, "O proishozdenii chirokoplostincutyh fibul", in Kratkie Soobscenija, Instituta Arheologii 155 (1978), p. 26.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> S. Uenze, Die spätantiken Befestigungen von Sadovec (Bulgarien), Die Kleinfunde (1992), p. 152-154.

La fibule romaine tardive cruciforme<sup>12</sup>, appartient au type Keller IVA, datée par les monnaies de 337 à 383 de notre ère<sup>13</sup> et Pröttel III-IVB, datées de 330 à 420<sup>14</sup>.

La boucle de ceinture (fig. 3a) en alliage de cuivre, moulée d'une seule pièce, est en forme de B. Ses dimensions sont d'1,9 cm sur 3 cm. Son côté rectiligne destiné à la fixation de l'extrémité fixe de la ceinture présente une section presque ronde de 0,2 cm. Le reste de la boucle est constitué d'une section triangulaire de 0,3 cm. Au milieu, entre les deux courbes, une gorge recevait la pointe de l'ardillon aujourd'hui manquant. La seule décoration de la boucle est constituée par des godrons, disposés en groupes de quatre.

Le ferret (fig. 3b) en forme de languette rectangulaire arrondie à une extrémité présente une longueur de 4,8 cm et une largeur de 1 à 1,8 cm. Il est composé de deux lames très minces, en alliage de cuivre, espacées l'une de l'autre de 0,3 cm afin de permettre le passage de la courroie. La lame supérieure avec les bordures pliées s'appuie sur celle du revers qui, formant le fond, empiète latéralement sur les bordures de la première. Au système de fixation s'ajoute un rivet qui fixait les deux lames sur la ceinture. La décoration se limite à une ligne composée de petit ronds obtenus au repoussé qui encadre la lame visible. Quant à la lame postérieure, elle est lisse et ne comporte aucune décoration.

Les quatre petites appliques (fig. 3c) sont constituées par des doublefeuilles très minces, de différentes tailles, en alliage de cuivre, équipées de rivets du même métal. Les feuilles supérieures, dont trois circulaires d'un diamètre de 1,5 cm et une carrée de 1,5 cm, décoraient le côté exposé de la ceinture et étaient bordées par des petits ronds réalisés au repoussé. A l'aide des

<sup>12</sup> Faisant partie du costume masculin, la fibule cruciforme accrochait le manteau et était portée seule sur l'épaule droite. Elle était liée au statut de fonctionnaire de l'Empire (V. Soupault, Les élements du costume masculin du III au V siècle dans la partie orientale de l'Empire Romain, Thèse de Doctorat, Université de Paris I - Sorbonne [1996], p. 198). Deux études sur leur typologie et chronologie sont à citer. E. Keller a établi une typologie, en analysant le matériel provenant des tombes romaines tardives du sud de la Bavière (E. Keller, Die spätromische Grabfunde in Südbayern [1971]), qui fut reprise plus tard par M. Pröttel (M. Pröttel, "Zur Chronologie der Zweibelknopffibeln", JRGZ 33/1 [1988], p. 346-372), qui y a apporté quelques modifications. Notre exemplaire, qui mesure 7cm de longueur et 4cm de largeur, est caractérisé par un pied plus long que l'arc et des boutons ayant la forme de véritables bulbes d'oignons. Le pied trapézoïdal porte des ocelles obtenus par la technique du poinçon, comme pour l'arc.

<sup>13</sup> E. Keller, op. cit., p. 39-40.

<sup>14</sup> P. M. Pröttel, op. cit., p. 359.

feuilles postérieures, placées de l'autre côté de la ceinture, elles se fixaient sur cette dernière par des rivets.

Les deux passes-courroies (fig. 3d) en alliage de cuivre sont constitués d'une tôle pliée élargie aux extrémités mesurant 2,4 cm de longueur et 0,5 cm à 0,7 cm de largeur, munie d'un rivet servant à l'accrocher à la ceinture. Elle enserre un anneau rapporté de 2,2 cm de diamètre, dont la section ronde mesure 0,4 cm, composé du même métal.

Le ceinturon se compose donc d'éléments contemporains, mais de modes différentes: la boucle qui est romaine tardive et les appliques, le ferret et les passes-courroies qui présentent sûrement des fabrications ou des objets d'origine barbare. La boucle de ceinture, typiquement masculine, exemplaire unique actuellement dans le matériel trouvé en Albanie, est bien représentée dans des ensembles clos trouvés ailleurs. Largement diffusée de l'Occident jusqu'en Russie, elle est datée du premier quart du Ve siècle jusqu'à la première décennie du VIe siècle 15. En ce qui concerne les passe-courroies, constituées par une plaque très étroite, elles appartiennent aux types anciens connus durant le Ve siècle. Il existe des exemplaires plus tardifs, dérivés probablement de ce type de passe-courroie, largement diffusés dans toutes les nécropoles de la culture de "Komani" mentionnées plus haut (fig. 4) et qui sont datés des VIIe et VIIIe siècles 16. Le type le plus ancien (fig. 3d) se trouve dans le Caucase du Nord durant la première moitié du Ve siècle. Notamment, une tombe collective alane, celle de Lermontovskaya Skala, comprenant trois squelettes, dont le mobilier est datable du Ve à la première moitié du VIe siècle, a livré une passe-courroie

<sup>15</sup> I. A. Bajan et S. Y. Kargapolcev, "B- obraznye riflenye pryajni kak hronologitchesuy indikator sinhronizacii", Kratkie Soobscheniya Instituta Arheologii (1989), p. 29, fig. 1, 34; p. 31, fig. 2, 39; p. 33, fig. 3.

<sup>16</sup> Les passe-courroies plus tardifs qui sont probablement dérivés de ceux plus anciens du V<sup>e</sup> siècle sont caractéristiques de toutes les nécropoles de la civilisation de "Komani". Ils accompagnent une grande quantité de tombes, chaque fois en un seul exemplaire. Leur position dans la tombe est en général sur le bassin. Leur corps en alliage de cuivre ou en fer présente une tôle massive pliée, puis martelée à ses extrémités accolées. Deux rivets, parfois manquants, renforcent la fermeture. Contrairement à leurs "ancêtres", ils présentent un type plus évolué au niveau de la fermeture qui ne se fixe pas directement à la ceinture, permettant ainsi une plus grande liberté de déplacement. La tôle pliée forme un prolongement au delà du passe-courroie en forme d'un crochet, qui enserre un anneau rapporté. Les exemplaires en fer ne comportent aucun décor, tandis que ceux en alliage de cuivre portent des ocelles qui alternent avec des lignes brisées composées de petits segments gravés. Les ensembles clos dont ils sont issus contiennent des objets qui sont datés du VIè jusqu'au VIIIè siècle (cf. Anamali et Spahiu 1963, p. 61-62).

de ce type<sup>17</sup>. Les mêmes pièces proviennent de contextes funéraires du V<sup>e</sup> siècle du Sud de l'Oural et de la région de la Volga<sup>18</sup>.

Le type de décoration en pointillé obtenue au repoussé, qui dans notre cas est porté par les appliques et le ferret, apparaît aussi bien dans le milieu nomade de la Steppe de Russie qu'en Europe Centrale sur le Danube. Les nombreux exemplaires d'Europe Centrale dateraient de la fin du IV siècle et surtout de la première moitié du V siècle 19. Bien que dans ces régions-là, ils aient disparu après la chute de l'Empire d'Attila, donc au milieu du V siècle, à l'Est, ils continuent à exister jusqu'à la fin du VI siècle 20. Dans une tombe de la nécropole de Loutchistoe, en Crimée, on a mis au jour des ferrets semblables, intégrés dans un contexte du VI siècle 21, accompagnés d'une fibule à pied retourné 22.

Les différentes garnitures portant le même type de décoration, donc réalisées avec la même technique, se retrouvent fréquemment en Crimée, dans la Steppe d'Ukraine<sup>23</sup> (notamment des appliques circulaires et des ferrets), autour de la Mer Noire, dans le Nord du Caucase<sup>24</sup>, en Oural<sup>25</sup> et même en Asie Centrale près de la Mer d'Aral<sup>26</sup>.

Il s'agit des objets de la tradition nomade de la Steppe dites du type "Chipovo", dont la datation est sujette à caution. A. K. Ambroz les attribue surtout au VII<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. En revanche, I. Zaseckaya les date d'une période allant de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> au début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> A. K. Ambroz, Hronologiya drevnosteï Severnogo Kavkaza (1989), p. 100, fig. 14, 10.

<sup>18</sup> V. F. Gening, Volkerwanderungszeitliche Kriegergräber aus Turaevo im Uralvorland, "Eurasia Antiqua" 1 (1995), fig. 21, 11 et fig. 21, 12.

<sup>19</sup> I. Bona, Das Hunnenreich (1991), p. 70, fig. 48 et fig. 49; p. 71, fig. 50; p. 121, fig. 48.

<sup>20</sup> Cf. A. Ajbabin, E. Khaireddinova, Novy kompleks s paltchatymi fibulami iz nekropolya u s. Luychistoe, "Materialy po Arheologii Istorii i Etnografii Tavrii" 5 (1996), p. 85-93.

<sup>21</sup> A. Ajbabin E. Khaireddinova, op. cit. n. 20, fig. 7, 28.

<sup>22</sup> A. Ajbabin E. Khaireddinova, op. cit. n. 20, fig. 7, 1.

<sup>23</sup> I.P. Zaseckaya, Zolotye ukracheniya gunnskoï epohi (1975), n° 5, n° 48 et n°51.

<sup>24</sup> A. K. Ambroz, op. cit., fig. 32-36.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> N. A. Majitov, Bahmutinskaya kultura (1968), pl. 6, 2.

<sup>26</sup> L. M. Levina, Nizovia Syr-Darii v drevnosti III Skelpy (1989), fig. 52/13.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> A. K. Ambroz, op. cit., p. 63-84.

<sup>28</sup> I. P. Zaseckaya, op. cit., p. 38 sq.

En ce qui concerne nos garnitures, nous pensons que les limites chronologiques les plus convenables vont de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle au troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle, période récemment proposée par A. V. Bogatchev<sup>29</sup>, qui correspond donc à la datation de la boucle de ceinture et des passes-courroies.

Le grand intérêt de cette garniture ne réside pas en l'état actuel de nos connaissances dans son association dans la tombe 6 qui réunit un matériel disparate tant pour définir le sexe du défunt que pour préciser la datation. Elle est intéressante parce que il montre la combinaison d'un matériel byzantin (boucle de ceinture) et d'éléments qui appartiennent aux traditions des nomades des steppes et au même temps la présence de ces derniers dans une nécropole de la civilisation de "Komani".

#### - L'épée -

L'épée, provenant de la même nécropole, mais de contexte non précisé, est en fer et d'une longueur totale de 86 cm. Le corps d'une largeur de 4 cm près de la poignée et de 3 cm près de la pointe, présente une longue rainure axiale, peu profonde (fig. 5). La poignée, de section quadrangulaire, mesure 13 cm. D'après sa forme, cette épée correspond aux différentes catégories de la typologie établie par M. Biborski portant sur les épées originaires du territoire de la Pologne, mais aussi valable pour toutes celles de l'Antiquité Tardive. Ses caractéristiques la rapprochent notamment des épées de tradition romaine des groupes VII, VIII, IX et XI qui s'étendent du deuxième tiers du III<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>. S. Anamali et H. Spahiu signalent une autre épée conservée dans les réserves du Musée Régional de la ville d'Elbasan (Albanie Centrale), dépourvue de contexte, présentant la même forme que celle de Kruja<sup>31</sup>. Ces auteurs les considèrent comme étant de type celte, mais apportées en Albanie par les tribus germaniques<sup>32</sup>.

Deux autres exemplaires similaires qui appartiennent au type Biborski IX, datées de la fin de la période romaine tardive ou de la première phase de l'époque des Grandes Migrations, <sup>33</sup> proviennent de Grodek Nad Bugiem (région de Zamosc en Pologne) relevant du groupe des sites archéologiques du type de

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> A. V. Bogatchev, K voprosu o pozdneï date drevnosteï "gunnskogo kruga", "Rossiïskaya Arheologiya" 3 (1996), p. 186-189.

<sup>30</sup> M. Biborski, Epées de l'époque des influences romaines provenant du territoire de la culture de Przeworsk, "Materialy Archeologicznz" (1978), fig. 31-49; fig. 54.

<sup>31</sup> Anamali, Spahiu 1963, p. 20.

<sup>32</sup> Anamali, Spahiu, 1963, p. 21.

<sup>33</sup> M. Biborski, op. cit., p. 90-91.

Kolomak (région de Kharkov; Ukraine)<sup>34</sup>, de la culture de Tcherniakhov. Une autre épée, au corps large et à la poignée allongée, avec des traces de rainure axiale, mais dont la pointe était cassée, provient de la forteresse byzantine du VI<sup>e</sup> siècle de Sadovec, en Bulgarie du Nord<sup>35</sup>.

En conclusion de cette brève étude, il est important de souligner que l'analyse du matériel provenant des nécropoles dites de "Komani" nous incite à y voir la présence de deux cultures différentes. L'exemple de la tombe 6 de la nécropole de Kruja témoigne à la fois d'une forte tradition romaine (la fibule cruciforme et la boucle de ceinture) et de la présence nomade (les éléments de la ceinture). S'agit-il d'un phénomène de mode qui combine volontairement des cultures différentes ou d'une ceinture qui aurait appartenu à un fédéré barbare au service de Byzance ? Quoiqu'il en soit, nous sommes en présence d'une influence orientale, dans ces territoires méridionaux des Balkans.

Cette tombe réunit du matériel disparate qui soulève à la fois la question du sexe du défunt et de sa datation précise. En l'état actuel de nos connaissances, la tombe n° 6 reste datée du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle malgré la présence d'objets plus anciens que nous venons d'étudier.

Avril 1997

#### BIBLIOGRAPHIE

Ajbabin A. et Khaireddinova E., Novy kompleks s paltchatymi fibulami iz nekropolya u s. Luychistoe, "Materialy po Arheologii Istorii i Etnografii Tavrii", 5, 1996, p. 85-93.

Ambroz A. K., Hronologiya drevnosteï Severnogo Kavkaza, Moscou, 1989.

Anamali S., Le problème de la civilisation Haute-Medievale Albanaise à la lumière des nouvelles découvertes archéologiques, "Studia Albanica" 1, Tirana 1966, p. 199-211.

Anamali S. et Spahiu H., Une nécropole du haut Moyen Age à Kruja (en albanais avec résumé en français, "Buletini i Universitetit Shteteror te Tiranës" 2, Tirana, 1963, p. 3-85.

Anamali S., *Une nécropole haute médiévale à Bukël de la Mirditë* (en albanais avec résumé en français), "Iliria", 1, 1971, p. 209-225.

<sup>34</sup> A. Kokowski, L'art militaire des Goths à l'époque romaine tardive (d'après les données archéologiques), "L'armé romaine et les barbares du IIIème au VIIème siècle, Condé - sur – Noireau" (1993), p. 336, fig. 3b et fig. 3c.

<sup>35</sup> S. Uenze, op. cit., pl. 43, 5.

Anamali S., Spahiu H., *Le cimetière Arber de Kruja* (en albanais avec résumé en français), "Iliria" IX-X, Tirana, 1979/80, p. 47-103.

Bajan I. A., Kargapolcev S. Y., Bobraznye riflenye pryajni kak hronologitchesuy indikator sinhronizacii, "Kratkie Soobscheniya Instituta Arheologii", 1989, p. 28-35.

Biborski M., Épées de l'époque des influences romaines provenant du territoire de la culture de Przeworsk, "Materialy Archeologicznz", 1978, p. 53-165.

Bogatchev A. V., Kvoprosu o pozdneï date drevnosteï "gunnskogo kruga", "Rossiïskaya Arheologiya", 1996/3, p. 186-189.

Bona I., Das Hunnenreich, Budapest - Stuttgart 1991.

Bulle H., Ausgrabungen bei Aphiona auf Korfu, "Mitteilungen der Deutschen Archäologische Instituts, Athenische Mitteilungen", 59, 1934, p. 213-240.

Degrand A., Souvenirs de la Haute-Albanie, Paris, 1901.

Callmer J., Trade beads and bead trade in Scandinavia. ca. 800 - 1000 A. D. 1977.

Doda N., *Le cimetière Arbëre de Prosek* (en albanais avec résumé en français), "Iliria", 1, 1989, p. 137-177.

Gening V. F., Volkerwanderungszeitliche Kriegergräber aus Turaevo im Uralvorland, "Eurasia Antiqua", 1, 1995, p. 265-325.

Gorjunov E. A., Kazanski M. M., O proishozdenii chirokoplostincutyh fibul, "Kratkie Soobscenija, Instituta Arheologii", 155, 1978, p. 25-31.

Ippen Th., *Prehistoricki nalazi iz Albanije*, "Glasnik Zemalljskog Muzeja u Sarajevu", 1901, p. 603-608.

Ippen Th., Denkmaler verschiedener Alterstufen in Albanien, "Wissenschaftlichen Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegowina", X, Wien 1907, p. 16-22.

Keller E., Die spätrömische Grabfunde in Südbayern, Munich, 1971.

Kokowski A, L'art militaire des Goths à l'époque romaine tardive (d'après les données archéologiques), "L'armée romaine et les barbares du IIIe au VIIe siècle", Condé - sur - Noireau, 1993, p. 335-354.

Komata D., Sondages dans la nécropole de Shurdhah, "Studime Historike" 1, 1967, p. 127-135.

Komata D., La nécropole Albanaise de Shurdhah, "Iliria", 9-10, 1979-1980, p. 105-121.

Levina L. M., Nizovia Syr-Darii v drevnosti III Skelpy, Moscou, 1989. Majitov N. A., Bahmutinskaya kultura, Moscou, 1968.

Malenko V., New archeological finds in the sites Kozluk, Gabavci and Saint Erazmo, "Macedoniae acta archaeological", 2, 1976.

Nopcza von F., Beiträge zur Vorgeschichte und Ethnologie Nordalbanien, "Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegovina", 12, 1912, p. 200-204.

Popovic V., Byzantins, Slaves et Autochtones dans les provinces de Prévalitaine et Nouvelle Epire, "Villes et peuplement dans l'Illyricum protobyzantin", Rome 1984, p. 180-243.

Prendi F., Une nécropole haute médiévale Albanaise, "Iliria", 9-10,

1979-1980, p. 123-166.

Prötell P. M., Zur Chronologie der Zweibelknopffibeln, "Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums" 33/1, 1988, p. 346-372.

Reinach S., Une nécropole en Albanie, "L'anthropologie" 12, 1901, p. 662-670.

Ruckstuhl B., Ein reiches frühalamannisches Frauengrab im Reihengräberfeld von Schleitheim – Kebsack, "Archäologie der Schweitz II", 1988, 1, p. 15-28.

Spahiu H., Les fouilles de 1961 dans la nécropole haute médiévale de

la forteresse de Dalmace, "Studime Historike" 3, 1964, p. 71-96.

Spahiu H., La nécropole de la forteresse de Dalmace, "Iliria" 1, 1971, p. 227-262.

Soupault V., Les éléments du costume masculin du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle dans la partie orientale de l'Empire Romain, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I - Sorbonne, Paris 1996.

Tartari F., Un cimetière du haut Moyen Age, "Iliria" 1, 1984, p. 227-250.

Traeger P., Mitteilungen und Funde aus Albanien, "Zeitschrift für Ethnologie", 32, 1900, p. 33-51

Traeger P., Begräbnis-Pläze und Tumuli in Albanien und Mazedonien, "Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft", 1901, p. 43-48

Uenze S., Die spätantiken Befestigungen von Sadovec (Bulgarien), Munchen 1992.

Ugolini L. M., Albania Antica, I, Roma-Milano, 1927, p. 37-72.

Vasyoutkin S. M., Ostanina T. I., Staro-Kabanovsky mogilnikpamyatnik mazuninskoï kultury v severnoï Bachkirii, "Voprosy istorii i kultury Udmurtii", Ustinov, 1986, p. 64-103.

Velimirovic-Zigic O., Epoque préhistorique et protohistorique en Yougoslavie, Belgrade, 1971, p. 152-153.

Zaseckaya I. P., Zolotye ukracheniya gunnskoï epohi, Leningrad, 1975.

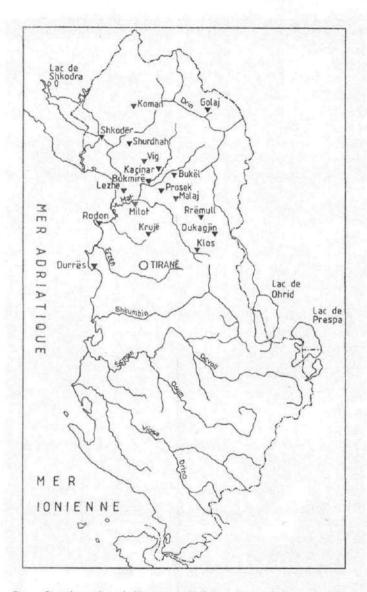


Fig. Cimetières et lieux de découverte isolés de la civilisation de Komani en Albanie

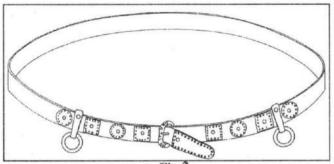


Fig.2.

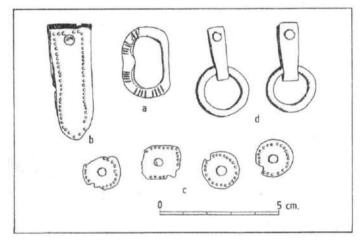


Fig. 3.



Fig. 4.

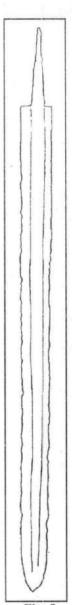


Fig. 5.

#### Afërdita ONUZI

## CROYANCES ET RITES SUR LE METIER DU TISSAGE

Dans la région de Bendë (district de Tirana) l'on dit qu'une fois, jadis, une femme était en train de tisser sur son métier. A un moment où elle avait interrompu son travail, sa fille embrouille les fils. Fatiguée et ennuyée d'avoir fait maints efforts pour les débrouiller, la mère maudit sa fille en lui disant : "Toi, ma fille, que tu tisse toujours et que tu n'aboutisse à rien!". À cause de cette malédiction la fille se transforme en araignée, qui toujours fait des efforts mais jamais ne réussit à tisser une toile<sup>1</sup>. Des contes et des légendes, avec peu différentes, il nous est arrivé d'entendre même dans d'autres villages et régions albanaises.

Dans beaucoup d'autres régions l'on parle de la vieille du foyer ou de la divinité du foyer. Selon une autre légende, le foyer de la maison est gardé par une femme âgée, qui enfile ou tisse sans cesse. C'est pourquoi l'on avait l'habitude de mettre toujours près du foyer, pendant la nuit, un morceau de pain et un peu d'eau pour cette femme. La femme et le métier à tisser, synonymes de l'un l'autre, sont devenus les divinités qui représentent le métier du tissage. Ce n'était pas par hasard que dans la plupart des cas, le métier à tisser était mis près du foyer, à son coin le plus le plus éclairé.

Ces légendes arrivées jusqu'à présent témoignent de l'ancienneté du développement de cette technique. De manière plus exacte, sur l'ancienneté de ce métier dans les territoires habités par des Albanais, parlent les fouilles archéologiques. Les données de jusqu'à présent concernant l'exercice de ce métier appartiennent au III<sup>e</sup> millénaire. Les premières traces ont été trouvées dans l'habitation préhistorique de Maliq (Korçë), où parmi les divers objets trouvés font partie aussi certaines petites rondelles de fuseaux ainsi que des poids de métier à tisser<sup>2</sup>. D'ailleurs, par les fouilles faites dans les habitations illyriennes de la vallée de Mat (les centres de Baz et de Klos) il en résulte des morceaux de textile en laine, appartenant aux V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles avant l'ère moderne<sup>3</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> N. Hoxha, Mjeshtria e endjes në krahinën e Bendës, AE 1239/16.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> F. Prendi, La civilisation préhistorique de Maliq, "Studia Albanica"1, Tirana 1966, p. 260.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> F. Prendi, H. Ceka, S. Islami, S'Anamali, Zbulime të kulturës ilire në luginën e Matit, "Buletin i Institutit të Shkencave", La série "Shkencat shoqërore", 1955, nr. 1, p. 135.

Le métier du tissage n'est pas seulement parmi les plus anciens; il est considérée parmi les plus importants aussi en raison même de la fonction qu'il a remplie. Ses produits servaient à habiller les membres de la famille, à équiper la chambre à coucher et les autres pièces de la maison, à satisfaire les besoins de transport etc. Pour ces raisons, il était parmi les plus répandus et les plus florissants, aussi bien au village qu'à la ville.

Son développement en Albanie a été beaucoup favorisé par la richesse et la variété de la matière première. A l'exception des fils de coton, acheté au marché, presque dans toute maison villageoise et dans beaucoup de familles en ville, l'on cultivait le lin et le chanvre, l'on cueillait le genêt, l'on traitait la laine et la soie etc. D'autre part, les circonstances-mêmes du développement de l'économie albanaise dans un cadre familial ont maintenu longtemps vivante cette tradition.

C'étaient là les raisons pour lesquelles, jusqu'à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, dans presque toute famille, parallèlement aux autres objets et meubles, il ne manquait non plus le métier à tisser, dont le bruit s'entendait pendant presque tous les mois de l'année.

Ayant un tel âge et un rôle pareil, il est tout à fait naturel que sur cette technique et en particulier sur le métier à tisser, fussent créés, au fil des siècles, des croyances et des rites de toutes sortes, des légendes et des chansons pour accompagner des moments et des procès différents du travail, depuis le filage jusqu'au tissage. Il va de soi que ces rites ont été créés à une phase ancienne du développement historique et social et, certainement, depuis ils ont évolué et même changé. D'ailleurs, une bonne partie d'eux ont perdu le premier sens et ils ont continué à être pratiqués mécaniquement. Tels ils ont été transmis d'un système social plus arriéré à un autre plus développé. La circulation à travers les siècles a certainement affaibli leur ancienne fonction.

Pourtant, une partie de ces rites et de ces croyances rappelle l'époque des immolations, de la vénération des figures mythologiques, de la croyance à la lune, au soleil, à la puissance de feu, au culte de la prospérité etc., bien qu'aujourd'hui, lorsqu'on demande aux tisserandes pourquoi elles font telle ou telle action, elles répondent avec naïveté: "C'est comme ça qu'il faut", "C'est comme ça qu'on dit" etc. Toutefois, les traces de ces croyances et de ces rites, dans bien des cas, servent de source pour éclairer les questions ethniques, bien que sur les couches de la croyance populaire soient superposées les couches de la croyance chrétienne ou islamique, ce qui souvent rend difficile la distinction des traces de la croyance païenne, totémique, monothéiste etc.

En même temps, ces sources (ces croyances populaires) ont de l'importance sous un autre aspect. Beaucoup d'entre elles servent à établir les

rapports et les liens culturels avec les autres peuples, surtout avec les voisins, avec lesquels le peuple albanais a eu des relations mutuels à travers les siècles.

\* \*

Ces croyances et rites ont survécu sur la plupart du territoire ethnique albanais parce que partout l'on tissait au métier. Mais, quelque part, ils sont plus vivants, ailleurs moins. Certainement, ils ont été mieux conservés dans les régions reconnues pour la fabrication des tissus selon cette technique. On les trouve en particulier dans certaines régions d'élevage, reconnues également pour ce métier. On sait que dans ces zones plus qu'ailleurs sont présentes les croyances, les rites et les diverses figures mythologiques. Telles sont les régions du nord-est albanais (Has, Lumë, Malësi e Dibrës etc.), la région de Shëngjergi, dans la zone montagneuse de Tirana, la région de Shpat (Elbasan), la région de Kurvelesh en général, les villages de Lumi i Vlorës, les régions de Korçë et de Kolonjë. Mais on les trouve aussi dans les villages de la plaine de l'Albanie Centrale, dans ceux de Myzeqe et de la Plaine de Zadrimë etc., qui, comme on le sait, sont reconnus pour la production des toiles, surtout de celles en soie et en coton. Aussi présentes et peut être plus, ces croyances le sont-elles dans les diverses régions de la Kosovë et dans les villages albanais de la Macédoine<sup>4</sup>, où bien des toiles, en particulier celles utilisées pour les diverses pièces de l'habillement, ont conservé leur fonction plus longtemps que dans certaines régions rurales de l'Albanie. Des rites et croyances liées à ce métier, selon le chercheur arbëresh A. Belusci<sup>5</sup>, se trouvent partout, même dans des villages arbëresh de l'Italie méridionale. En particulier, ces croyances-ci présentent plus d'intérêt, parce qu'elles sont des reliques qui viennent d'une période qui n'a pas subi les influences de la culture orientale. Lors du grand exode, suite à l'invasion turque, la seule richesse que les Albanais ont pu emmener, ont été les traditions culturelles et les souvenirs du temps passé. Du fait que, grâce au métier du tissage l'on satisfaisait à tous les besoins d'habillement pour les

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Une partie de ces croyances et rites ont été recueillis par l'auteur pendant les expéditions sur le terrain en Albanie et en Kosovë en 1979, ainsi que dans les villages albanais de la Macédoine, en 1996. Une autre partie a été prise dans les Archives des Études Ethnographiques, ainsi que dans les publications des chercheurs albanais de la Kosovë et de la Macédoine, comme: Drita Halimi-Statovci: "Kërkime etnografike", Prishtinë, 1980, p. 162; Ukë Xhemaj, Reliket e besimeve pagane e totemike në Opojë e Gorë, "Gjurmime albanologjike"(Folklor dhe Enologji) IX-1979, Prishtinë, 1980, p. 99; Shpresa Vinca-Tuda, Të dhëna etnografike lidhur me shtëpinë në Veleshtë të Strugës, "Trashëgimia dhe transformimi i kulturës popullore", Prishtinë 1989, p. 271.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> A. Belusci, *Il telaio*, Cosenza 1990.

membres de la famille et l'équipement des pièces du logement, ce métier était l'un des premiers qui a commencé reprit l'activité dans les nouveaux centres habités. Les tisserandes arbëresh ont conservé le même outil (le métier à tisser primitif) et elles n'y ont jamais renoncé pour le remplacer par celui semi-automatique, comme celui utilisé par les femmes italiennes. Elles n'ont oublié non plus les termes albanais des pièces particulières, et ensemble avec, elles ont conservé les anciennes croyances, les rites, les dictons et les diverses chansons.

Comme nous allons le constater, certaines croyances et rites sur ce métier ont été créés et pratiqués pour apporter de la prospérité à la famille et à la maison en général, alors que d'autres sont pratiqués pour la bonne marche du travail dans toutes ses phases, depuis le filage jusqu'au produit fini. Dans les deux cas, ces croyances constituent une expérience séculaire qui vise les deux buts et, en même temps, la préservation de leur mystère.

Pourtant, il nous a semblé plus raisonnable de présenter ces croyances et rites groupés selon leur fonction:

a. Le désir d'avoir une prospérité dans la vie de la famille et de l'individu accompagne toutes les actions de la vie quotidienne. C'est pourquoi l'on en a créé des souhaits, des croyances et des rites: quelques-uns pour une prospérité, d'autres pour prévenir contre le mal. Certains sont liés aux travaux des hommes, d'autres à ceux des femmes. Parmi ces travaux, les plus importants pour les hommes, sont considérés les travaux agricoles, tandis que, pour les femmes, le tissage des différentes toiles. C'est à quoi fait référence aussi le dicton qu'on entend partout: "La charrue est aux hommes, le métier aux femmes" et tant d'autres.

Partout l'on a entendu dire que, quand on finissait de tisser, il ne fallait pas laisser le métier vide (sans un bout de fil de chaîne ou sans un morceau de toile tissée), tant qu'il était monté. Il ne pouvait rester monté que "plein". Dans le cas contraire, on le démontait et on le mettait à son propre endroit, lequel d'habitude se trouvait au-dessus du plafond de la maison, dans un coin en face de la cheminée. La navette non plus, disait-on, ne devait rester vide. On devait y laisser même un petit bout de fil enroulé au fuseau. Laissés vides, le métier ou les fuseaux, apportaient, croyait-on, un grand vide dans la maison et du malheur pour celle qui tissait.

Aux croyances anciennes (nées lors des épidémies ou des autres catastrophes qui détruisaient toute la famille) l'on a attribué, avec le temps, même des actions pratiques. Dans le cas présent, la croyance est appliquée plutôt pour protéger le métier vide: quelqu'un peut s'y asseoir ou y poser quelque chose; un enfant peut, involontairement ou par curiosité, déplacer ou détruire ses pièces les plus fragiles. Il existe aussi une autre croyance liée à l'attention pour garder la direction et la disposition des fils de chaîne du tissu, ce

qui est le plus difficile parmi les processus du travail au métier. C'est pour cette raison qu'on dit qu'à la fin du travail journalier, la tête de la maille du tissu ne doit pas être laissée fermée, ni le fil de la trame sans être passé au travers des fils de chaîne, car, si pendant ce temps, dans la famille ou chez les proches il naît un enfant, il sera muet. En effet, cela est directement lié au métier du tissage. En laissant la tête de la maille fermée, non seulement les fils de maille peuvent s'embrouiller, mais aussi, il se peut que les fils de la trame soient endommagés et par conséquent même la qualité du resserrement du tissu.

Dans certaines régions de l'Albanie comme à Fushë-Krujë, à Lumë (Kukës) etc., et chez les Arbëresh de l'Italie, l'on raconte parallèlement à cette variante, avec peu de différence, l'événement suivant. "Une tisserande, très fatiguée, après une longue journée de travail au métier, se coucha pour dormir, mais elle avait oublié la tête de la chaîne ouverte (sans mettre le bâton séparateur entre les deux couches des fils de chaînes, commandées par le mouvement des lices) et elle n'avait pas passé le fil de trame à l'autre bout de la chaîne. Le diable arriva la nuit, et, très content, se met à embrouiller les fils, comme seul lui sait faire. Le lendemain la pauvre tisserande s'efforça en vain de les débrouiller. Elle s'efforça un jour et une nuit entière et peu s'en fallut pour qu'elle ne devînt folle, mais sans résultat. D'ailleurs une bonne partie des fils fut coupée. A ce moment-là, il y arriva une autre femme et lui demanda de lui céder la place. Au bout de certaines actions celle-ci réussit à trouver le défaut et après avoir mis les bâtons séparateurs à leur place commença à tisser avec habileté.

Cette femme bonne est connue dans les différentes régions sous les noms de *Veglorja*, *Ora e mirë*, *Fata*, *Fatija*, *Fatimja*, *Vitorja*, *Vejtorja* et chez les Arbëresh *Shën Ana*. Les éléments de cet événement rapportent l'écho d'un monde déjà disparu. Les appellations de cette femme, dans le rôle de la divinité ou de la sainte protectrice, relèvent des temps très anciens. Selon prof E. Çabej, le mot *vitorja* ou *vejtorja* vient du mot *vej*, qui veut dire "tisser"<sup>6</sup>. "*Po vej*" (je tisse) – l'on dit encore aujourd'hui dans les villages de Kruja et de Tirana et dans des villages de l'Albanie du Nord également. De même, *Shën Ana* chrétienne (Sainte Anne) est en réalité *Anna Perena*, ancienne divinité romaine<sup>7</sup>.

A l'époque des religions organisées, ces noms comme beaucoup d'autres, ont été empruntés si bien par le christianisme que par l'islamisme et ils

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> E. Çabej, *Disa figura të besimeve popullore shqiptare*, "Gjurmime albanologjike"(Folklor dhe etnologji) II, Prishtinë, 1972, p. 13.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Tiré de Vojtech Zamarovskij, Heronjtë e miteve greke, "Rilindja", Prishtinë, 1986, p. 41.

ont été adaptés aux noms des saints de ces religions, tels qu'ils se trouvent aujourd'hui (Shën Ana, Fatimja).

Selon une autre croyance, le métier à tisser ne devait pas être maudit, parce qu'on y tissait les toiles dont étaient habillés les membres de la famille. D'autant plus l'on ne devait pas le maudire, parce qu'on y tissait avec du fil en laine de brebis, celle-ci considérée bénie. Parmi les Arbëresh de l'Italie il était interdit le tissage avec du fil en laine de bêtes mortes. C'était considéré un grand péché. Comme béni était considéré aussi le ver à soie. Le respect envers lui allait jusqu'à ne pas dire "Il a crevé" mais "Il est mort".

b. La construction-même du métier à tisser était liée à des rites païens. Avant tout, le bois dont on se servait devait être coupé lorsque la lune était pleine (d'habitude l'on préférait la période octobre-novembre). Dès le moment où l'on mettait la hache sur le bois et jusqu'à la fin de cette action, la personne ne devait pas parler. Dans le cas contraire, l'on croyait que les pièces du métier seraient fendues et ne résisteraient pas longtemps.

Même la coloration du fil était faite à pleine lune, autrement les couleurs "altéraient" au lavage et le tissus serait déteint vite. Voire, dans les villages de Kurvelesh, pour "tenir la lune plaine", l'on mettait à l'envers un ustensile métallique quelconque, un tamis etc. En général l'on croyait que les couleurs se fixaient mieux si pendant qu'on mettait le fil dans la matière colorante, la femme qui faisait l'action ne parlait pas, tenant les lèvres serrées jusqu'à ce que le fil fût trempé entièrement.

Ce phénomène a été rencontré certaines fois pendant les expéditions sur le terrain chez des femmes de divers âges, lesquelles restaient bouche close jusqu'à la fin du procès. Une partie d'elles donnaient une explication à leurs croyances, d'autres croyaient que ce n'étaient que des illusions.

Le choix du moment de la lune pleine est évidemment lié au calendrier le plus ancien de la société humaine, celui lunaire. Donc, ce rite caractéristique pour la période la plus ancienne de l'évolution des peuples indo-européens, continua à être appliqué, bien que mécaniquement, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

c. – Dans la plus grande partie des régions habitées par des Albanais, le métier non seulement ne devait pas être maudit, mais brûlé non plus, même s'il était entièrement consommé. Tout au contraire, il fallait faire attention à ne pas le fouler, ni le casser, et le déposer en un endroit retiré (de manière à ce qu'il se détériorât petit à petit).

On ne pouvait non plus voler les pièces du métier. On croyait que cela apportait un grand malheur à celui qui le faisait. Dans certaines régions l'on ne pouvait pas prêter certaines pièces, p. ex. les lices et le peigne de la lame. Cela parce que ce sont les pièces les plus fragiles qui risquent d'être facilement

endommagées. Pour se justifier, l'on disait qu'il ne fallait pas les prêter parce que le prêteur aurait des problèmes de santé.

Généralement le métier à tisser et ses accessoires ne devaient pas être touchés avec des mains sales. D'ailleurs, la femme (ou la fille) qui se mettait à tisser pour la première fois, devait être lavée, porter des vêtements propres et ne pas être en période de menstruation.

En plus, lorsqu'une fille se mettait à tisser pour la première fois pour sa dot, les fils de chaîne et le métier à tisser en général étaient "bénis" (en les touchant par la main) par une femme de bonne renommée comme ménagère et qui avait accouché d'enfants sains. Dans la région de Luma (à Kukës), ce même jour, après le rituel, d'autres femmes et jeunes mariées se rendaient chez cette fille pour lui exprimer leurs souhaits tout en apportant des fruits de la saison, comme des pommes, des poires, des coings etc., des œufs durs et des fleurs. Il nous est arrivé de voir une femme, à l'âge de 78 ans, rendre visite, en compagnie de jeunes mariées, à une fille. Après avoir touché les fils de chaîne avec leurs cadeaux, elles les ont posés quelque part près du métier à tisser et, après avoir fait trois tours autour de lui, elles ont souhaité à la jeune fille : "Que tout aille bien et que tu jouisses d'une bonne santé!".

Après le départ des visiteuses, la femme ou la fille qui avait appris la technique du tissage à main, avant de se mettre à tisser, brûlait quelque objet qu'elle-même avait travaillé à la main, en croyant que cela lui porterait de la chance. La croyance dans le feu, d'origine très ancienne, est appelée dans ce cas-là pour éviter tout mal et pour éloigner les esprits malins.

En général, pour prévenir le mauvais œil l'on accrochait sur le métier à tisser des fleurs, une botte d'ails, une paire de ciseaux ainsi que des coquilles de mer, une carapace de tortue, une patte de taupe et même des dents de chien. La pratique de mettre des ails et des fleurs pour être protégé contre le mauvais œil est connu chez d'autres peuples des Balkans aussi, comme chez les Roumains, les Grecs et les Valaques de Pinde etc.<sup>8</sup> Certains types de plantes, parmi lesquelles les ails et les fleurs, dans leur utilisation magique-rituel sont, chez les Albanais, tout comme chez les autres peuples balkaniques, le symbole de la fécondité. Alors que la tortue, dans la mythologie, représente une bête qui a une puissance protectrice et qui vit longtemps. De même les ciseaux, par leur composition métallique, éloignent, croit-on, les démons malfaiteurs et renforcent la toile.

Il arrivait que pendant le tissage, pour une raison ou pour une autre, les lisières de la nappe du tissu étaient déformées, "faisaient oreille" ou quelque fil

 $<sup>^8</sup>$  A. Stavru,  $\it Tissus \, valaques \, du \, Pinde$ , "Études et documents balkaniques», Paris, p. 149.

de chaîne était coupé. La tisserande pensait immédiatement au "mauvais œil" de quelque femme qui lui avait rendu visite. Et pour défaire la magie, elle s'adressait à la croyance dans la puissance surnaturelle du feu et de sa fumée. La femme la plus âgée dans la famille tenait un bras de foin et le brûlait près du métier à tisser, faisant attention que la fumée touche à la toile. Si le foin crépitait en brûlant, le mauvais œil aussi éclatait, alors que la fumée éloignait définitivement le mal que ce mauvais œil avait engendré.

d. Un nombre de croyances païennes touchant à ce métier sont liées à la fête de Saint-Georges, au Jour de l'Eté etc. Pendant ces deux jours, ainsi que le Jour de Jérémie et le Jour de la Solitude, l'on ne tissait pas. On ne tissait non plus neuf jour avant et neuf jours après le Saint-Georges. Celle qui ne respectait pas la règle allait être mordue par le serpent en été. Les croyants chrétiens non plus ne travaillaient au métier le jeudi avant les Pâques ni les six jeudis suivants. Nulle part en Myzeqe, le jour de Saint-Mërtir (le 11 novembre) les femmes ne cardaient ni laine ni lin, parce que les bêtes fauves mangeraient la volaille en été. En général, pendant la semaine de Saint-Mërtire l'on ne cardait pas (ni laine ni lin - A. Ônuzi) parce que le saint se mettait en colère et attaquerait le bétail, surtout les moutons. D'ailleurs, les peignes du lin devaient rester enfermés pour que la bouche du fauve aussi reste fermée. De même, huit jours avant Pâques (le jour de Saint Lazare) les femmes dans la plupart des villages de Myzeqe ne lavaient pas de linge et ne touchaient pas à la quenouille (elles ne filaient pas - A. Onuzi), car c'était un grand péché et mettait le saint en colère et celui-ci condamnait les désobéissants. Tandis que le jeudi de la Semaine Blanche les femmes travaillaient au métier à tisser sans relâche pendant toute la journée et elles ne tissaient que des toiles blanches pour que les enfants ne fussent pas atteints par l'épilepsie, pour que le maïs ne soit pas séché par la chaleur et que la grêle ne nuisît ni aux gens, ni au bétail, ni à la volaille, ni aux plantes9.

Dans beaucoup de villages à population orthodoxe, il nous a été raconté que le 24 décembre les femmes cachaient les fils, les pelotes, etc., de peur que les "kullëndrat e natës" (envisagées comme des femmes malignes qui

n'aimaient pas le travail en général - A. Onuzi) ne les voient.

Les jours les plus prospères pour initier le travail étaient considérés le lundi, le mercredi et le samedi. On péchait si l'on travaillait le mardi et le jeudi matin. Dans les villages de Myzeqe et de Luma si bien que dans certains villages de Kurvelesh, le samedi l'on ne travaillait pas au métier à tisser, l'on ne tissait non plus les fils de chaînes, parce que les enfants naîtraient muets<sup>10</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> J. Nushi, Besime të kota në Myzeqe, AE 614/50, pp. 18, 286, 300.

<sup>10</sup> Ib., p. 378.

e. Dans un bon nombre de villages et de régions albanaises, l'on croyait que les différentes pièces du métier à tisser avaient des valeurs curatives ou sédatives pour certaines maladies. Concrètement, lorsqu'une femme avait un accouchement douloureux, pour stimuler l'accouchement et apaiser les douleurs, elle devait franchir trois fois une ensouple et ensuite la faire rouler trois fois sur ses reins. Il en était de même pour une personne qui avait du mal ou des difficultés à uriner: on le mettait à franchir trois fois l'ensouple antérieure du métier à tisser. Ainsi appliquait-on le rite de l'association.

Parmi les Albanais de Guci (au Monténégro) dans un cas pareil, à la personne malade l'on recommandait de se couvrir avec le tapis tissé par une jeune mariée, ayant moins d'une année de mariage<sup>11</sup>.

En ce qui concerne les lices du métier à tisser, l'on croyait qu'elles avaient l'aptitude d'écarter les sorcelleries. Selon cette croyance la personne, qui avait été victime d'un envoûtement, devait tenir à son chevet une paire de lices pendant une nuit. Selon une autre croyance, la jeune mariée, avant de mettre le pied dans sa chambre, devait passer par-dessus les lices du métier à tisser, mises au seuil de la porte. Leur force magique, croyait-on, fermerait la bouche à la jeune mariée pour ne pas se quereller avec sa belle-mère ni avec les autres membres de la famille.

Dans les villages de Myzeqeja l'on pratiquait le rite suivant : dimanche matin, très tôt, les futurs jeunes mariés (chacun dans sa propre maison) après avoir fait la toilette, surpassaient trois fois les *tefe* (pièces servant à fixer le peigne) du métier à tisser, qu'une femme portait (ayant mis au monde deux enfants) vers le haut pour écarter les maléfices jetés par quelqu'un, afin de détruire les rapports entre eux<sup>12</sup>.

Dans certains villages de Labëria (dans lesquels l'on cultivait et travaillait le lin et le genêt) et en Myzeqe<sup>13</sup> l'on a rencontré souvent un rite pratiqué lors de la sortie de la dépouille d'un mort de sa demeure. L'une des femmes de la maison entrecroisait les peignes du lin et les posait à un endroit, hors de la portée des gens. De retour des cimetières, la même femme les décroisait et les posait à leur place. De la sorte on croyait clouer la mort pour qu'elle ne frappe plus personne de cette famille-là.

D'autres croyances étaient liées à la préparation des fils. Ainsi, dans tous les villages de l'Albanie, si un enfant était touché au bout du fuseau (dont on se servait pour filer) l'on croyait qu'il ne grandirait pas. Pour éloigner son

<sup>11</sup> Bestytni popullore nga Gucia - la revue "Koha», mars-avril, 2/1979, p. 276.

<sup>12</sup> J. Nushi, Besime..., p. 332.

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> *lb.*, p. 103.

action magique, la personne portant le fuseau devait cracher trois fois et cependant lever son bout vers le haut.

Il était interdit aux hommes de filer ou de porter le fuseau, car le fusil entre leurs mains tremblerait au tir. De même, pendant les jours de carême, l'on évitait aux hommes de voir la quenouille pour qu'ils n'en fussent pas tentés (c'est à dire par les femmes), mais par le fusil<sup>14</sup>. Dans les villages de Puka l'on croyait que, si un homme franchissait la quenouille, il deviendrait impuissant.

Dans les villages de Kaçanik l'on effectuait un tel rituel, où étaient entremêlés plusieurs procès de travail du métier du tissage. La quenouille de laine, que l'on mettait sur le voile de la mariée (trois jours après la cérémonie de mariage), devait être filée par la jeune mariée dans l'espace d'une journée. Les fils devaient être tordus vers le haut (comme l'on dit dans ces contrées-là "au fuseau redressé"), pour que la jeune mariée allât montant (qu'elle jouît d'une bonne santé et mît au monde beaucoup d'enfants). Ces fils pouvaient être utilisés uniquement pour faire des lacets, car ceux-ci aussi étaient tordus au fuseau redressé. Dans d'autres villages de Kosovë la jeune mariée devait faire ce travail dans le râtelier des vaches, se tenant tout le temps sans parler 15.

Selon une autre confession, la femme enceinte ne devait pas franchir les fils de chaîne, car elle pouvait mettre au monde des enfants à petit cou.

La considération pour le travail et la peine qu'il fallait pour tisser une toile faisait que l'on crût à sa force vivifiante. Ainsi, dans les cas où une femme avait connu la mort successive de certains de ses enfants et qu'elle s'apprêtait à mettre au monde un autre enfant, sa mère ou sa belle-mère prenait à trois jeunes fiancées un morceau de cotonnade se trouvant dans leurs métiers et avec cela l'on faisait une chemise pour le nouveau-né. L'on devait ouvrir le col de cette chemise, cousue exprès pour cette occasion, au-dessus de l'enfant.

ë - Puisque le métier fut considéré un outil important ses ensouples et, plus rarement, la quenouille et le fuseau, étaient utilisés aussi pour des immolations. Le peuple albanais est l'un des peuples qui ont créé assez de légendes sur les immolations. Déjà l'on connaît les légendes sur les immolations dans des châteaux et des ponts depuis les temps anciens. Les mêmes immolations, mais transformées, et de moindre importance, ont été pratiquées jusqu'à notre siècle. Un tel cas fut l'immolation d'une partie importante du métier. La forme du rite fut la suivante: dans le village de Veleshtë (en Macédoine), lorsqu'on construisait une nouvelle maison, une femme de cette maison (d'habitude la maîtresse de la maison), pour attirer de la fortune, mettait

<sup>15</sup> Drita Halimi-Statovci, "Kërkime etnografike", Prishtinë, 1988, p. 162.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> N. Çuni, *Paragjykime* (recueillis dans le village de Levrushkë (Pukë), AE p. 39/122, p. 2.

dans les fondements l'ensouple arrière. Pendant qu'elle le couvrait de terre elle répétait trois fois les mots suivants: "Tout comme enrôle l'ensouple, que la maison enrôle aussi!"

\* \*

En annexe de ce travail l'on a pensé donner aussi quelques dictons, proverbes ou chants consacrés à ce métier. Souvent l'on a entendu dire l'expression "Qui fait la pelote serrée est avare, qui la fait desserrée est prodigue". Très répandu dans les régions septentrionales est le proverbe "Au tissu il faut regarder le coton (le fil) et à l'enfant le parent" ou encore "Au tissu il faut regarder les repères et à l'enfant sa mère" (Zadrimë). L'idée est que, pour un tissu, la base en sont les fils de chaîne et pour l'enfant, ce sont les parents.

Dans les villages de Dibër, pour une femme qui tourne en rond dans sa maison, qui travaille mais sans rendement, on dit "Tisser et couvrir, sans rien réussir". Une variante de cette idée est celle utilisée dans les villages de Kurvelesh "Tourner comme la pelote au fil"

Dans diverses chansons l'on voit clairement que le travail au métier occupait la plus importante partie de la vie d'une femme. Il était commencé depuis la tendre jeunesse et ne s'arrêtait que lorsque la vieille femme ne pouvait plus actionner le peigne pour battre le tissu. C'est pour cela que dans les chansons liées au métier l'on trouve aussi le sujet de l'amour, les joies et les rêves, tout comme la plainte à cause de la grande fatigue causée par ce travail.

Certaines de ces chansons étaient chantées en groupe, d'autres en solo, selon le genre de la chanson créée.

Dans les villages de Fusha e Zadrimës l'on a rencontré une chanson chantée en groupe, lors du procès de travail en collectivité et plus encore lorsque les jeunes filles s'entraidaient à préparer leurs dots. De telles chansons étaient chantées lors de la préparation des fils de soie. Normalement ces travaux étaient faits tôt le matin, dans le porche de la maison. Les instruments utilisés par ce genre de travail, pendant le tournage produisaient des sons particuliers lesquels, d'habitude, étaient accompagnés de diverses chansons. L'une d'elles c'est la chanson intitulée "File, effile". En voilà quelques vers: "Va la jeune fille le long de Drin / File – Effile. / Le fil de soie – rayon de soleil, / File – Effile."

Presque partout dans les villages de Tropoja et dans ceux de Hasi, l'on a rencontré la chanson intitulée "Sur la planche du métier qui pleure", laquelle d'habitude était chantée par une seule chanteuse et non pas en groupe.

Chez les Arbëresh l'on chante beaucoup de chansons sur le métier à . tisser: il était considéré inséparable de la vie d'une femme.

Certaines d'entre elles s'intitulaient "Triki-trak nd'at argali", "Argalia pleqëria", "Kenka e Rinës tek argalia", "Holqe pëlhurën", "Do t'pienj mitaret" etc. <sup>16</sup>

\* \*

La survie jusqu'au dernier siècle des croyances et des rites sur le tissage a ses motifs. L'Albanie, jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, demeura dans la majeure partie de sa population, un pays analphabète (surtout la population rurale, laquelle constituait, comme on le sait, la partie écrasante de la société albanaise) et à économie sous-développée. Dans les conditions du manque de l'enseignement et du développement culturel, en général, les connaissances sur la vie et le monde entourant se transmettaient de génération en génération par des croyances et, comme le métier du tissage était pratiqué par les femmes, dont la plupart analphabète, ces connaissances étaient empiriques. D'autres part, leur conservation et leur application avaient dans la plupart des cas un caractère pratique. Leur création et leur application renfermaient en soi une expérience séculaire. Rien n'était fait inutilement, sans un but. S'il existait une croyance ou un rite concernant le métier à tisser ou les autres outils, c'était pour y apporter du soin, mais aussi pour respecter et apprécier le travail fatiguant mais indispensable à la vie quotidienne. Comme on vient de le constater, une partie des rites ont conservé leur caractère purement païen, tandis qu'une autre partie a vêtu, avec le temps, l'habit religieux (chrétien ou musulman). Toutefois, ils avaient le même but.

Telles sont transmis jusqu'à aujourd'hui les rites et les croyances liés au tissage. Certains d'eux se pratiquent encore aujourd'hui, d'autres ne sont conservés que dans la mémoire des plus âgés, qui les racontent parfois en rigolant, parfois sérieusement, convaincus de leur fonction positive.

<sup>16</sup> Antonio Belusci, Il telaio, Cosenza 1990.

## CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

"HISTORIA E POPULLIT SHQIPTAR" (Histoire du peuple albanais), I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> volumes", Tirana, 2002, Maison d'édition "TOENA"

L'œuvre de l'Académie des Sciences d'Albanie "L'histoire du peuple albanais", I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> volumes, est un événement important dans la vie scientifique et culturelle de la société albanaise en Albanie et en dehors d'elle. C'est une œuvre collective multidimensionnelle en ce qui concerne sa problématique et d'une vaste étendue temporelle. Le premier volume se publie 43 ans après la première publication et le deuxième 18 ans après sa première publication. Cette distance dans le temps va en faveur du besoin de changements concernant la conception, l'information, la structure, l'élargissement de la base des sources, les illustrations. C'est justement parce que nous considérons réussis ces buts, nous disons sans aucune hésitation qu'à présent, nous avons en mains, deux nouveaux volumes de "L'histoire du peuple albanais".

A de tels moments, l'appréciation d'un travail et la réflexion pour aller plus en avant, c'est la première chose toute à fait naturelle. Mais, heureusement, non seulement pour nous mais pour l'entière culture albanaise, nous ne sommes ni au début de ce chemin, ni les premiers à l'ouvrir. Sur L'Histoire de l'Albanie ou du peuple albanais, ont été écrites d'abord des œuvres de caractère individuel par des auteurs dont on peut citer: Kostë Çekrezi, Stavro Skëndi, S. Hallkokondis, Medi Frashëri, tandis qu'en 1959 ont été faits des efforts institutionnels sérieux par les spécialistes de l'Institut de l'Histoire pour réaliser une œuvre synthèse et complétée de L'histoire du peuple albanais. Il s'agit de Aleks Buda, Stefanag Pollo, Selami Pulaha, Ali Hadri, Theofan Popa, Selim Islami, Stavri Naçi, Koço Bozhori, Vangjel Meksi, Gabriel Meksi, Ligor Mile, Hasan Ceka, Injac Zamputi, Zija Shkodra, Mentar Belegu etc. Donc, c'est juste le moment d'adresser toute notre reconnaissance et notre profond hommage à la pléiade, qui a jeté les fondements de l'historiographie albanaise, à nos professeurs honorés, à tous ceux qui ont écrit des œuvres et qui se sont fait un nom et qui physiquement ne sont plus présents parmi nous aujourd'hui.

Le projet "L'histoire du peuple albanais", sous la direction du membre de l'Académie, Kristaq Prifti, financé par le gouvernement albanais, dans le cadre du programme "Recherches et Développement" constitue un devoir difficile, de premier ordre pour l'Académie des Sciences. L'œuvre a été conçue en quatre volumes. Elle commence par l'antiquité, par les traces les plus anciennes de la vie humaine sur l'actuel territoire albanais, lesquelles appartiennent au paléolithique moyen (100 000 – 30 000 ans auparavant) pour se terminer avec les événements de l'an 1991. Le premier et le deuxième

volumes ont paru en 2002, tandis qu'on fait les derniers préparatifs pour la mise sous presse du troisième et du quatrième volumes. De ce que nous avons ressenti, le public albanais, pour beaucoup de raisons, les attend avec de l'intérêt, voire, nous pourrions dire, avec de l'impatience. Pour la publication de "L'histoire du peuple albanais" ont été engagés 39 coauteurs, en particulier des spécialistes de l'Institut de l'Histoire, mais pour des parties spécifiques, même des spécialistes des autres instituts de l'Académie des Sciences.

Le I<sup>er</sup> volume de 804 pages et le II<sup>e</sup> volume de 602 pages, sont équipés d'une table des sources et de la littérature exploitée, du tableau chronologique ainsi que de 477 cartes, d'esquisses et de photographies. Ont été exploitées les phonothèques de l'Institut de l'Archéologie, de l'Institut de l'Histoire et de l'Institut des Monuments de Culture. Le I<sup>er</sup> volume est séparé en trois parties: Les Illyriens (première partie), Le Moyen Age (deuxième partie) et l'Albanie sous l'Empire ottoman pendant le XVIe siècle - les années 20 du XIXe siècle, (troisième partie). Les Illyriens - constituait la première partie du Ier volume, même dans la publication de l'année de 1959. Elle a servi de base à l'élaboration du texte "L'histoire du peuple albanais", lequel a été préparé et publié sous forme de maquette, sujette à discussion, en 1973. Il embrassait la période de l'histoire de l'antiquité, à commencer des débuts de l'histoire humaine jusqu'au début de l'ancien Moyen Age albanais. Il a été préparé par Selim Islami, rédacteur en chef, Muzafer Korkuti, Frano Prendi et Skënder Anamali. En 1977, l'Histoire de l'Antiquité a été publiée, remaniée et complétée avec de nouvelles données par ces auteurs, sous forme de polycopié à usage interne pour les scientifiques, les professeurs et les étudiants. Ce texte, avec peu d'abrègements, a été publié en français aussi en 1985, comme volume à part, pour être exploité par des scientifiques et des lecteurs étrangers, sous le titre Les Illyriens - Aperçu historique, Tirana, 1985.

La première partie aussi, Les Illyriens, incorporée dans la nouvelle publication, s'est appuyée sur les variantes des années 1977 et 1985, mais remaniée et complétée par le même groupe d'auteurs: Muzafer Korkuti, Selim Islami, Frano Prendi, Skënder Anamali. La préparation pour la mise sous presse (la correction) de la partie Les Illyriens, de pair avec les changements respectifs, a été faite par Muzafer Korkuti.

La critique sur ce volume a été faite par Neritan Ceka et Përparime Huta.

L'histoire du moyen âge albanais, a été publiée pour la première fois comme la deuxième partie du I<sup>er</sup> volume de "L'histoire du peuple albanais", en 1959, écrite par un groupe d'auteurs. Quelques années plus tard, en 1983 et en 1984 quand ont été publiés à Tirana les volumes II, III et IV de "L'histoire du peuple albanais", le I<sup>er</sup> volume qui devait embrasser aussi le

Moyen âge, n'a pas réussi à être publié. L'une de ses copies, préparée à ce temps-là sous la direction de Aleks Buda, a été déposée dans l'archive de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences de l'Albanie et mise au service des professeurs des universités du pays et des scientifiques. En 2002, l'œuvre entière de Aleks Buda, complétée avec d'autres articles écrits par lui, a été publiée comme une œuvre à part intitulée "Shkrime Historike" (Ecrits Historiques), volume 3, Tirana, 2002.

Dans la nouvelle publication "L'histoire du peuple albanais", Le moyen âge qui constitue la deuxième partie du volume, a été élaborée surtout par Pëllumb Xhufi et Kasem Biçoku. Dans la suite, on a conservé les parties des anciens auteurs, Aleks Buda et Injac Zamputi. Tandis que la culture médiévale en Albanie, qui embrasse le mode de vie, le temps du passage de l'illyrien à l'ancien albanais (arbërisht), la création orale et les Codex, les débuts de la littérature albanaise, les premiers documents de l'albanais écrit, l'architecture dans les siècles VI-XV, les arts figuratifs et la peinture médiévale, a été écrite par Andromaqi Gjergji, Shaban Demiraj, Shaban Sinani, Jorgo Bulo, Gjerak Karaiskaj et Mustafa Arapi.

L'histoire du peuple albanais sous la domination ottomane pendant les siècles XVI-XVIII a été traitée comme la troisième partie du I<sup>er</sup> volume de "L'histoire du peuple albanais", publiée à Tirana en 1959, écrite par un groupe d'auteurs. En 1972 il a été préparé comme un nouveau recueil, la troisième partie du I<sup>er</sup> volume qui a été publiée comme polycopié, texte pour les étudiants des universités du pays, écrit par Selami Pulaha et Stavri Naçi. En 1983-1984, lors de la publication des volumes II, III et IV de "L'histoire du peuple albanais", ni cette partie ni le volume entier n'ont pas été publiés. Elle a été conservée en manuscrit dans l'archive de l'Institut de l'Histoire et a été mise au service des professeurs et des chercheurs. Dans cette nouvelle publication de "L'histoire du peuple albanais", l'Albanie sous l'Empire Ottoman durant le XVI<sup>e</sup> siècle - les années 20 du XIX<sup>e</sup> siècle, qui constitue la troisième partie, a été écrite principalement par Selami Pulaha, Petrika Thëngjilli, Ferit Duka, Stavri Naçi. Tandis que concernant la thématique de la culture, de l'art, de la littérature et de l'architecture, pour cette partie aussi, ont été engagés des spécialistes tels que Shaban Demiraj, Dhimitër Shuteriqi, Jorgo Bulo, Mustafa Arapi, Gazmend Muka.

Le II<sup>e</sup> volume de "L' L'histoire du peuple albanais" est dédié principalement à la Renaissance nationale albanaise. L'Histoire de la Renaissance nationale albanaise a été publiée en 1965 ainsi qu'en 1984. Les auteurs principaux de ce volume sont les mêmes que ceux des publications précédentes: Kristo Frashëri, Kristaq Prifti, Aleks Buda, Petrika Thëngjilli, Hysni Myzyri. Pour ce volume aussi, comme pour le premier, ont

été engagés des spécialistes des arts, de la littérature, de la philosophie et du folklore, des spécialistes des autres instituts de l'Académie des Sciences: Zija Xholi, Jorgo Bulo, Shaban Demiraj, Agron Xhangolli, Dhorka Dhamo, Josif Papagjoni. La correction scientifique des deux volumes a été faite par Muhin Çami et Marenglen Verli.

Les deux volumes sont une synthèse des meilleures réussites de l'historiographie albanaise et étrangère sur l'Albanie et les Albanais durant les dernières décennies pendant lesquelles une série de monographies et d'articles ont été écrits, beaucoup de conférences, de sessions scientifiques et de tables rondes ont été organisées. Les principaux auteurs de cette publication, grâce à leur culture professionnelle et à l'emploi efficace des langues mortes qu'ils maîtrisaient, ont fait un grand travail pour accueillir, choisir, comparer et exposer toute l'information du temps, dans le but d'aboutir à des appréciations et à des généralisations objectives sur les processus, les événements et les personnalités des périodes respectives, en surmontant la fragmentation et les lacunes connues des publications précédentes.

Selim Islami soutient l'idée de l'autochtonie des Illyriens, idée qui considère la culture illyrienne comme un phénomène historiquement à part dans le territoire illyrien, fruit d'un long processus continu pendant les époques du bronze et du fer. Cette thèse de développement ininterrompu de la culture, qui donne aussi la possibilité de parler d'un développement ethnique ininterrompu, est basée sur plusieurs témoignages trouvés sur le territoire historique des illyriens, en particulier, sur les découvertes faites sur le territoire albanais dans la région de Maliq ainsi que dans les cimetières tumulaires de Pazhok, de Vajzë et de Mat. Donc, l'ethnogenèse illyrienne est vue comme un processus historique, long et authentique. Pëllumb Xhufi est parvenu à jeter une nouvelle lumière sur le rôle important des contrées illyro-albanaises, dans le cadre de l'Empire Byzantin, rôle qui se définissait par l'extrême position à la frontière avec l'Italie, à laquelle les intérêts de Byzance demeurèrent jusqu' à la fin étroitement liés; sur l'histoire des principautés albanaises dans les siècles XII - XIII comme la principauté d'Arbër, le duché de Durrës, le despote de l'Épire dans lesquels les anciennes sources serbes, ragusiennes ou occidentales, témoignent explicitement de la présence des Albanais (Arbanasi, Arbanenses) dans ces contrées: de Trepce et Novoberda à Diokle et jusqu' à l'Ancien Épire. Parmi ces terres, l'Arbër (Arbanon-Arbanum-Raban) installé au centre des contrées albanaises, dans l'espace entre Lezhë-Dibër-Ohër-Vlorë et traversé de l'axe de la route stratégique Egnatia, est devenu le noyau des contrées albanaises. dans lesquelles de la façon la plus intensive et conséquente ont été

développés les processus économiques, politiques, culturels psychologiques qui ont conçu l'existence historique de la nation albanaise. Dans cette publication on traite plus largement des caractéristiques de l'expansion serbe dans les terres albanaises; les postérieures formations politiques albanaises du XIVe siècle et du début du XVe siècle (le despote albanais d'Arte, la principauté de Zenebisht, la principauté de Topia, la principauté de Muzaka, la principauté de Shkodër) avec leurs actes normatifs, les statuts, qui réglaient dans leur ensemble l'organisation et le fonctionnement de la ville, ainsi que les relations entre les citovens, entre les citoyens et l'État, entre la ville elle-même et son entourage; l'extension des dominations vénitiennes en Albanie. Kasem Bicoku a approfondi les recherches sur l'Etat des Arianit, les Dukagjin et l'Etat albanais sous la direction de Georges Scanderbeg, en nous donnant une information plus complète sur son étendue territoriale, l'organisation administrative, politique, économique, les relations internationales. F. Duka a traité des changements dans la structure religieuse du peuple albanais dans les siècles XV - XIX, en s'appuyant largement sur les documents du temps. Il met en évidence que les débuts de l'islam en tant que processus historique, sont liés aux débuts de l'installation du règne ottoman en Albanie et que la noblesse albanaise en tant que la partie supérieure de la pyramide sociale, fut la première à sentir l'événement du passage à l'islam. Cela s'est produit premièrement dans les villes. On a renoncé à l'idée que le passage à l'islam s'est fait seulement par force et on affirme que ce passage s'est fait suivant des rythmes très rapides et qu' à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, la structure religieuse de la population albanaise a atteint des niveaux stables qui continuent de nos jours aussi. K. Prifti analyse largement le Mouvement National à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en soulignant que la Renaissance Nationale Albanaise, qui a commencé vers les années 30-40 du XIXe siècle et qui se termine par la création de l'Etat indépendant albanais le 28 novembre 1912, est un processus semblable à celui des voisins balkaniques: la Serbie, la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie. De même que chez les autres peuples, chez les Albanais, le nationalisme a été caractérisé d'un esprit de communion lequel a trouvé son expression dans la langue commune, dans l'histoire commune, dans la culture commune et dans le développement économique des marchés interrégionaux qui s'orientaient vers une cohésion économique. Par rapport aux publications précédentes, dans la nouvelle publication, La Renaissance Nationale Albanaise ne commence pas par des insurrections paysannes du début du XIXe siècle, mais par les idéologues, les penseurs et par les écrivains du XIXe siècle, lesquels, suite aux conditions du temps, vivaient en émigration. Gazmend Shpuza a ajouté une nouvelle information sur les grandes insurrections des années 1910-1912 et a souligné que l'indépendance de l'Albanie était la principale prémisse politique pour l'organisation et le développement sur des bases avancées de la vie étatique indépendante des Albanais dans les domaines économique, social et culturel du pays.

Par rapport à la précédente "Histoire de l'Albanie", dans les deux premiers volumes de "L'histoire du peuple albanais" il y a un regard qualitativement nouveau concernant la religion et les institutions religieuses, envers le facteur international - son rôle décisif dans des moments de tournants et de carrefours de notre histoire nationale ainsi que concernant les développements culturels. A travers les sources documentaires du temps, on approuve que les Illyro - Albanais font partie du groupe des peuples qui avaient embrassé le christianisme bien plus avant que les autres, qu'au Moyen âge la religion et l'état ecclésiastique ont été une dimension naturelle et inévitable de l'histoire albanaise. Chez les Albanais au moyen âge il y a un grand nombre d'églises et d'autres institutions religieuses construites par les dominateurs autochtones et leurs citoyens. Les portraits des fondateurs des églises se représentaient dans les fresques qui embellissaient leurs murs. Mais l'esprit religieux chez les Albanais était acoquiné avec les rites traditionnels païens, ce qui a donné au christianisme albanais les traits d'un christianisme populaire, non doctrinaire. La couche populaire et traditionnelle et les traits non dogmatiques du christianisme albanais ont fait en sorte que chez les Albanais ne prenne pas place le fanatisme extrême et l'intolérance religieuse. Cette couche et ces traits, ont offert historiquement et offrent encore le même point de référence pour toutes les religions en Albanie.

Concernant les relations internationales, on s'est aperçu non seulement des désaccords, des prises de positions indifférentes ou occupantes des étrangers mais aussi de la collaboration et de l'accord dans des périodes respectives de l'histoire. En faisant les différenciations respectives dans le positionnement de différents États à l'égard de l'Albanie, on aboutit à la conclusion logique et scientifique que dans l'histoire compliquée des albanais, le facteur étranger tantôt occupant et tantôt subsidiaire, a été déterminant dans les développements intérieurs positifs ou négatifs.

Cette idée est présente depuis l'histoire des principautés albanaises, du peuple albanais, de Scanderbeg, de la domination ottomane, du Congrès de Berlin, des luttes balkaniques pour se rendre évidente et touchante surtout pendant la Proclamation de l'Indépendance de l'Albanie. Dans cet événement culminant de *L'histoire du peuple albanais*, il y a une

interdépendance réciproque entre les intentions stratégiques du facteur extérieur et les efforts du facteur intérieur dans le but d'organiser le mouvement national et de profiter des conjonctures internationales.

Après la proclamation de l'Indépendance, en descendant vers les périodes contemporaines, l'influence de ce facteur à l'égard du peuple albanais est toujours en progression, puisque l'État lui-même devient part de ces conjonctures. Dans cette optique ont été écrites et sont en train de se discuter les parties respectives des deux derniers volumes.

Dans les volumes I et II ont été élargies les lacunes occupées par le développement de la culture parmi les Albanais depuis le précoce Moyen âge jusqu'à la proclamation de l'Indépendance. Partant du fait que L'histoire du peuple albanais n'est pas seulement une histoire de guerres, mais de civilisation aussi, la direction de l'Institut et le groupe directeur du projet ont engagé des spécialistes extérieurs, des chercheurs des autres instituts de l'Académie des Sciences, lesquels ont élaboré les parties sur le mode de vie des Albanais au Moyen âge; l'architecture des maisons, des rues, des monuments ecclésiastiques, des citadelles - tout étant traité en rapport avec les besoins quotidiens de la population, des ambitions des politiciens du temps et de la défense du pays; les arts figuratifs, la peinture, la sculpture; le passage de l'illyrien à l'ancien albanais ou l'arberisht qui a été effectué dans les siècles 4-6 de notre ère, quand avaient pris fin les phénomènes de caractère général ou contradictoire typiques pour la langue albanaise et ses dialectes; les codex, l'une des richesses culturelles la plus importante du peuple albanais, la collection desquels embrasse plus de 100 volumes. conservés aux archives de l'Etat albanais; les débuts de la littérature albanaise et le difficile parcours par lequel ont passé l'écriture et l'école albanaises lesquelles devaient affronter non seulement la barrière de la langue officielle et des écoles ottomanes mais celles de la langue et des écoles grecques, italiennes et autrichiennes aussi dans lesquelles les albanais étaient obligés d'aller conformément aux religions respectives; l'urbanisme. les villes albanaises (Durrës, Vlora, Prizren, Shkodër, Drisht, Berat etc.) qui disposaient d'ateliers, de magasins et de leur monnaie et entretenaient avec l'Occident et avec l'Est.

Dans les mêmes parcours et avec la même responsabilité a continué le travail pour l'élaboration des volumes III et IV. Pourtant, dans ces derniers on ressent la présence d'un défit sagace provenant des extrêmes attitudes émotionnelles et politiques desquelles en effet l'historien doit être totalement dépourvu. Du travail fait jusqu'à présent nous pouvons dire que dans ces volumes, plusieurs événements et figures ont été vus dans de nouvelles optiques, appuyés sur des critères scientifiques plus rigoureux et

sur des sources des archives du temps. Je pourrais mentionner ici l'activité diplomatique de A. Zogu et ses efforts pour l'organisation constitutionnelle et juridique de l'Etat albanais, l'insurrection présidée par Haxhi Qamil, le régime du prince Vid, les Albanais pendant la Deuxième Guerre Mondiale, ainsi que les politiques pragmatistes et personnelles vêtues de l'idéologie des

politiciens albanais après la Deuxième Guerre Mondiale etc.

Nous avons trouvé opportun d'apporter, en grandes lignes, les plus importantes différences de la nouvelle édition académique "L'histoire du peuple albanais" en comparaison avec les éditions précédentes de "L'histoire du peuple albanais". Nous ne prétendons ni avoir été exhaustifs ni parfaits. Nous mentionnerions ici un ancien proverbe chinois, selon lequel "si l'on s'attend à écrire une œuvre parfaite, on ne l'écrira jamais". Cependant, en restant toujours ouverts aux remarques, nous espérons qu'elles nous arrivent basées le plus largement possible sur des vérités vitales et qu'elles poussent à des généralisations objectives, ce qui servira les futures publications.

En conclusion, outre l'appréciation méritée pour le groupe directeur du projet, pour les coauteurs de cette publication, pour les assistants, permettez-nous d'isoler le fait que cette publication a bénéficié du travail attentif et du haut professionnalisme de l'équipe réalisatrice de la Maison d'Édition "Toena", de la promptitude et de la persévérance de son directeur,

monsieur Fatmir Toçi.

Ana LALAJ

# Kristo FRASHËRI, "SKËNDERBEU - JETA DHE VEPRA" (Scanderbeg - sa vie et son œuvre), Tirana 2002 (568 pages) Maison d'Édition "TOENA"

Il vient de sortir de la presse la monographie du Kristo Frashëri, consacrée à la vie et à l'œuvre de Scanderbeg, ce que notre opinion scientifique et même celle publique l'ont attendu depuis longtemps de l'historiographie moderne albanaise.

La préparation d'une œuvre comme celle-ci, consacrée à une figure comme Scanderbeg, sur lequel ont été publiés plus de 10 000 travaux de genre des plus diverses de la créativité de l'esprit humain, ne pouvait être réalisée qu'après un travail de plusieurs années comme celui fait par K. Frashëri. Tout comme en écrit l'auteur même son œuvre n'est pas née sur un terrain vierge, mais sur un terrain riche de l'historiographie scanderbeguienne, ce qui a rendu encore plus difficile et plus responsable son élaboration. La monographie "Scanderbeg – sa vie et son œuvre" est rangée également dans la série des travaux de cette historiographie scanderbeguienne. Mais, mettant à profit les acquis de celle-ci et, plus encore, rédigée sur une plus large base documentaire, collectée par l'auteur et autres chercheurs le long de dizaine d'années, cette œuvre, de par l'ample information qu'elle apporte, les interprétations, les argumentations scientifiques et les conclusions apportées, s'élève au-dessus des travaux publiés sur Scanderbeg jusqu'à présent, en Albanie et à l'étranger.

Une analyse attentive de son contenu mène à la conclusion, que l'auteur a donné à la science albanaise une œuvre s'appuyant non tellement sur les travaux des humanistes, de Barleti et de Biemm, comme l'ont fait, généralement, la majorité des historiens précédents, mais surtout sur les

documents historiques, publiés et non publiés.

Grâce à l'accès à une documentation plus riche, Kristo Frashëri a dépassé aussi bien le panégyrisme et le romantisme, qui ont caractérisé l'historiographie humaniste des XV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles, ses inexactitudes non rares dans la chronologie des événements que les limitations, les cadres de l'historiographie albanaise des 50 dernières années, qui l'ont mené à traiter Scanderbeg seulement comme un dirigeant de la lutte de la libération du peuple albanais. Dans cette monographie, qui est ciblée sur Scanderbeg et son activité, l'on fait un traitement multilatéral de la personnalité de Georges Kastrioti, comme dirigeant militaire et politique, comme stratège et grand guerrier, comme homme d'État talentueux doté d'une large vision pour son époque et pour l'avenir de l'Albanie, comme fondateur de l'Etat national uni, centralisé, comme législateur et diplomate.

Même l'information apportée dans des chapitres semblant ne pas être liés directement à Scanderbeg, tel le Chapitre I: "L'Albanie à la veille de l'occupation ottomane" et le Chapitre II: "L'occupation turque de l'Albanie" servent au même but: être mis en fonction de sa figure, donnant un aperçu du terrain dans lequel agirait Scanderbeg et déterminant la mission historique qu'il lui revenait d'accomplir.

Dans ces deux chapitres l'auteur apporte des données d'intérêt sur l'état des territoires albanais durant les premières décennies du XVe siècle (dans les années '20-'30), lorsque après l'instauration de la domination ottomane, qui pour la plupart des contrées albanaises, pour un certain temps, eut la forme d'une vassalité envers le sultan, l'Albanie bien que séparée en plusieurs principautés vassales, poursuivit sa résistance contre les efforts des Turcs pour l'asservir complètement, par l'établissement du système militaire-féodal ottoman. Dans cette monographie l'on jette de la lumière, dans ce cadre, sur les trois souverains les plus puissants albanais: les Dukagjini, les Arianiti et les Kastrioti, qui se sont fait remarquer pour avoir poursuivi, sous formes diverses, de la résistance contre l'invasion ottomane dans les années '20 et '30 du même siècle. Dans son analyse l'auteur met l'accent sur trois conséquences fatales pour l'Albanie venues de l'oppression de la résistance des nobles albanais et de leur soumission complète: l'instauration de la domination turco- ottomane, la destruction au cours de cette invasion des valeurs économiques et culturelles des Albanais, accompagnée par l'anéantissement, le massacre de milliers de personnes et la transformation des filles, des femmes et des garçons en esclaves et, enfin, par l'instauration du système militaire-féodal ottoman, un système asiatique arriéré de relations politiques et économiques, qu'ils avaient emprunté aux Turques des Seldjoukides. Il est tout à fait juste, argumentée scientifiquement et hors de tout effort - qu'on constate se faire dernièrement pour embellir l'histoire de l'empire ottoman, l'appréciation de Kristo Frashëri faite dans cette œuvre à propos des conséquences négatives de l'instauration de la domination ottomane et du système militaire-féodal en Albanie, un système que les contrées albanaises avaient dépassé historiquement il y avait quelques siècles.

Kristo Frashëri, par cette œuvre, se présente non seulement comme historien et chercheur de l'époque de Scanderbeg, mais aussi comme son biographe. D'un intérêt particulier sont aussi ses conclusions sur l'origine des Kastrioti (Chapitre III), une question tant débattue et discutable dans l'historiographie scanderbeguienne. Selon lui, l'origine des Kastrioti se situe dans le village de Sina d e la communauté régionale de Qidhna, en Dibër e Poshtme, où se trouve aussi le village de Kastrioti. Pour aboutir à cette conclusion l'auteur fait une analyse détaillée de toutes les opinions apparues dans l'historiographie sur l'origine des Kastrioti, en commencant par les

légendes et allant jusqu'aux points de vue des chercheurs des Kastriot tels que Athanas Gegaj, Fan Noli et Aleks Buda. A côté de ses propres arguments, l'auteur s'appuie, pour les conclusions concernant l'origine des Kastrioti, sur trois sources importantes, qu'il est difficile de mettre en doute: sur Gjon Muzaka (sa *Memoranda*) sur l'humaniste italien Rafael Volanterano, contemporain de Scanderbeg (il l'appelle Gjon Kastrioti ou Gjon Dibrani) et sur Barleti (qui parle des "régions de Dibra" ou des "régions de Scanderbeg")

Le Prof Kristo Frashëri, après un travail de recherche sur les données bibliographiques et sur celles des chroniqueurs ottomans (Chapitre IV: Gjon Kastrioti et la jeunesse de Scanderbeg) met fin, dans son œuvre, aux hésitations et aux divers points de vue sur la jeunesse de Scanderbeg et en particulier sur le fait s'il a été ou non l'otage du Sultan et, si oui, à quel âge il a été remis par Gion Kastrioti comme otage. En admettant comme réel le fait, reconnu aussi par d'autres auteurs surtout par ceux contemporains, que Scanderbeg a été remis comme otage à la cour du Sultan, K. Frashëri aboutit à la conclusion qu'il a été remis comme otage, par son père, en 1423, à l'âge de 18 ans. Cette question, qui à première vue peut paraître marginale, secondaire dans la vie de Scanderbeg, à juste raison a préoccupé ses biographes: sans entrer dans les détails et sans donner les diverses opinions exprimées sur lui en historiographie, nous jugeons nécessaire de souligner que ce fait et, en particulier la solution qu'en a donnée l'auteur, donnent aussi en une certaine mesure l'une des clés qui expliquent le maintien chez Scanderbeg des sentiments de l'amour fervent pour la partie, son futur dévouement à la lutte de libération antiottomane du peuple albanais.

Au Chapitre VI "Scanderbeg à la veille de l'insurrection de libération" l'on apporte des données à valeur scientifique particulière sur les liens de Scanderbeg avec l'Albanie à la veille de l'Insurrection de 1443, qui ont de l'intérêt non seulement concernant sa propre figure mais aussi notre histoire nationale en général. Sur la base de la documentation ottomane l'auteur aboutit à deux conclusions importantes sur l'état des contrées albanaises au cours de ces années-là : en premier lieu il prouve, par des données concrètes, que dans les années '30-'40 du XVe siècle la situation des contrées albanaises était tendue et très propice à l'éclatement d'une insurrection et, en second lieu, il montre par des données documentaires que Scanderbeg, quelques années avant l'insurrection, avait établi des liens fréquents avec l'Albanie ; que lui, dans les années 1435-1437, a dû être spahi dans les territoires albanais (à Dibra), et qu'en 1438 il avait été désigné soubash de Kruja, tandis qu'en 1443, à la veille de l'insurrection antiottomane et de la Bataille de Niš entre les Turcs et les Hunyadi, Scanderbeg, selon le Prof Kristo Frashëri, a du être à nouveau en Albanie et justement gouverner Dibra.

Après ces données l'auteur aboutit à la conclusion que le grand tournant survenu en Albanie, en 1443, par l'insurrection de Scanderbeg, n'avait pas fait ressortir subitement Scanderbeg sur la scène historique, qu'il avait été préparé au cours de quelques années pour le tournant de 1443, et que dans ce but celuici avait renforcé ses liens avec la population du pays sans négliger ceux avec l'étranger.

Tout comme l'on s'attendait, la place principale dans cette œuvre revient à la personnalité de Scanderbeg comme homme d'État, comme chef politique (maître) de l'Albanie, dirigeant et organisateur du mouvement de libération des Albanais, comme commandant et stratège militaire, comme diplomate et connaisseur de la situation internationale dans la Péninsule Balkanique et en Europe et de la position de l'Albanie dans cette constellation-là des forces. Ses capacités de politicien et d'homme d'État Scanderbeg les montra non seulement par la décision prise (après mûre réflexion) pour l'organisation de l'insurrection armée contre le joug ottoman en Albanie, mais aussi par en avoir choisi le moment opportun: le moment du conflit des Turcs avec Jean Hunyadi et de leur défaite, en 1443.

Comme il en résulte de l'analyse de l'œuvre, son talent d'homme d'État avec une vision large de la mission historique dont il s'était chargé d'accomplir et des voies à suivre pour sa réalisation, de l'union de toutes les forces politiques et sociales albanaises dans la lutte de libération antiottomane, Scanderbeg le témoigna surtout par l'organisation de l'Assemblée de Lezha et la fondation de la Ligue de Lezha (Chapitre VIII) immédiatement après la déclaration de l'insurrection en mars 1444. La Ligue de Lezha, dans laquelle adhérèrent la majorité des princes du pays, est qualifiée par l'auteur, comme une alliance militaire-politique, répondant aux besoins de la lutte de libération, assurant l'union des forces militaires-humaines et des ressources matérielles et financières des princes albanais sur la présidence de Scanderbeg et sous son commandement.

L'Assemblée de Lezha est appréciée, dans cette œuvre comme le recommencement de ce processus-là de l'union politique des maîtres albanais et de leurs domaines en un État national concentré et uni, qui avait été interrompu par les envahisseurs ottomans à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. L'auteur consacre un chapitre à part (Chapitre XI) à la formation de l'Etat albanais indépendant, où il apporte des données suffisantes sur les mesures prises par Scanderbeg pour étendre son pouvoir sur les dominations des autres princes, pour établir un pouvoir centralisé, pour organiser l'armée régulière, parallèlement à celle qui se formait avec les forces des princes en temps de guerre, pour établir l'administration de l'Etat, des finances, des relations internationales, pour l'extension territoriale de l'Etat etc. Liées à l'Etat indépendant albanais sont

aussi les informations multiples et les conclusions de l'auteur sur les relations de Scanderbeg avec l'étranger et surtout avec les États voisins, avec la Hongrie de Hunyadi, avec Rome, avec le Royaume de Naples, avec Venise, avec Raguse etc. (Chapitres IX, XVII, XXIV). Visant à s'assurer le soutien sur le plan international, sans lequel il aurait des difficultés à pouvoir faire face à l'invasion d'un empire aussi puissant que celui ottoman, Scanderbeg développa une activité diplomatique intense dans les conditions de son époque et d'une lutte continue, où se trouvait l'Albanie en ce temps-là.

L'auteur considère ce procès de la fondation de l'Etat uni comme la plus importante œuvre historique de Scanderbeg. Tandis que K. Frashëri même, par le traitement de cette question, apporte une contribution de valeur dans

l'historiographie scanderbeguienne.

Le procès de la formation de l'Etat de Scanderbeg l'auteur l'a traité avec toutes les difficultés causées par les facteurs internes (le séparatisme des princes qui faisait éruption de temps en temps) et des facteurs externes (la lutte contre les Turcs ottomans et l'absence du soutien par les autres États), objectivement et sans apologies, ni panégyrisme, comme un processus graduel et long qui se contrôle petit à petit pendant les 25 ans de la direction par Scanderbeg du mouvement libérateur albanais.

Tandis que l'occupation de l'Albanie par les Turcs ottomans, après la mort de Scanderbeg, est qualifiée par l'auteur comme un coup fatal pour les Albanais, car elle interrompit le procès le plus important de l'histoire médiévale d'un peuple : la formation de l'Etat national justement à la veille de sa réalisation. Cette occupation, souligne-t-il, coûta aux Albanais, du point de vue du développement historique, un retard de cinq siècles pour fonder leur État

indépendant.

La personnalité de Scanderbeg comme commandant et stratège militaire apparaît, dans l'œuvre de Kristo Frashëri, avec toute sa grandeur, dans les batailles incessantes et les combats sanglants contre les armées ottomanes, lorsque au cours de 25 ans, à la tête des forces militaires des princes et du peuple albanais il fit face à des campagnes des plus importantes reconnues dans l'histoire de l'Empire Ottoman, commandées par les plus puissants et les plus énergiques sultans : par le Sultan Murad II et le Sultan Mehmed II (le Fatih).

Dans la monographie, sur une base documentaire plus large que jusqu'à présent et surtout sur la base des données des chroniqueurs ottomans, l'on analyse les plus importantes batailles albano-turques de l'époque de Scanderbeg, en commençant par celle de Torviolli (juin 1444 – Chapitre VIII) et poursuivant par le premier siège de Kruja (1450 – Chapitre X), par la bataille de Ujëbardha (1457 – Chapitre XX) et par le second siège de Kruja (1466-1467 – Chapitre XXV). A ce dernier, l'auteur, tout comme les chroniqueurs

ottomans, donne une dimension plus large et l'appelle, comme eux l'appellent, "la Campagne contre l'Albanie" en général, car elle s'étendit sur tout l'espace des domaines de Scanderbeg. La victoire de Scanderbeg lors du troisième siège de Kruja (juillet 1467 – Chapitre XXVII), qui coïncide approximativement avec le seuil de sa mort, termina la série des batailles dirigées par lui.

Intéressantes sont les généralisations de l'auteur sur les victoires de Scanderbeg dans la lutte albano-turque du XVe siècle.

À côté des autres circonstances, il attribue ces victoires au fait que Scanderbeg, en mettant en premier plan les intérêts nationaux, arriva à surpasser le particularisme et le séparatisme des princes et les réunit, eux et le peuple, dans la lutte de libération contre les occupants ottomans. Les succès de Scanderbeg dans cette lutte il les explique aussi par l'intérêt profond de la paysannerie pour ne pas permettre l'instauration du régime militaire féodal ottoman ainsi que les paysans des zones montagneuses de l'Albanie pour préserver leur liberté et autonomie. Au cours de cette lutte, souligne l'auteur, se rehaussa la figure de Scanderbeg comme stratège et commandant militaire, qui eut le même succès dans les batailles qui ont eu lieu aussi bien dans les montagnes que dans la plaine, qu'il dirigeait en personne les manœuvres militaires, qu'il était apte à combattre en utilisant l'armée régulière et les groupes guérillas, qui était des premiers (on peut le dire en Europe), qui prouva le dessus de la cavalerie légère, mobilisée parmi les rangs de la paysannerie. contre les ahindjis ottomans et la cavalerie classique et lourde féodale et qui savait combiner l'attaque avec la défense.

Les victoires de Scanderbeg sont traitées, dans cette monographie, même sous un autre aspect: elles s'ensuivirent par le rehaussement de l'autorité de Scanderbeg à l'intérieur du pays, auprès de la population albanaise et surtout auprès des princes albanais, et à l'étranger dans les cercles gouvernementaux des pays voisins de l'Europe. Elles influencèrent à l'établissement du particularisme et du séparatisme des princes du pays et à la consolidation de leur rassemblement ultérieur autour de Scanderbeg et de l'Etat qu'il était en train de structurer contre le danger de l'extérieur. L'État de Scanderbeg, écrit l'auteur, naquit dans la lutte contre les occupants ottomans, dans le lit de la lutte pour la libération, ce qui donna une poussée importante au procès-même de la constitution de l'Etat albanais uni.

D'un intérêt particulier est aussi la conclusion, apportée par l'auteur dans son œuvre, sur les dimensions européennes de la lutte albano-turque du XV<sup>e</sup> siècle, sous la direction de Scanderbeg. Dans la monographie il est qualifié comme l'une des plus importantes œuvres historiques de Scanderbeg le fait que l'Albanie devint un barrage qui empêcha, pour un quart de siècle, le passage de

l'armée ottomane vers la péninsule italique et plus loin, en protégeant ainsi la civilisation européenne occidentale.

En même temps que les questions importantes, qui occupent la place principale dans l'œuvre, Kristo Frashëri traite également beaucoup d'autres questions plus partielles, qui jettent aussi de la lumière sur Scanderbeg. Des données intéressantes sont apportées sur le drapeau de Scanderbeg (Chapitre XII), en le décrivant minutieusement et en prouvant qu'il est dans son essentiel notre drapeau national actuel. De même l'on décrit l'héraldique de Scanderbeg, ses portraits, en y comprenant aussi un portrait original de son époque: celui de l'Italien G. Bellini de 1466, qui est arrivé jusqu'à nos jours (Chapitre XIII et XVI), l'on décrit "Scanderbeg en tant que l'humain" (Chapitre XV) etc. Même les informations historiques détaillées sur la ville de Kruja sont importantes (Chapitre XIV): un centre illyro-albanaise peuplé depuis l'antiquité (premier millénaire) jusqu'à la période où elle devient capitale de Scanderbeg. De ce point de vue la monographie, étant une œuvre proprement scientifique, peut être considérée aussi comme une encyclopédie sur Scanderbeg.

Kristaq PRIFTI

"VESHJE POPULLORE SHQIPTARE" (Costumes populaires albanais), Album, Groupe d'auteurs, Tirana 1999, 205 pages.

Veshje popullore shqiptare est un album paru récemment, le premier volume d'un corpus portant le même titre. Il a été préparé par le Département de l'Ethnologie de l'Institut de la Culture Populaire, auprès de l'Académie des Sciences, dans le cadre des publications pour la série "Trashëgimia e popullit shqiptar" (L'héritage du peuple albanais). Ses auteurs sont des ethnologues connus: Andromaqi Gjergji, Spiro Shkurti, Mark Tirta et Llambrini Mitrushi.

Le volume contient 205 pages et s'ouvre sur une carte de l'Albanie, où sont fixés graphiquement et en couleur les costumes populaires des différentes zones costumologiques (à l'intérieur des frontières politiques actuelles), accompagnés de l'esquisse graphique de quelque vieille construction caractéristique, sans exclure le logis traditionnel, rural ou urbain. Sur les 9 premiers pages il y a l'*Introduction* (en albanais et anglais), préparée par le membre de l'Académie, Andromaqi Gjergji, ethnologue connue dans le domaine des recherches concernant les costumes populaires albanais. Ce qui caractérise l'introduction c'est un traitement historico-ethnographique relativement serré. Du point de vue scientifique elle est écrite en langage soigné et concis. L'attention est centrée sur les costumes traditionnels albanais mais au fond il y a l'ancienneté du peuple albanais et de la culture créée par lui, la richesse et la variété avec lesquelles elle est arrivée jusqu'à aujourd'hui et les efforts qu'on mène pour la connaître, lui donner sa juste valeur et la rendre accessible à tous.

Dans l'introduction déjà mentionnée, l'on a donné en lignes essentielles le contenu de chacun des volumes prévus à être publiés. Pour l'organisation du matériel de chacun des volumes on respectera l'organisation administrative en districts du pays, mais tout en respectant aussi "la division régionale traditionnelle". Bien qu'à première vue le critère semble en quelque sorte discutable, il est considéré comme, relativement, le plus motivé si l'on tient compte de la nature actuelle instable des régions ou des environs ethnographiques traditionnels.

Dans le volume qu'on a en main, sont inclus les costumes traditionnels des 9 circonscriptions administratifs du sud pays. Il s'agit des districts de Saranda, de Delvina, de Gjirokastra, de Tepelena, de Vlora, de Berati, de Fieri, de Mallakastra et de Lushnja. Selon la division régionale traditionnelle, y sont représentées les régions de *Çamëria* (Tchamerie), de Labëria, de Myzeqeja ainsi que certaines zones intermédiaires. Cette réalité fait découvrir de manière naturelle le caractère pratique des publications de ce genre, grâce auxquelles l'on acquiert des connaissances même sur le fond ethnographique de telle ou

telle circonscription administrative ou sur l'enchevêtrement des phénomènes, y inclus le cas concret, les costumes populaires. Il est important la mise en évidence des dites zones intermédiaires parce qu'on jette lumière sur les enchevêtrements dont on vient de parler ou sur la continuité des phénomènes dans les zones de passage d'une unité ethnographique (petite ou grande) à une autre.

Le matériel est structuré en sept parties dont chaque titre est lié à la circonscription administrative soumise à l'enquête: Sarandë-Delvinë et Gjirokastër (S. Shkurti), Tepelenë-Vlorë (M. Tirta), Berat (A. Gjergji), Fier-Mallakastër et Lushnjë (Ll. Mitrushi). Dans l'ouvrage sont incluses 9 gravures, 8 cartes des régions costumologiques, 46 pages de textes en deux langues (albanais et anglais) et 156 photos en couleurs (146 pages).

L'œuvre est une pure publication ethnographique. C'est ce que témoignent la structure, le texte, les illustrations et les sous-titres. Sa composition entière mène à la considérer une publication sur l'art populaire albanais. Il en est ainsi parce que l'habillement constitue un élément esthétique important, exprimé par les ornements sur les costumes, par leur aspect artistique et par leur rôle décoratif. Les valeurs artistiques sont incarnées non seulement dans les costumes réalisés par les femmes paysannes elles-mêmes, où le goût pour le beau se manifeste de façon simple, par une couleur locale accentuée, mais aussi dans les costumes confectionnés par des tailleurs spécialisés. Le costume populaire, considéré dans un aspect esthétique, est souvent une synthèse parfaite de l'art populaire appliqué. Si l'on s'arrêtait un moment sur la broderie des chemises paysannes ou sur le galon servant à renforcer l'ourlet des costumes des hommes, l'on sentirait que les costumes populaires albanais ont rempli également une véritable fonction décorative.

L'album ne peut pas être considéré une œuvre de studio seulement. Étant et demeurant une publication de nature ethnographique, elle demeure autant une œuvre collective. Sa préparation est le résultat d'un travail complexe lié d'abord aux enquêtes et à la documentation sur le terrain; ensuite au classement dans les fonds et dans les archives et, enfin, à la préparation pour l'imprimerie. Derrière cet ouvrage il y a les spécialistes des fonds et des archives, les dessinateurs et les photographes. Ensemble avec eux restent également ceux qu'on appelait dans le sens figuré les "fiches vivantes". Sur 100 photos de personnes concrètes, 122 sont femmes, 48 hommes et 4 enfants. Il y a, en tout, 143 "fiches", qui font également partie de l'œuvre. Ces fiches aussi témoignent de la nature ethnographique et du caractère collectif du travail pour sa préparation.

En plus de sa nature artistique et ethnographique, l'œuvre est aussi purement scientifique, par sa structuration, sa manière de la présentation et du traitement des phénomènes, les textes explicatifs et l'originalité du matériel fourni. Le caractère ethnographique est témoigné par l'objet de l'œuvre et la nature spécifique du langage employé: l'on devine sans hésitation qui ont été "créateurs" et "porteurs" de l'objet. Derrière le fond du matériel fourni par les photos en couleur, l'on ressent le terrain albanais, la nature albanaise, ce qui donne à l'œuvre même l'empreinte artistico-esthétique.

Le matériel et les analyses de cette publication donnent au lecteur l'impression de se trouver devant une richesse telle, qui - selon un sage - fait honneur à tout peuple qui l'a créée et qui a su la préserver. L'appréciation et la préservation de ce patrimoine comprennent et transmettent une dignité civile, témoigne d'une émancipation sociale; c'est en quelque sorte un test culturel lequel jette de la lumière sur l'individualité du peuple lui-même, confirmant que c'est un peuple autochtone dans ses territoires, un peuple historique, non nomade et pas du tout mythique!

Il était déjà temps que cette publication vît le jour, pour ne pas dire qu'il est venu avec un peu de "retard". Son "terrain" était tout à fait préparé. Les chercheurs de l'habillement traditionnel albanais, en complétant et précisant l'un l'autre, ont donné un tableau complet de son caractère et de sa physionomie. Leurs recherches ont confirmé que les costumes populaires ont varié suivant l'âge et le sexe des porteurs mais aussi suivant leur situation sociale. Elles ont confirmé que, si les modèles présentent une grande stabilité, le matériel utilisé a beaucoup changé. Ce qui est important dans ces recherches c'est aussi la classification typologique. C'est une classification basée surtout sur les éléments extérieurs des costumes traditionnels, en particulier ceux qui couvre la partie inférieure du corps, mais toujours considérés en rapport étroit avec la place de ces éléments dans la structure générale du costume étudié. Leur typologie a aidé les chercheurs à mieux définir soit les différences soit les ressemblances par rapport aux autres peuples.

On a fait attention à la spécificité ethnique matérialisée dans ces costumes. Il est connu que la spécificité ethnique d'un peuple ou son identité et individualité s'expriment dans la sphère de sa culture matérielle et spirituelle, qui, en tant que "branches d'un même tronc", se complètent l'une l'autre. Les publications de différentes natures, surtout celles des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, témoignent que même les costumes populaires albanais, aussi bien par leur rôle et leur place que par leur fonction, continuent à constituer un élément très important de la culture matérielle du peuple albanais. En les étudiant dans leur ensemble ou dans des éléments particuliers, l'on a jeté certainement de la lumière sur la spécificité ethnique du peuple albanais dont ils constituent une richesse et une valeur. La spécificité ethnique albanaise des costumes populaires semble avoir trouvé son expression convaincante au moins

dans trois aspects: premièrement, dans l'aspect des modèles (formes et coupes) considérés comme typiquement albanais; deuxièmement, dans l'aspect du répertoire des motifs de décoration dont la plupart liée à des croyances autochtones très anciennes; troisièmement, dans l'aspect de la préférence accentuée pour certaines couleurs et de leur fonction par rapport à l'âge, à l'état civil et à la situation sociale du porteur ou de la porteuse.

Les recherches ont de même confirmé que la spécificité ethnique ou nationale dans la culture populaire albanaise en général, donc dans les vêtements aussi, est marquée non seulement par ce qui est commun pour les différentes régions ou zones du pays, mais aussi par les traits qui la distinguent de la culture des autres peuples. Ces recherches ont prouvé également que les trouvailles archéologiques médiévales, antiques ou plus anciennes, ont contribué à découvrir les ressemblances et les différences entre la culture albanaise et les cultures des autres peuples aussi bien que les liens génétiques avec la culture des ancêtres des Albanais - les anciens Albanais et les Illyriens.

Dans ce sens, la comparaison des prototypes avec les témoignages archéologiques et historiques des anciennes cultures des Balkans, a mis en évidence une série d'analogies essentielles entre l'habillement illyrien et celui albanais. Il s'agit de tels éléments comme la chemise du type dalmatica, les châles et les capes, le capuchon, la robe pour hommes ou la fustanelle, les pantalons collant, la ceinture, les chaussures à dessus tressé en fil de cuir etc. Il est déjà clairement prouvé leur caractère illyrien. De même, les recherches dans le domaine des costumes traditionnels populaires albanais ont fait découvrir des liens avec les cultures paléobalkaniques ou avec les anciennes civilisations de l'aire méditerranéenne: le tablier à franges, la ceinture à touffes et la xhubleta des zones montagneuses du nord. Surtout la xhubleta est considérée unique en Europe, car il manque réellement ses parallèles vivantes au bord de la Méditerranée.

Cependant, l'on ne peut dire que tout dans la culture populaire albanaise en général, y compris les vêtements, est lié, disons, à l'héritage illyrien. Au contraire, il existe dans ce domaine aussi bien des éléments appartenant à d'autres couches culturelles, qui témoignant des contacts du monde albanais avec d'autres peuples aussi. Cela est tout à fait naturel. Les territoires où ce peuple a vécu, travaillé et créé, donc sur lesquels il s'est développement historiquement, marquent l'un des nœuds les plus importants du bassin Méditerranéen, dans lesquels se sont réellement et pratiquement croisés les rayonnements des cultures de l'Est et de l'Ouest.

Même aujourd'hui, l'on peut dire que la manifestation de la spécificité ethnique en matière des vêtements, demeure sous une forme ou une autre, une manifestation apparente des traits nationaux dans le domaine de la culture, une

manifestation de la conscience nationale. Cela devient surtout évident chez les Albanais émigrés de leurs territoires, qui continuent de garder et de porter, soit des costumes traditionnels complets soit des éléments particuliers de ces costumes.

Si l'on dit que "le peuple albanais est l'un des peuples les plus anciens des Balkans, descendant des Illyriens et successeur des Arbërs du Moyen âge, dont il a hérité le territoire où il vit, la langue et les traits essentiels de sa culture", que "la genèse illyrienne du peuple albanais est déjà prouvée par les recherches historiques, linguistiques, archéologiques, ethnologiques etc. que le fonds culturel hérité des Illyriens s'est développé "en profitant à bien des égards de l'art et de la culture byzantine, qui ont pu influer même sur la culture populaire albanaise", ou bien que "les traits originaux de cette culture aient été fortement formulés durant la résistance antiottomane" cela est confirmé même par les recherches dans le domaine des costumes populaires traditionnels.

En s'arrêtant sur le besoin de l'étude et de la publication de cet héritage, dans l'œuvre il est souligné entre autres que: "Dans le cadre des efforts contemporains ... dans la Communauté européenne, l'on élabore des programmes spéciaux pour la valorisation et la protection de l'héritage culturel des peuples divers et pour la création des possibilités que cet héritage soit porté à la connaissance d'un plus large public. De tels buts ont été sanctionnés dans l'article 128 du Traité de Maastricht, où il est souligné que "la Communauté européenne s'assigne la mission de contribuer à l'épanouissement des cultures des États membres tout en respectant leur diversité nationale et régionale et en mettant en relief l'héritage culturel commun". Dans ce cadre, les Albanais peuvent s'incorporer avec les trésors de leur culture traditionnelle dans les courants des développements contemporains de l'Europe dont l'influence a été toujours présente en Albanie, sans oublier ni les liens culturels réciproques avec les peuples de l'Est et avec leurs cultures.

Ali MUKA

Jup KASTRATI, "HISTORIA E ALBANOLOGJISË" (1497-1997) (Histoire de l'albanologie) ,Tome I, Maison d'Édition "Argeta-LMG", Tirana, 2000, 802 p.

Prof Dr Jup Kastrati, l'une des figures connues de la linguistique et de la culture albanaise, bibliographe renommé, après la publication de quelques monographies, s'est présenté avec une nouvelle publication: le 1<sup>er</sup> tome de "L'histoire de l'Albanologie" (1497-1853),. Cette œuvre est écrite par un auteur sérieux, aux connaissances larges, d'une volonté implacable, persistant dans ses recherches dans les bibliothèques et dans les archives, en Albanie et à l'étranger, pouréclairer diverses questions concernant la linguistique, les textes

écrits, la bibliographie et la culture albanaise.

Jup Kastrati, s'est occupé de ce thème depuis longtemps. Il a publié des articles et des études dans les revues linguistiques les plus illustres en Albanie et même à l'étranger. Il a participé à des conférences et symposiums scientifiques nationaux et internationaux. Toutes ses recherches ont été collectées et publiées par "Rilindja" de Kosovë, sous le titre "L'histoire de la grammaire albanaise" (1635-1944), Prishtinë, 1980. La première partie de la présente monographie y a été déjà incorporée alors que la deuxième partie n'a pas été publiée. Cela a été une très bonne initiative des collègues de Kosovë, qui méritent des remerciements pour le travail fait à l'époque, puisqu'en Albanie il était difficile de réaliser une telle publication.

L'œuvre, que nous venons de présenter, a pris de nouvelles dimensions; sa thématique est plus ample, elle est plus riche en informations, en interprétations et en jugements, prenant ainsi la forme d'un traité non seulement

de l'histoire de la grammaire mais aussi de l'albanologie en général.

Dans cette monographie, fruit d'un long travail de recherches et de synthèse, sont reflétés les efforts constants des scientifiques albanais et étrangers à l'étude de la langue albanaise, de son lexique, de la formation des mots et de sa structure grammaticale etc., sur le plan diachronique et synchronique. Comme il en ressort de cette monographie, l'étude historique de la langue albanaise se caractérise d'une riche histoire. Sous cet angle de vue, beaucoup d'idées ont été exprimées au cours des années sur la dérivation et l'origine de la langue albanaise, sur la place qu'elle occupe dans la famille indo-européenne, sur ses rapports et ses contacts avec les autres langues; de petits dictionnaires ont été élaborés, de différents glossaires, des études approfondies, ainsi que d'autres de moindre valeur. Dans ce traité J. Kastrati a eu des intentions précises: décrire les acquis des différentes disciplines, faisant en même temps le point sur les auteurs albanais et étrangers.

La monographie "L'Histoire de l'albanologie" et les trois volumes, avec à peu près 3000 pages, constituent une œuvre à valeurs encyclopédiques dans le domaine de l'histoire de l'albanologie; elle a été écrite avec de la compétence scientifique et un langage chaste et attirant.

L'œuvre "L'histoire de l'albanologie" est définie par les valeurs suivantes:

- Elle est la monographie la plus longue, la plus complète et avec une riche information scientifique sur la linguistique albanaise traitant de ce problème, publiée en ce début du nouveau siècle.
- On y traite avec objectivité scientifique de divers problèmes de la langue. L'attitude ferme et sans équivoques sur des questions discutables, les interprétations et les conclusions, marquent une nette différence de cette monographie par rapport à d'autres œuvres, bien que peu abondantes, écrites sur cette thématique.
- L'exploitation d'une littérature et d'une documentation très riche, connues et non connues par le lecteur ou par le scientifique, allant à presque 3000 unités bibliographiques, ajoute à la valeur de cette publication.

La monographie servira aussi bien aux scientifiques qu'au public large intéressé à la culture, désirant connaître la contribution des albanologues albanais et étrangers dans le domaine de l'étude de la langue albanaise, autant sur le plan diachronique que sur le plan synchronique.

L'auteur a conçu son œuvre en trois volumes. Le premier volume embrasse la période préscientifique de l'étude de la langue albanaise (1497-1853) laquelle commence par Arnold Von Harf et se termine par l'œuvre de J. G. Hahn, donc embrasse une période de 350 ans. L'intensité des études à cette époque—là était limitée par rapport aux années suivantes, compte tenu de l'état des études des sciences sociales à cette même époque. Le deuxième volume va de Franz Bopp (1854) jusqu'en 1942, année de la mort de l'albanologue renommé Norbert Jokl. C'est une période presque séculaire. Tandis que le troisième volume embrasse une période de 500 ans d'analyses des œuvres, avec des études et des contributions connues et non connues.

Le premier volume, dont nous venons de faire le compte-rendu, et divisé en quatorze chapitres, dans lesquels on fait l'analyse de presque 100 auteurs d'œuvres, d'études et autres contributions ayant rapport direct ou indirect avec la langue albanaise. Il donne ainsi une information scientifique sur beaucoup d'auteurs connus, mais il en cite aussi beaucoup d'autres inconnus, fait qui, de plus en plus, renforce le caractère original de l'œuvre.

Dans le premier chapitre, l'auteur fait un découpage en périodes de l'histoire des sciences albanologiques, qu'il a divisée en trois étapes:

La première étape, selon J. Kastrati, commence à la fin du 15 e siècle et va jusqu'à la moitié du 19 e. C'est la période de la naissance de l'albanologie en tant que la science sur l'Albanie et les Albanais, ainsi que sur leurs prédécesseurs. La deuxième étape de l'albanologie, selon l'auteur, embrasse la période de mai 1854 à mai 1942. Les vrais fondateurs des sciences albanologiques sont deux grandes figures: Johann George Von Hahn et Franz Bopp.

Comme caractéristiques de cette étape, J. Kastrati souligne:

a. L'individualisation de l'albanologie dans l'ordre des sciences balkanologiques, la différenciation des sciences albanologiques elles-mêmes, la distinction de leurs différentes branches ainsi que la définition plus ou moins claire des sphères d'étude et des problèmes les plus importants de ces sphères.

b. L'abandon, au plus haut degré, du dilettantisme dans les études scientifiques de tant de problèmes de la langue albanaise et de l'histoire de l'Albanie ainsi que de la culture matérielle et spirituelle du peuple albanais.

c. La constitution de la science albanologique autochtone en liaison étroite avec le grand mouvement de la Renaissance Nationale et avec la période de l'Indépendance. Pendant les deux premières étapes, le centre des études albanaises a été hors de l'Albanie, en particulier en Autriche, en Allemagne, en Italie, en France, en Roumanie, en Grèce et en Bulgarie.

La troisième étape embrasse la période de 1955 à 1997, où l'auteur met en évidence: a. La généralisation théorique des découvertes et des réalisations précédentes, dans divers domaines de l'albanologie. b. L'élargissement des sphères d'étude: de nouvelles tâches scientifiques et l'application de nouveaux principes méthodiques ainsi que des méthodologies scientifiques avancées.

Le deuxième chapitre, l'auteur l'a dédié à la langue albanaise des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles. C'est l'une des périodes les plus confuses de l'histoire de la langue albanaise. L'auteur note aussi bien les sources de caractère linguistique ou extralinguistique que celles des archives, lesquelles jettent de la lumière sur la tradition ancienne de la langue et de l'écriture albanaise. C'est une période qui a un besoin absolu de recherches, en particulier, archivistiques et bibliothécaires. Sur cette période on a apporté de nouveaux éléments que l'auteur de la monographie les classe et les analyse un à un, en donnant une information exacte pour les lecteurs. Mais, ces derniers temps, il y a aussi d'autres interprétations sur quelques anciens documents. Il existe deux documents qui ont provoqué des discussions. C'est la découverte faite par L. Braun et M. Camaj de cette phrase qu'on trouve dans la comédie "L'Epirote" (1483) de l'écrivain vénitien Tomasso de Mezzo. Si la phrase "dramburi te clofto goglie" a été bien transcrite (que de ta bouche soit le frémissement) pour Martin Camaj c'est le deuxième document de l'écriture albanaise, tandis que le professeur Sh.

Demiraj, qui l'appelle "La phrase de la malédiction" considère cela comme le troisième document de l'écriture albanaise après la "Formule de baptême" en 1462 et "Le Perikope de l'Evangile des Pâques", 15 e siècle. D'autre part, il y a des interprétations sur le témoignage de G. Adaes, données par Z. Sqiroi (1959), A. Ducellier et, récemment, par I. Zamputi (1994).

Dans le troisième chapitre l'auteur traite des problèmes qui ont affaire aux premières données sur le début de l'étude de la langue albanaise, à commencer des 15 ° et 16 ° siècles. C'est la période marquant le début timide des études sur la langue albanaise. On a noté les savants du 15 ° siècle qui, indirectement, avaient manifesté quelque idée sur l'ancienneté et l'origine de la

langue et du peuple albanais.

Dans le quatrième chapitre l'auteur s'occupe des premiers efforts pour la description partielle de sa structure grammaticale et de la collecte de son lexique,. Ce chapitre a été conçu sous forme de trois thèmes: a. Les savants albanais sur la langue albanaise dans le 17 e siècle (Mazreku, Bardhi, Bogdani etc.). L'auteur a fait une autre analyse minutieuse du dictionnaire latin-albanais, de Frang Bardhi, de 1635. En particulier, il s'arrête sur la richesse du lexique et sur les particularités linguistiques. Le lecteur est informé sur toute donnée de cette œuvre, sachant qu'avec elle "commence la tradition lexicographique albanaise et les travaux à caractère linguistique parmi les Albanais"; b. Les savants étrangers sur la langue albanaise dans le 17 e siècle. J. Kastrati fournit des commentaires et des appréciations, faites par différents scientifiques, de quelque auteur comme Elvija Celebi, sur lui et sur son œuvre. Mais ici, l'auteur a inséré aussi l'activité de Julie Ballovic, un auteur peu connu. J. Kastrati a analysé e n particulier, son petit dictionnaire italien - croate - grec - albanais et turc, qui est le troisième ouvrage lexicographique de langue étrangère - langue albanaise, après le dictionnaire de Frang Bardhi, assurément de dimensions très limitées. L'auteur le considère comme le premier effort d'un étranger pour confronter l'albanais de façon plus ou moins systématique à d'autres langues importantes de l'Adriatique et de la Méditerranée (le turc). Il s'est occupé de N. Catalan aussi. Selon J. Kastrati, le manuscrit de N. Catalan "Le dictionnaire albanais-italien et italien-albanais" ensemble avec son "Essai" de la grammaire de la langue albanaise donnent fin à la série d'œuvres d'étude élaborées sur la structure grammaticale de l'albanais et de son lexique.

Dans le cinquième chapitre J. Kastrati, s'occupe de la linguistique albanaise dans la première moitié du 18 ° siècle. L'auteur a consacré une attention particulière à Da Lecce et à sa grammaire. En même temps l'objet de son ouvrage a été aussi la première grammaire de la langue albanaise en manuscrit, outre 3 ou 4 auteurs de moins de valeur pour la langue albanaise. En ce qui concerne Da Lecce, sont d'un grand intérêt quelques données sur son

"Petit dictionnaire italien-albanais" (1702) et l'analyse qui a été faite à cette œuvre par le scientifique arbëresh Mateo Mandalà,.

Le travail des savants albanais sur la langue albanaise dans la deuxième moitié du 18 ° siècle a été reflété dans le sixième chapitre. On y analyse quelques-unes des figures, œuvres ou notes linguistiques de cette période mais la plus grande place a été donnée à l'examen linguistique du Dictionnaire grec – arménien - albanais de Teodor Kavaliot, dans une analyse très détaillée.

Dans les chapitres de 7 à 13 on analyse: - le mouvement intellectuel linguistique dans le milieu albanais en Italie, dans la deuxième moitié du 18 ° siècle (chapitre 7) et dans la première moitié du 19 ° siècle (chapitre 11); - les scientifiques étrangers étudiant la langue albanaise dans la deuxième moitié du 18 ° siècle (chapitre 8); - les études albanaises dans le domaine de la linguistique en Grèce (chapitre 9); - les efforts des savants en Albanie sur l'étude de la langue albanaise dans la première moitié du 19 ° siècle (chapitre 10); - les scientifiques étrangers sur la langue albanaise dans la première moitié du 19 ° siècle (chapitres 12 et 13).

Dans ces chapitres, on a analysé des œuvres et des études qui représentent de l'intérêt pour la langue albanaise, en donnant aussi des opinions sur elles.

Le 14 e chapitre, le dernier du premier volume, est intitulé par l'auteur "Les études pour la définition des rapports linguistiques de l'albanais avec les autres langues et l'analyse comparative des faits de la langue albanaise". Une analyse détaillée a été réservée à la contribution de J. G. Hahn. La grammaire et le Dictionnaire de Hahn, représentent, selon l'auteur de la monographie, des études originales, indépendantes et approfondies de la structure et du lexique de la langue albanaise. La richesse du matériel recueilli par l'auteur et la véracité des faits ont donné à l'albanologie ce qui lui manquait jusqu'à ce moment-là, la mettant aussitôt au plus haut niveau scientifique de l'époque. Hahn a contribué visiblement à la fondation et à l'établissement d'une opinion certaine concernant l'origine et l'histoire de la langue albanaise. Bien que plus d'un siècle et demi soient déjà écoulé, son œuvre peut aujourd'hui encore, être exploitée avantageusement à bien des égards malgré le fait que beaucoup de thèmes traités ont fait leur temps.

Cette histoire de 500 ans d'albanologie, décrite par J. Kastrati était une entreprise aussi difficile que courageuse, réussie avec un grand et admirable succès par l'auteur. Elle est marquée aussi par l'étique de l'auteur, chose qu'on constate dans les jugements portés avec beaucoup de respect et de gratitude envers ceux qui se sont occupés de l'étude de la langue albanaise dans une période pendant laquelle, fait déjà connu, le centre de l'albanologie était hors de l'Albanie pendant beaucoup de décennies.

Indépendamment de quelque défaut constaté et de quelque analyse qui devrait être plus approfondie concernant quelque œuvre, "L'Histoire de l'Albanologie" est une œuvre réussie, de grand succès, résultat d'une analyse et d'une synthèse scientifique de la part de l'auteur.

Elle est une contribution particulière dans le domaine des recherches albanaises en cette discipline, une monographie qui servira aux scientifiques des sciences albanologiques. Elle servira aussi comme une bibliographie choisie et raisonnée sur les études albanologiques. C'est une richesse dans le domaine de la culture nationale et des éditions à caractère linguistique. Elle a été beaucoup

appréciée par les scientifiques albanais.

M. Domi a fait l'appréciation suivante à cette nouvelle édition: "...l'histoire de l'albanologie 1497-1997...est le fruit d'un long travail de plusieurs années, travail attentif, persistant et passionnant par les recherches, la description et l'analyse d'une grande quantité de publications et d'écrits, par la collecte de toutes les données concernant l'activité de publication et d'étude dans le domaine de l'histoire de la linguistique albanaise et de celle albanologique dans des pays étrangers... La monographie est caractérisée par la compétence scientifique. L'auteur a eu accès à une riche littérature, scientifique et originale, allant à presque 3000 œuvres et études consultées." Tandis que Dh. S. Shuteriqi a donné cette appréciation: "Avec ce traité volumineux, le premier de ce genre non seulement en albanais mais aussi en langues étrangères sur les recherches albanologiques, l'auteur a donné une contribution précieuse aux recherches albanaises et il ouvre de nouvelles perspectives aux recherches concernant ce domaine du savoir...La monographie se fait distinguer par son exactitude scientifique, par l'attitude critique envers les savants précédents et envers les scientifiques étrangers, par le respect et la reconnaissance pour ce qu'ils ont fait concernant l'étude de la langue albanaise."

Tomor OSMANI

### LA VIE SCIENTIFIQUE

# LA CONFERENCE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE "EQREM ÇABEJ ET LA CULTURE ALBANAISE"

Le 23 mai 2003. l'Université "Egrem Cabej" a eu lieu Conférence Scientifique Internationale "Egrem Cabej et la culture albanaise" à l'occasion du 95e anniversaire de la naissance du professeur Egrem Cabei. une personnalité renommée de la science et de la culture albanaise.

La conférence est le fruit de la collaboration entre les trois institutions: l'Université "Egrem Cabej" de Gjirokastra, l'Institut de Linguistique et de Littérature de l'Académie des Sciences d'Albanie et la Faculté d'Histoire et de Philologie de l'Université de Tirana. A la conférence ont participé des chercheurs des trois institutions cidessus ainsi que des chercheurs et des professeurs des universités de Shkodra et de Elbasan. Il y a eu participation aussi des chercheurs de l'Académie des Sciences et des Arts de Kosova. de l'Institut Albanologique et de la Faculté Philologique de l'Université de Prishtina, de l'Université de Shkupi (Macédoine) ainsi que chercheurs et des albanologues venant des autres pays comme l'Italie, l'Allemagne, la France, la Hongrie et la Grèce.

A cette conférence étaient invités le ministre de l'Enseignement et de la Science, Luan Memushaj, des représentants de l'Académie des Sciences de l'Albanie, les recteurs des universités de l'Albanie, des représentants des préfectures et du gouvernement local, des enseignants de la langue albanaise et de la littérature ainsi que des étudiants et des professeurs de l'Université de Gjirokastra.

La conférence a été déclarée ouverte par Kristaq Kikina, recteur de l'Université "Eqrem Çabej" de Gjirokastër, qui a qualifié la figure de Çabej comme la plus grande figure de la culture et de la science albanaise.

Luan Memushi, ministre de l'Enseignement et de la Science, a salué la Conférence en la considérant très importante, dû au fait que le nom de Çabej est lié au nom du peuple et de la nation albanaise, au nom de la langue que ce peuple parle. Il sera un exemple d'inspiration pour tous les professeurs de la langue albanaise.

Au nom de l'Académie des Sciences de l'Albanie a salué la conférence Luan Omari, viceprésident de cette Académie, qui, tout en appréciant la personnalité de Çabej, a communiqué aux participants le fait que le Président de la République avait l'Académie des Sciences et des Arts de Kosova c'est Besim Bokshi, le viceprésident de cette Académie, qui a salué. Au nom de l'Institut Albanologique de Kosova, c'est son directeur, Sadri Fetiu qui a salué la conférence.

Les travaux de la conférence ont été organisés en une séance plénière et en deux sections, celle de la linguistique et celle de la littérature et de la culture populaire.

Durant la séance plénière l'on a parlé surtout de l'œuvre de Çabej et de sa contribution dans les différents domaines de la linguistique. Dans leurs exposés, les chercheurs ont mis en évidence beaucoup d'aspects de cette grande personnalité de la science et de notre culture.

Seit Mansaku a présenté l'exposé "L'œuvre de Çabej - synthèse de la science de la linguistique européenne et de latradition albanaise". Dans cet exposé, d'une facon synthétique, l'auteur a traité de la contribution de Cabej dans tous les domaines de la linguistique, de l'histoire et de la culture de sa nation. en s'arrêtant surtout dans les domaines des études étymologiques, où il a laissé une œuvre exceptionnelle de sept volumes, à peu près de 5000 pages, dans le domaine de la philologie, dans celui des relations de l'albanais avec les autres langues, dans le domaine de l'albanais contemporain

accordé à Egrem Çabej le titre linguistes albanais qui a appris et "Honneur de la Nation". Au nom de appliqué d'une façon créative les principes théoriques, les méthodes et les exigences de la science de la linguistique européenne du temps et il a marqué un tournant dans l'étude scientifique de l'histoire de la langue albanaise et de la culture spirituelle des Albanais. Il a défendu avec un réalisme scientifique la thèse de l'origine illyrienne de la langue albanaise et de l'autochtonie des albanais. L'œuvre de Cabej, souligne l'auteur en terminant son exposé, outre valeurs scientifiques les méthodologiques dans le domaine de l'étude historique de la langue et de la culture albanaise, apporte aussi des valeurs de civilisation d'émancipation.

> Le membre de l'Académie de Kosova, Idriz Ajeti, dans son exposé intitulé "Egrem Çabej - étymologue" a dit que le chercheur Egrem Cabej a parcouru le même chemin que son professeur N. Jokl, en appliquant le principe "Les mots et les choses" l'explication d'après lequel, étymologique d'un mot est liée aux données de la culture matérielle. Cette méthode a assuré à l'auteur dictionnaire étymologique de avantage dans ce l'albanais un domaine de recherches.

Dans l'exposé "Egrem Çabej sur la langue littéraire" Le membre de l'Académie de Kosova, Rexhep Ismaili, soulignait, entre autres, le fait que Cabej considérait comme la base etc. Çabej est l'un des premiers de la solution de l'unification de la connaissance du trésor de l'albanais. ce côté de l'Europe. Cabei liait la question de la langue unifiée à la création de l'Etat. Il voyait convergence comme développement qui menait vers l'unification de la langue et non pas vers la séparation. Cabej a été l'un des créateurs les plus directs et les plus engagés des normes de l'albanais standard.

Savoia Leonardo M. (Université de Florence) a lu l'exposé "Étymologie et langue nationale. évidence le fait que la formation de la langue albanaise et en particulier, les études étymologiques peuvent être placées dans un cadre plus large du développement de la linguistique historique-comparative. Le problème de la langue albanaise dans l'œuvre de Cabei est examiné en rapport avec travail de Cabej dans le domaine de scientifique. l'étymologie a fait des étymologies de centrale de l'histoire de cette langue.

Ali Xhiku (professeur de l'Université de Tirana) dans son exposé "Cabej concernant l'aire du romantisme albanais", en se référant aux points de vue de Cabej sur le romantisme en Europe de l'Est et du noms, des pronoms (possessifs, Sud-Est et dans la littérature albanaise. a apporté des faits qui vérifient les conclusions claires, résultant de

l'albanais littéraire, les recherches pour de Cabej concernant le romantisme de

Gjovalin Shkurtaj et Enver Hysa (Tirana) dans leur commun exposé "E. Cabej sur les dialectes de la langue albanaise", ont mis en évidence la contribution importante de Cabej dans le domaine de la dialectologie et de l'étude des différents problèmes des dialectes de l'albanais ainsi que son initiative pour l'élaboration d'un atlas des dialectes de l'albanais.

Dans l'exposé intitulé "Le Notes sur un aspect de la linguistique testament d'E. Cabej", Emil Lafe d'Egrem Çabej". L'auteur a mis en (Tirana) a dit que Çabej nous a laissé son testament scientifique et civil. Ce testament est lié à notre responsabilité envers la patrie et la nation, au fait que dans les recherches nous devons être objectifs mais non indifférents, au fait que dans leur histoire les Albanais ont été un peuple digne, au fait que la purification de la langue albanaise des l'histoire même de l'albanais. Le corps étrangers est un devoir

Ethem Likaj (Tirana) dans l'albanais une partie intégrante et l'exposé "Les liens de l'étymologie avec la morphologie", a souligné le fait que la collaboration entre ces deux nécessaire disciplines est découvrir l'étymon du mot. Pour appuyer ceci, l'auteur apporte des faits de différentes classes de mots, des démonstratifs, interrogatifs), des verbes.

L'albanologue russe Alvina l'observation comparative des données Zhugra (Saint Petersbourg) dans son exposé "L'éthnolinguistique

l'œuvre de Çabej" a remarqué que la plupart des œuvres de Cabej sont traversées particularités de ethnolinguistiques. Cabej - soulignaitemplové les données ethnographiques et historiques pour résoudre les problèmes linguistiques. le cadre des études ethnolinguistiques, il vaut mentionner aussi son étude sur les euphémismes sociaux.

"Sur les formes des pronominaux de la première et de la deuxième personne singulière" était le titre de l'exposé présenté par le membre de l'Académie de Kosova, Besim Bokshi (Prishtinë). L'auteur apporte un apercu historique de la contribution de Cabej sur l'origine et les changements historiques qu'ont subis ces pronoms pour arriver à l'état actuel. En ancien albanais l'on peut apercevoir la présence de quelque forme accentuée avec des éléments élargis, tels que les formes du datif. Les variantes liées de l'accusatif de la première et deuxième personne en albanais sont un reflet des variantes marquées atones. Les formes më, të, peuvent être considérées comme reflet des formes toniques de l'ancien accusatif i-e.

Enver Mehmeti (Prishtina) a présenté l'exposé "Les recherches de E. Cabej dans le domaine de la culture populaire". L'auteur a souligné la grande contribution de Çabej dans ce domaine. Dans son œuvre tout est lié à la culture populaire de ce peuple qui

Cabej dans ce domaine est aussi grande que dans les domaines de la linguistique où il a brillé.

Dans le dernier exposé de la séance plénière, les auteurs Artan Haxhi et Tefë Topalli (Shkodra) intitulé "La contribution de Earem Cabej concernant l'histoire de la langue écrite" ont mis en évidence le fait que toute l'œuvre de Çabej est une contribution pour l'histoire l'albanais écrit, en particulier son étude philologique approfondie "Meshar i Gjon Buzukut" dans lequel Cabei met en évidence certains traits de la langue de Buzuku qui témoignent clairement coexistence de la des formes dialectales.

L'après-midi, la conférence a poursuit ses travaux en deux sections: la section de la linguistique et celle de la culture populaire et de la littérature. La thématique des exposés des deux sections était de deux types: une partie des exposés traitait des problèmes concernant l'œuvre et la contribution de Cabei dans les différents domaines du savoir, les autres traitaient des différents problèmes de l'histoire de la langue albanaise et de la linguistique contemporaine.

Dans l'exposé intitulé "Certains points de vue de E. Çabej sur la quantité des voyelles de l'albanais" Imri Badallaj (Prishtina) a mis en évidence quelques-unes des conclusions de Cabej sur les voyelles de l'albanais. En ce qui concerne les voyelles accentuées. Cabei partage parle albanais. La contribution de l'opinion de Bopp que le dialecte

guègue a conservé la longueur avec plus de fidélité que le dialecte tosque.

Aleksander Rusakov (Saint Petersbourg) dans son exposé "E. Çabej et les problèmes des articles dans la langue albanaise" a traité le problème assez difficile de l'ancienneté des articles dans la langue albanaise en considérant le point de vue de Çabej sur l'ancienneté de l'article postposé comme le plus possible.

Istvan Shutz (Budapest) a présenté l'exposé "La contribution de Çabej dans les études sur la langue albanaise" dans lequel il a souligné que l'œuvre de Çabej l'a aidé dans ses études sur l'albanologie et la balkanologie et que beaucoup d'œuvres des auteurs contemporains sont fruit de l'inspiration des œuvres de Çabej.

Tomor Plangarica (Elbasan) dans son exposé "E. Çabej sur l'esthétique du mot dans la langue albanaise" a mis en évidence le fait que dans tous les cas, dans l'œuvre de Çabej, l'on s'aperçoit de la sensibilité du linguiste, du chercheur et du culturologue envers le mot et ses valeurs esthétiques.

"Cinquante ans d'étude de l'œuvre du prof Çabej au Kosovë 1952-2002" était le titre de l'exposé présenté par Begzad Baliu (Prishtina) qui a exposé dans un ordre chronologique la publication et la diffusion de l'œuvre de Çabej à Kosova.

Petrit Kotrri (Shkodra) dans son exposé "Sur une correspondance inédite de E. Çabej dans les années '40 du dernier siècle" a présenté une précieuse correspondance intéressante entre Cabej et Fritz Valjavetz qui a joué un rôle important pour le développement de l'Institut des Études de l'Europe du Sud-est à Munich. La correspondance contient en tout 30 lettres. Dans ces lettres s'affiche la prédisposition de Cabej à collaborer avec la revue dirigée par Valjavetz ainsi que l'estime de ce dernier pour Cabei en tant que connaisseur plus compétent dans le domaine de l'albanologie.

Agim Poloska (Shkup) a présenté l'exposé "La contribution de Çabej dans le domaine de la balkanologie" où il dit que dans les œuvres "Études linguistiques" et "Études étymologiques" Çabej a mis en évidence les traits balkaniques de l'albanais et sa place dans le lien linguistique balkanique.

Avec beaucoup d'intérêt ont été attendus les exposés concernant les différents domaines de la linguistique, l'histoire de la langue et la linguistique contemporaine. Ainsi Rolf Koddertzsch (Bonn) a présenté l'exposé "La dénomination des métaux en albanais". L'auteur, après avoir analysé la dénomination des métaux en différentes langues, aboutit à la métaux, conclusion que les premièrement le cuivre, ont été connus dans les Balkans dès le Ve millénaire avant Jésus Christ.

certains principes liés à l'élaboration M. Bocari. L'auteur rejette l'hypothèse vocabulaire d'un multilingue" présenté par Shezai Rrokaj (Tirana) était le traitement de quelques auestions concernant l'élaboration d'un vocabulaire des termes de la linguistique et ses critères.

Christian Gut (Paris) dans son exposé "Un aperçu comparatif entre les systèmes verbaux de la grammaire de Dozon et celle de Kristoforidhi". Datant de la même époque, disait-il, et portant les deux sur le dialecte tosque, ces grammaires permettent la comparaison pour une meilleure connaissance du système verbal de la langue albanaise.

choisi le thème "Les consonnes doubles dans la langue albanaise" du domaine de la phonétique, un sujet en contact. traité par Cabej aussi.

Thoma Dhima (Gjirokastra) "Sur l'exposé auelaues conceptions de la syntaxe structurale" a traité deux problèmes de la syntaxe structurale: celui de la grammaticalité et celui du traitement de certaines classes de mots selon cette syntaxe. Cela exige un classement de certaines parties du discours différemment du classement que fait la grammaire traditionnelle.

Dans l'exposé "Le vocabulaire des Boçari, produit d'un milieu bilingue", Vasil Bici a argumenté pourquoi a été écrit, comment a été écrit et quel était le destin et

L'obiet de l'exposé "Sur l'importance du vocabulaire écrit par technique qui nie l'origine albanaise des Bocari.

> Rami Memushaj (Tiranë) a présenté l'exposé "Les diphtongues de l'albanais standard" où il a traité le problème de la nature différente des diphtongues de l'albanais, de leur statut phonologique et il a proposé à discuter la question s'il faut traiter comme diphtongues tous les cas où le son il représente le phonème consonantique |i|.

Bardhyl Demiraj a présenté l'exposé "La théorie des laryngées et la possibilité de son application dans la langue albanaise".

"Les relations réciproques de l'albanais et du grec" était le titre de Kolec Topalli (Tiranë) avait l'exposé présenté par Dhori Qirjazi (Salonique) dans lequel il a traité les relations réciproques des deux langues

> Tomor Osmani (Shkodër) a présenté l'exposé "Les valeurs linguistiques de l'œuvre de J. Rota" dans lequel il a souligné que l'œuvre de Rota a des valeurs linguistiques multiples et qu'elle doit être étudiée en rapport avec le contexte linguistique et social dans lequel a été écrite.

> Remzi Pernaska (Paris) dans l'exposé "Sur la standardisation des doublets de l'admiratif" s'est occupé quelques problèmes standardisation des formes du présent de l'admiratif, en apportant des exemples de doublets des verbes irréguliers supplétifs et sur les formes

régulières de toutes les classes des servir de base méthodologique pour verbes.

Dans l'exposé "L'aroumain comme idiome du latin balkanique", Spiridhulla Poci (Gjirokastra) a apporté des arguments historiques la thèse de appuyer l'indépendance de l'aroumain en tant qu'une langue riche en idiomes Lasgush d'origine latine des Balkans.

Albert Riska (Elbasan) a lu l'exposé "Le traitement du phénomène de l'apophonie dans la linguistique historique albanaise" dans lequel il a essayé de faire un différent traitement de ce phénomène.

L'un des facteurs qui influencent nettement sur les variantes linguistiques, c'est le sexe féminin, soulignait Artur Lamaj (Gjirokastra) dans son exposé "Le discours féminin dans les chansons populaires". Les différences sont premièrement de l'ordre de la superstructure et liées à la répartition sociale du travail. La particularité du discours féminin dans les chansons populaires réside dans le fait que grâce à lui la femme jouit d'un prestige qui lui a manqué dans la vie.

Dans un autre groupe d'exposés l'on a traité des problèmes de la littérature et de la culture populaire qui concernent en particulier la contribution de Cabej dans ces Fetiu domaines. Ainsi. Sadri l'exposé "La (Prishtina) dans contribution de Egrem Cabej dans la mythologie albanaise" a cité quelques écrits de Cabej qui témoignent pouvoir

approfondir les études dans ce domaine.

Muharrem Jakupi (Gjirokastra) dans son exposé "A l'appui des idées de Cabej sur la poésie de Lasgush Poradeci" partant de l'article de Cabej "La poésie de Poradeci" s'efforce prouver en analysant certains points de vue esthétiques de Lasgush, la justesse des thèses avancées par Cabej, non seulement concernant la créativité de Poradeci mais concernant en même certaines conceptions temps théoriques-littéraires en général.

"La terminologie dans l'œuvre de Cabei" était l'exposé présenté par Emin Kabashi (Prishtina). L'auteur, en s'appuyant sur les écrits de Cabej concernant la poésie de Poradeci, de J. De Rada, de Gj. Fishta et de F. Noli, affirme que Çabej dans ses écrits sur la poésie, se sert d'une terminologie albanaise et que quelques-unes de ses idées et conclusions n'ont pas fait leur temps encore.

Zymer Neziri (Prishtina) a lu l'exposé "L'importance des études sur l'épique dans l'œuvre de Çabej". Dans les études sur l'épique, - a-t-il souligné, Cabej, outre l'étude du lien balkanique, n'a pas renoncé à l'étude particulière de la poésie nationale, en montrant quelles chansons sont les plus anciennes dans les Balkans.

Fatbardha Hoxha (Shkodra) a lu l'exposé "La contribution de E. Cabej sur la personnalité et l'œuvre de Gi. Fishta".

l'Institut de Linguistique et de Littérature, dans son discours de clôture a apprécié les travaux de la conférence en soulignant que dans ses cinq séances il a été traité une problématique si ample et si complexe telle l'œuvre de ce grand homme de la science et de la culture albanaise, qui, avec son esprit universel, a embrassé

A la fin des travaux de la quelques domaines du savoir comme: conférence, Jorgo Bulo, directeur de l'albanologie, la linguistique historique et en particulier l'étymologie, la linguistique comparative et les études historico-littéraires comparatives. l'ethnologie et en particulier folkloristique, la mythologie et dialectologie historique. lexicographie et la culture de la langue.

Thoma DHIMA

# UNE CONFÉRENCE SCIENTIFIQUE EN L'HONNEUR DE L'ALBANOLOGUE AUTRICHIEN NORBERT JOKL

Les 28 et 29 juin 2002, à l'Université "Luigi Gurakuqi", de Shkodra, a eu lieu la Conférence scientifique albanologique l'honneur du célèbre albanologue autrichien Norbert Jokl (1877-1942). Cette Conférence a été organisée par le Département de Linguistique, de Littérature et d'Histoire de la Faculté des Sciences Sociales et le Secteur Scientifique l'Albanologie, avec contribution particulière du Rectorat et de la Fondation "Soros".

La participation chercheurs et des personnalités les plus connues dans le domaine de l'albanologie était la garantie du haut niveau de la Conférence et un encouragement pour la collaboration ultérieure aussi bien entre eux qu'entre les institutions qu'ils représentaient. Citons ici représentants de l'Académie des Sciences. de l'Institut de

Linguistique et de Littérature, de l'Université de Tirana, de l'Université d'Elbasan, de l'Université de Giirokastër. de l'Université de Prishtinë. de l'Université de Tetovë, ainsi que les chercheurs venus d'Italie, d'Autriche et des USA.

Après l'ouverture des travaux par Tomor Osmani, du Secteur Scientifique de l'Albanologie. le recteur de l'Université, Mahir Hoti a salué les participants à cette Conférence organisée dans l'année jubilaire du 45e anniversaire de l'Université "Luigi Gurakuqi" de Shkodër. Ensuite la Conférence a été saluée par Trifon Ziu, de la Faculté des Sciences Sociales, par Enver Hysa. de l'Institut de Linguistique et de Littérature de Tiranë, par Imri Badallaj, du Département de Langue et de Littérature l'Université de Prishtinë, Floresha Dado, de l'Université de

Tirana, par **Thoma Dhima** de Gjirokastër, **Tomor Plangarica** de Elbasan et l'ambassadeur d'Autriche **Horst Dieter Renna**u.

Au cours de la séance plénière **Petrit Kotrri** a lu l'exposé "Norbert Jokl et son œuvre albanologique".

Ensuite les participants ont été regroupés en trois sections différentes, répondant aux domaines de la linguistique, de la littérature et de l'histoire.

Dans cette Conférence, dans le domaine de la linguistique ont été présentés les communications suivantes:

Shaban Demiraj (Tiranë) "La contribution de Jokl dans l'établissement de la chronologie de certains phénomènes anciens de la langue albanaise", Jup Kastrati (Shkodër) "Jokl sur l'œuvre de Buzuku", Seit Mansaku (Tiranë) "Sur la thèse de Jokl concernant le caractère autochtone des Albanais", Oemal Murati (Tetovë) "Jokl, le de l'étymologie souverain albanaise", Emil Lafe (Tiranë) "L'albanais de Jokl", David Luka "La contribution de (Shkodër) Jokl en phonétique Norhert historique de l'albanais". Tomor Osmani (Shkodër) "Norbert Jokl sur les valeurs linguistiques de l'œuvre de Naim Frashëri dans le domaine de la formation des mots", Begzad Baliu (Prishtinë) "Cabej et rapports personnels Bici Vasil scientifiques",

(Gjirokastër) "La grammaire de I. D. Sheper sous l'appréciation de Jokl", Enver Hysa (Tiranë) "Sur les verbes transitifs-intransitifs et les pronominaux-passifsverbes impersonnels", Ethem (Tiranë) "Sur l'origine syntaxique de quelques formes grammaticales". Imri Badallaj (Prishtinë) "La Maximilien de contribution dans les études Lambertz albanaises". Mehmet Celiku (Elbasan) "Le problème de l'infinitif dans l'albanais standard", Kolec (Tiranë) "Sur laTopalli chronologie de la formation des affriquées de la langue albanaise", Mina Gero (USA) "Sur structures avec le verbe "devoir" en albanais contemporain", Carlo Vincenzi (Italie) "Il mutamento linguistico", Artan Haxhi-Tefë (Shkodër) "Problèmes sociaux et problèmes linguistiques". Thoma Dhima (Gjirokastër) "La formation et la valeur des locutions conjonctives formées autour d'un Mustafa Karapinjalli nom". (Elbasan) "Les formes de type "j'eus lavé, je fus lavé" et leurs emplois en albanais contemporain", Tomor (Elbasan) Plangarica appliquée dans la linguistique linguistique albanaise. pensée Problèmes.", Gjovalin Shkurtaj (Tiranë) "Encore une fois sur "les coups aux portes de la norme" ou sur des ambiguïtés qui méritent une priorité dans la langue littéraire commune", Shezai Rrokaj (Tiranë)

"Deux problèmes sur l'enseignement de la langue albanaise à l'école", Faik Luli (Shkodër) "La nécessité de l'enseignement de la langue albanaise à l'école secondaire", Mimoza Gjokutaj (Tiranë)-Njazi Kazazi (Shkodër) "Les tendances actuelles dans l'apprentissage de la langue maternelle albanaise à l'école", Albert Riska (Elbasan) "Pour une nouvelle conception de l'alphabet de l'albanais", Angielina Nënshati (Shkodër) "L'interlingua comme système linguistique pour l'apprentissage d'une langue étrangère", Julie May Kolgjini-University of Texas at Arlington USA (Fulbright) Department of Linguistics "Analyse acoustique des palatales fermées de la langue albanaise". Artur Lamai (Gjirokastër) "Les types structuraux des adjectifs dans les chants lyriques du Nord", Gjovalin Cuni (Shkodër) "Le fonds albanologique dans les bibliothèques de Shkodër", Mimoza Priku (Shkodër) "L'universel en linguistique", Flora Koleci (Shkodër) "La phrase à propositions subordonnées synthétiques en langue albanaise", Rezarta Murati (Shkodër) "L'intuition de l'acceptation d'une phrase en relation avec le temps, le lieu etc.".

Dans le domaine de la littérature ont été tenus les communications suivantes: Refik Kadija (Shkodër) "Le thème albanais dans la littérature anglo-

américaine de la tradition". Selami Tabaku (Shkodër) "Les études folkloriques dans la région de Shkodër". Muharrem Jakupi (Gjirokastër) "La phrase allégorique dans la poésie de I.Kadare", Hasan Lekaj (Shkodër) "Deux nouvelles inédites de Martin Camaj", Fatbardha Hoxha (Shkodër) "La prose de Qemal Draçini", Alfred Capaliku (Shkodër) "L'Albanie dans l'œuvre de la scientifique Angela Cirrincione", Miaser Dibra (Tiranë) "Aspects du folklore albanais dans l'œuvre scientifique italien Francesco Argondiza", Eleni Karamitri (Tiranë) "L'œuvre de Konstandin Demo "Les Albanais en Amérique, les premiers immigrés", Ledri Kurti (Shkodër) "Les conceptions esthétiques de la tradition et du nouveau dans l'œuvre d'Anton Harapi", Arben Prendi (Shkodër) "Des innovations dans la prose moderne de Konica, Koligi, Kuteli, Migjeni".

Dans le domaine de l'histoire ont été présentés les exposés suivants: Gostentschnigg (Graz-Autriche) "Norbert Jokl, Biographie, Werke, Wissenschaftliche Beurteilung", Ferid Duka (Tiranë) "La diversité religieuse et l'identité nationale des Albanais sous le règne ottoman", Bajram Xhafa (Shkodër) "Le Congrès de Trieste de 1913", Simon Lufi (Shkodër) "La situation

missionnaire et religieuse dans les années '30 en Albanie", Vili Kamsi (Shkodër) "Les journaux de Shuk Gurakuqi - une source inconnue pour l'histoire de Shkodër", Paulina Hoxha- Romeo Gurakuqi (Shkodër) "Quelques considérations générales sur la fondation de la revue "Shejzat", Nertila Haxhia "L'activité documentée des Bushatlli dans les pages de la revue "Leka".

Le deuxième jour de la Conférence a eu lieu la Table Ronde "L'institutionnalisation du développement des conférences albanologiques". Le directeur du Département de Linguistique et le responsable du projet, Petrit Kotrri a présenté un exposé sur ce sujet. Les orateurs ont demandé que de telles conférences se tiennent par rotation, une fois par an ou tous les deux ans.

Le Département de Linguistique a été chargé d'élaborer une plateforme qui sera envoyée aux universités en Albanie et en dehors de l'Albanie pour approbation.

A la fin, **Tomor Osmani** a fait les conclusions de la Conférence.

Cette réunion scientifique - a souligné l'orateur l'appréciation de l'œuvre du grand albanologue Norbert Jokl, qui a servi de base au développement de l'albanologie moderne, a contribué traitement des également au problèmes de l'albanologie dans les linguistique, de littérature et d'histoire, en élargissant les valeurs scientifiques à travers l'échange des opinions chercheurs.

Rezarta MURATI

### NÉCROLOGIE

### DHIMITËR SHUTERIQI 1915-2003

Le 21 juillet 2003 est décédé l'académicien Dhimitër S Shuteriqi, scientifique éminent, écrivain, l'une des plus illustres personnalités de la culture albanaise de la seconde moitié du siècle dernier.

Dhimitër Shuteriqi naquit à Elbasan le 26 juillet 1915, dans une famille de traditions patriotiques et intellectuelles. Après avoir terminé ses études au Lycée français de Korçë (1936), il suivit ses études supérieures en France où il fut diplômé en philosophie, à l'Université de Lion.

Dès son retour en Albanie il s'engagea activement dans la Lutte Antifasciste de Libération Nationale, et, après la libération du Pays, il prit part dans sa vie sociale, culturelle et littéraire.

Il fut l'un des fondateurs de la Ligue des Écrivains d'Albanie en 1945 et son Président de 1954-1973, membre de l'Académie des Sciences d'Albanie depuis sa fondation et député dans quelques législatures de l'Assemblée Populaire.

Au cours des années où l'on jetait les fondements de l'enseignement supérieur en Albanie, Dhimitër Shuteriqi dirigea le premier institut pédagogique supérieur en y donnant sa précieuse contribution comme professeur et auteur des premiers textes sur l'histoire de la littérature albanaise pour l'enseignement supérieur. Ceci devint l'un des principaux domaines de ses recherches scientifiques.

Dhimitër Shuteriqi entra dans la vie littéraire comme poète dans les années '30 du siècle dernier et se rangea à côté des plus illustres forces créatrices cherchant un art réaliste, pour demeurer l'un des plus illustres représentants de la littérature créée en Albanie après la Seconde Guerre Mondiale. Partant de deux sources importantes qui nourrirent son inspiration: l'histoire et le folklore, Dh. Shuteriqi créa un type de prose coulant dans le lit du parler populaire et découvrit le coloris de la vie albanaise et les secrets de l'âme humaine. Il est l'auteur des recueils de contes: "Gurnecka" (1957), "Fyelli i Marsianit" (1963), "Maratonomaku ynë" (1997), "60 tregime në një" (1979), "Vërshimet e vjeshtës" (1984), "Te Qafa e Botës" (1986), "Buka dhe Thika" (2002); des romans "Çlirimtarët" (1952), "Sytë e Simonidës" (1998), et du recueil poétique "Kroje kam et" (1997).

Étant une personnalité polyédrique de la culture albanaise il a donné une contribution fondamentale pour les sciences albanalogiques. Ses études dans le domaine de la langue, de la littérature, du folklore, de la culture et de l'histoire moyenâgeuse des Albanais forment toute une bibliothèque. Elles sont le témoignage d'une connaissance profonde de ces domaines de la culture spirituelle du peuple albanais, d'une érudition et d'une information exceptionnelles.

Avec son esprit faustien à la recherche de la vérité scientifique Dh. Shuteriqi a pénétré dans la profondeur des siècles de l'histoire et de l'écriture de l'albanais. Ce fut le travail de toute une vie qui fut couronné par la publication de quelques œuvres où l'on distingue "Shkrimet shqipe" (1965, 1976) – un trésor unique de données et source constante et intarissable de références pour des études futures. Ce corpus d'études du Prof Shuteriqi a jeté de la lumière aussi bien sur les débuts de l'écriture de l'albanais, que sur les racines de la civilisation albanaise et sur les traditions littéraires-culturelles, sur des procès et des figures illustres de la littérature de l'Humanisme, du Moyen Âge et de la Renaissance albanaise. Il a aidé à la découverte et à la mise en circulation scientifique des textes peu ou pas du tout connus, ainsi que des idées scientifiques nouvelles.

Dh. Shuteriqi fut co-auteur et rédacteur de l'ouvrage généralisant Historia e letërsisë shqipe, I, II, (1959), rédacteur en chef de Historia e letërsisë shqiptare (1983), autant de publications de l'Institut de linguistique et de littérature de l'Académie des Sciences, il fut l'auteur de la monographie Naim Frashëri – Jeta dhe vepra (1982), du traité Metrika shqipe (1947) et du recueil d'études Nëpër shekujt letrarë (1973), Gjurmime letrare (1974), Autorë dhe tekste (1977), Mbi Barletin dhe shkrime të tjera (1979), Marin Biçikemi dhe shkrime të tjera (1987) et de tant d'autres articles et études parus dans la presse scientifique et périodique.

Les études de Dh. Shuteriqi ont été un facteur important pour le développement de la pensée scientifique albanologique. L'héritage scientifique de Dh. Shuteriqi constitue une richesse de la culture nationale.

Jorgo BULO

### JUP KASTRATI 1924-2003

Le 22 septembre est décédé l'une des éminentes personnalités de la science albanaise le savant érudit, le linguiste et albanologue reconnu, le Prof Dr Jup Kastrati.

Le Prof Dr Jup Kastrati naquit à Shkodër, le 15 avril 1924. Après avoir fait ses études primaires et secondaires dans sa ville natale, il fit ses études supérieures de langue et littérature à l'Université de Tirana. Pendant presque un demi siècle il a travaillé avec grande consécration pour l'enseignement secondaire et supérieur. Il fut l'un des fondateurs de l'Institut Pédagogique Supérieur (aujourd'hui l'Université de Shkodër "Luigj Gurakuqi"), le chef de la Chaire de la langue albanaise (1973-1990), le maître de certaines disciplines linguistiques, en particulier de l'histoire de l'albanologie et de la syntaxe, le fondateur de la revue "Buletin shkencor".

Le professeur Kastrati se faisait remarquer par sa grande capacité scientifique, pédagogique et méthodique. Son amour et sa passion particulière pour la langue maternelle, ses aptitudes et sa rigueur, ses relations et sa communicabilité avec ses étudiants et ses collègues, sa volonté et son assiduité furent autant de traits caractérisant le Prof Dr Jup Kastrati. Il fut un modèle vivant du travail scientifique et un illustre exemple pour tous les chercheurs.

Cet esprit illuminé et encyclopédique travailla pendant plus d'un demi siècle dans quelques domaines du savoir: la langue, la littérature, l'histoire de la pensée pédagogique, la bibliographie etc., le tout comprenant quelque 900 travaux et articles, tels des traités, des monographies, des études etc., ainsi que plus de 30 livres à caractère scientifique comme "Faik Konica – sa vie et son œuvre", monographie, New York, 1995; "Jeronim de Rada – sa vie et son œuvre", monographie, Tiranë, 1979; "Zef Jubani – sa vie et son œuvre", monographie, Tiranë, 1976; "Bibliographie albanistique", Prishtinë, 2001; "Études sur De Rada, New York, 2003 etc.

Toute l'activité scientifique, ample et diversifiée du Prof Kastrati est reflétée par sa collaboration avec plus de 90 organes. Il a tenu des communications et des rapports dans des conférences, des symposiums nationaux et internationaux dans le pays et à l'étranger, comme en Italie, aux USA, en Kosove, à Tetove, à Gostivar, à Ulqin etc., il a été membre de quelques rédactions de revues et de recueils scientifiques. Parmi les grandes œuvres de Jup Kastrati il y a "L'histoire de la grammatologie", Prishtinë, 1980, alors que son chef-d'œuvre c'est "L'histoire de l'albanologie" (1947-1997) prévu en trois tomes dont le premier fut publié en 2000. Heureusement l'auteur a laissé d'achevé même le second tome.

Le Prof Kastrati est reconnu dans le monde scientifique également comme un chercheur de De Rada et comme un bibliographe illustre.

Il a été honoré de quelques médailles, de titres et d'ordres, tels l'Ordre "Naim Frashëri" seconde classe (1979), "Enseignant émérite" (1979), "Enseignant du Peuple" (1987), "Grand maître du travail" (1999), "Citoyen d'honneur" de Shkodër (2002), et il figure dans l'Encyclopédie Internationale des Biographies, 13<sup>e</sup> édition des Intellectuels du Monde (Cambridge, 1997).

Tomor OSMANI Petrit KOTRRI

# GERTRUDE EÏNTREÏ 1929 -2003

L'albanologue russe Gertrude Iossifovna Eïntreï, chef de la Chaire de la langue et de la littérature albanaise, à l'Université de Saint-Pétersbourg est décédée à l'âge de 74 ans. Gertrude Eïntreï est née à Leningrad (Saint-Pétersbourg) en 1929. Elle fit ses études supérieures de langue française et de philologie romaine à la Faculté de philologie de l'Université de Leningrad. Son mariage avec un ancien étudiant albanais à Leningrad la fit venir en Albanie, où son travail de cinq années comme professeur à l'Université de Tirana, à la Faculté d'histoire et de philologie, détermina le début de sa carrière scientifique. En 1959 elle revint à Leningrad où elle assuma la direction de la Chaire de la langue albanaise à la Faculté de philologie. Pendant quelque 44 ans elle donna une contribution incomparable pour la connaissance de la culture albanaise, en donnant des cours généraux et spéciaux sur quelques aspects fondamentaux de la langue albanaise: en lexicologie, en grammaire ainsi qu'en histoire de la littérature albanaise et en stylistique.

En 1966 elle soutint le grade de Maître de conférences sur le thème "La créativité de Migjeni", tandis qu'en 1989 elle soutint le grade de Docteur es sciences en philologie sur le thème "Fan Noli et des questions du développement du réalisme en Albanie (1900-1939)".

Elle a participé activement dans plusieurs activités scientifiques internationales consacrées à la langue, à la littérature et à la culture albanaise.

Son activité de publications et scientifique est très vaste et elle est représentée par plus de 120 travaux scientifiques. Y sont compris des articles et des études sur différentes périodes historiques de la littérature albanaise, sur la typologie du développement des divers genres littéraires, tels le drame, la nouvelle etc., sur des figures éminentes de cette littérature, tels Sami Frashëri, Naïm Frashëri, Gjergj Fishta, Fan S Noli, Migjeni, Petro Marko, Sterio Spassé, Ismail Kadaré et autres. Une contribution importante pour la connaissance et la popularisation de la culture et de la littérature albanaise constituent ses traductions en langue russe. Elle a publié, traduit en russe, la "Chrestomathie de la littérature albanaise" (1962), le recueil "La nouvelle albanaise des XIX-e et XX-e siècles" (1999), ainsi que la monographie "La créativité de Migjeni" (1973) etc. Des articles et des études, qu'elle a écrits non seulement sur la culture albanaise, mais aussi sur la littérature mondiale, sont publiés en Russie, en Albanie, en Roumanie, en Macédoine, en Allemagne et en France.

Jusqu'au dernier jour de sa vie elle continua à travailler comme professeur et directrice de la branche de la langue et de la littérature albanaise à la Faculté de philologie de l'Université de Saint-Pétersbourg. Gertrude Eïntreï fut une amie sincère de l'Albanie et de la culture albanaise. Elle a incité au travail consacré à l'albanologie nombre de jeunes chercheurs russes. Son décès est une perte irremplaçable pour les recherches albanologiques et pour ses nombreux amis.

Floresha DADO

# TABLE DE MATIERE Kristag PRIFTI L'indépendance et l'État Albanais-----1 Aurela ANASTASI Up-to-date approach to the Albanian law of the period 1912 - 1914-----17 Ferit DUKA Profile d'une ville albanaise de l'époque ottomane: Gjirokastra aux XV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> Pranvera DIBRA La diplomatie anglaise et la décision du 9 novembre 1921 sur l'Albanie.....53 Rexhep OOSJA Le Congrès de l'Orthographe-trente ans après------67 Emil LAFE L'albanais standard considéré dans l'aspect structurel et fonctionnel -----75 Anila LANI (BITRI) La figure de Scanderbeg dans le théâtre espagnol du 17<sup>e</sup> siècle -----91 Etleva NALLBANI Afërdita ONUZI Croyances et rites sur le métier du tissage ------121 CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE "HISTORIA E POPULLIT SHQIPTAR, Ier et IIe volumes", Groupe d'auteurs, Tirana, 2002, Maison d'Édition "TOENA" (A. LALAJ) ------ 133 "SKËNDERBEU - JETA DHE VEPRA", Kristo FRASHËRI, Tirana 2002 (568 pages) Maison d'édition "TOENA" (K. PRIFTI)------141 "VESHJE POPULLORE SHQIPTARE", album, Groupe d'auteurs, Tirana Maison d'Édition "Argeta-LMG", Tirana, 2000, 802 p.(T. OSMANI)---- 153 LA VIE SCIENTIFIOUE La conference scientifique internationale "Egrem Cabej et la culture albanaise" Jokl (R. MURATI)------166 NÉCROLOGIE